



**BULLETIN
DES AMIS
D'ANDRÉ GIDE**

N° 60
OCTOBRE 1983
VOL. XI – XVI^e ANNÉE

COLLOQUE ANDRÉ GIDE

Paris, 13-14 janvier 1984

**ANDRÉ GIDE EN QUESTION
LE « CONTEMPORAIN CAPITAL »
(1923 – 1925)**

**colloque international
organisé par l'Association des Amis d'André Gide
et placé sous le Haut Patronage
de Monsieur le Ministre de la Culture**

Président du Colloque : Robert Mallet

II

Jeudi 12 janvier

14 h 30 : Ouverture solennelle (Grand Amphithéâtre de la Sorbonne).

Robert MALLET : *Gide, corps et âme.*

Message d'ÉTIEMBLE.

Marcel ARLAND : *Je ne vous ai pas oublié, André Gide...*

Jacques DROUIN : *Souvenirs d'André Gide.*

Alain ROBBE-GRILLET : *Lectures de Gide.*

Allocution de M. le Ministre de la Culture.

Soirée : Montage théâtral, assuré par Jean-Louis BARRAULT.

Vendredi 13 janvier

9 h 30 : *L'Homme, l'Écrivain (1923-25).*

Président de séance : Alain GOULET.

Présentation du Colloque, par Alain GOULET.

Claude MARTIN (Lyon) : *La Correspondance de Gide.*

Jacques COTNAM (Toronto) : *Les Lectures de Gide.*

Daniel MOUTOTE (Montpellier) : *Le Journal, matrice de l'œuvre.*

Jean-Louis BACKÈS (Caen) : *Numquid et tu, Dostoïevski ?*

14 h 30 : *Les Faux-Monnayeurs.*

Président de séance : Michel RAIMOND.

Elaine CANCALON (Tallahassee) : *De Lafcadio à Bernard.*

W. Wolfgang HOLDHEIM (Ithaca) : *Les Faux-Monnayeurs, roman d'artiste.*

Éric MARTY (Londres) : *Les Faux-Monnayeurs : mise en abyme, roman, répétition.*

Josette BORRAS DUNAND (Salamanque) : *Les Faux-Monnayeurs, roman du présent.*

Raymond MAHIEU (Anvers) : *Lecteur imaginé / Imaginaire de la lecture.*

(Après une brève présentation des communications (dont le texte complet aura été diffusé préalablement), un débat s'instaurera entre les conférenciers sous forme de table ronde.)

Soirée : *Portrait-Souvenir*, film de Marc ALLÉGRET et Jacques DEMEURE (Première partie) ; *Le Voyage au Congo*, film de Marc ALLÉGRET. Films présentés par Dominique NOGUEZ : *Les images de Gide.*

Samedi 14 janvier

Corydon, Si le grain ne meurt, Les Faux-Monnayeurs : regards intertextuels.

9 h 30

Président de séance : Claude MARTIN.

Andrew OLIVER (Toronto) : *Intertextualité et intratextualité ? Si le grain ne meurt et Les Faux-Monnayeurs : la dialectique de la créativité.*

Pierre MASSON (Lyon) : *Les voyages dans Si le grain ne meurt et Les Faux-Monnayeurs : de l'affirmation du moi à la reconstruction du monde.*

David STEEL (Lancaster) : *L'Enfance, saisie dans Si le grain ne meurt et Les Faux-Monnayeurs.*

Catharine SAVAGE BROSMAN (New Orleans) : *«Le peu de réalité» : Gide et le moi.*

Alain GOULET (Caen) : *Sur une figure obsédante : vers une origine de la création littéraire.*

(Présentation des communications et table ronde.)

14 h 30

Patrick POLLARD (Londres) : *Genèse de Corydon et contexte historique.*

Raymond GAY-CROSIER (Gainesville) : *Registres de l'ironie giddienne : le cas des Faux-Monnayeurs.*

Christian ANGELET (Gand et Louvain) : *Sincérité et tradition.*

16 h 30

André Gide en question. Table ronde présidée par Robert MALLET avec la participation de Jacques BRENNER, Michel DROUIN, Hubert JUIN, Angelo RINALDI, Gérard SPITÉRI et Roger VRIGNY.

★

Délégué de l'AAAG à l'organisation du Colloque :

Alain GOULET

158, rue de la Délivrante

F 14000 CAEN

Tél. (31) 94 58 78

BULLETIN DES AMIS D'ANDRÉ GIDE

SEIZIÈME ANNÉE — VOL. XI — N° 60

OCTOBRE 1983

LE JOURNAL INÉDIT DE ROBERT LEVESQUE (suite) 463
(Carnets IV et V. Noël 1931 — 19 avril 1932)

★

CLAUDE FOUCART : La Littérature d'exil et ses rapports avec André
Gide : Hermann Kesten 501

★

ADIEU A AUGUSTE ANGLÈS (1914-1983) 519

★

Le Dossier de presse du *Voyage au Congo* (III) 529
Le Dossier de presse du *Journal 1889-1939* (II) 533
Lectures gidiennes 541
Gide et la Recherche universitaire 557
Chronique bibliographique 565
XII^e Assemblée Générale de l'AAAG (Paris, 11 juin 1983) 578
Entre nous... 583
Varia 585
Librairie 593
Nouveaux Membres de l'AAAG 594
Abonnements & Cotisations (Tarifs 1983 et 1984) 595

■■■■■■ REVUE TRIMESTRIELLE FONDÉE EN 1968 ET PUBLIÉE PAR ■■■■■■
■■■■■■ LE CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES DE L'UNIVERSITÉ LYON II ■■■■■■
■■■■■■ AVEC LE CONCOURS DU CENTRE NATIONAL DES LETTRES ■■■■■■

*Association
des Amis d'André Gide*

☆

Conseil d'administration

Président : Étiennele

Vice-Président : Daniel Moutote

Secrétaire générale : Marie-Françoise Vauquelin-Klincksieck

Trésorier : Henri Heinemann

Auguste Anglès, Irène de Bonstetten, Jacques Brenner, Anne-Marie Drouin,
Dominique Fernandez, Alain Goulet, Robert Mallet, Claude Mouzet,
Angelo Rinaldi, Bernard Yon

Délégués aux publications : Claude Martin, Pierre Masson

Nous poursuivons ci-contre, dans les conditions précisées dans notre précédent numéro, la publication du Journal inédit de Robert Levesque.

CARNET IV

(Noël 1931 — 21 février 1932)

*Commencé à Paris
le 20 décembre 1931.*

Noël.

Quelques jours de grand froid contribuèrent à me donner certaine chaleur spirituelle qui me fit parcourir beaucoup de livres et trouver grand plaisir dans l'exercice mental... Ai l'impression de devenir un homme, mais cela sans éclat et même sous une réduction de vie apparente. Persuadé que cet hiver de tout moi-même, pour douloureux qu'il soit, m'est indispensable et que je n'ai pas le droit de m'en plaindre, autant au nom de mon bonheur passé qu'au nom de mon désir de me perfectionner. Chaque jour me rapproche de la vie réelle. Il faudra choisir un métier, prendre une décision ; tout cela m'inquiète sans arriver à se faire prendre au sérieux.

27 décembre.

Entendu au Vieux-Colombier Ghéon dans sa conférence «Mozart au phonographe». Y allais autant pour Ghéon que pour Mozart.

Conférence honorable, mais rien n'était plus drôle que la pitrerie du conférencier. Quand il annonça dès le début qu'il illustrerait ses paroles par la machine parlante, je m'étais aussitôt demandé «quelle tête fera-t-il cependant ?». Il connaissait tous les disques par cœur et les mima pendant l'audition. Assez Neveu de Rameau. Dans les pointes exquises, il avait des dodelinements et des clignements d'yeux, pour les syncopes il coupait brusquement une avancée du buste, et dans les passages suaves il vous levait les yeux au ciel, non sans avoir fait de l'œil aux amis qui garnissaient les sièges. Quelques très beaux garçons de dix-sept à dix-huit ans, apparemment bien-pensants, applaudissaient à tour de bras aux passages brillants ou dévots.

Les disques furent exquis. On commença par une chanson montagnarde, composée pour la table du prince-archevêque... Ensuite, Mozart italien, parisien (les *Petits riens*), les chœurs presque inconnus d'*Idoménée*, un extraordinaire menuet en trio dont la pureté vous enlève, des andante de quatuor, de quintette, dont l'un, véritable concert de sanglots, l'*Incarnatus* de la *Messe en*

ut, le finale de la *Jupiter* (qui vous élargit la poitrine) et le *Lacrymosa* du *Requiem* qui, pour n'être pas absolument de Mozart, n'en est pas moins bouleversant... Merveilleuse impression de légèreté et de grâce en sortant. Circulation du sang facile, poumons allègres...

Le soir, j'eus toutes les peines du monde à lire avec attention quelques chapitres de James Joyce avant de pouvoir m'endormir.

31 décembre.

Passé la soirée avec Gide. Je vais le prendre chez lui... «Tu as toujours ton gentil sourire, me dit-il quand j'arrive, mais n'est-il pas trop superficiel ? — Il est vrai, dis-je. Je ne suis guère plus avancé. — J'ai bien pensé à toi, fait-il..., mais que veux-tu ? la vie est ainsi. Tu lui demandes l'impossible. — Oui, je ne l'aurais jamais cru. Cela me vieillit, mais m'instruit... — Même, cela te change le visage. En bien, d'ailleurs. Au repos, tu as un air mélancolique qu'on ne t'avait pas vu depuis longtemps. Nous tâcherons de passer une bonne soirée, mais je t'avoue que je ne suis guère brillant. Les fêtes me rendent mélancolique, et aussi je digère très mal. Et puis je n'arrive pas à prendre au sérieux ce que j'écris. J'en suis à être heureux d'avoir des épreuves à corriger. Je mets ce désintéret de la littérature sur le compte de la Russie, pour laquelle de plus en plus je me passionne — le mot n'est pas trop fort. J'en arrive à très bien concevoir un État où l'exquis, la perfection dans l'art, ce que nous avons tant aimé ne paraîtrait plus qu'enfantillage... Vois-tu beaucoup de misère autour de toi ? Je reçois une lettre de Curtius, très anxieux de notre pauvre Europe, qui a devant lui des milliers et des centaines de milliers de jeunes hommes, poètes, intellectuels, qui ne savent pas s'ils mangeront le lendemain, et pour qui un morceau de savon devient un luxe... Je reçois de tous les pays des demandes de travail à Paris. Je réponds aussitôt que chez nous c'est comme ailleurs. — J'ai du moins, dis-je, la chance d'avoir le gîte et le couvert. — Oui, dit Gide, mais je comprends que pour toi ta situation assez fausse est gênante. — D'ailleurs, dis-je, il ne m'est pas mauvais de patauger. — Non, mais il ne faudrait pas que ça durât trop. Je n'ai que trop connu de ces périodes de désintéret où l'on n'a même pas le goût de lire. J'en ai eu une qui a duré sept ans. Je m'aperçois qu'entre *L'Immoraliste* et *La Porte étroite* je n'ai quasi rien fait. Le manque d'accueil, le silence autour de moi, y étaient pour quelque chose. La question d'argent, Dieu merci, ne me gênait pas trop. Je me traînais de cure en cure...»

Nous descendons dîner au restaurant du Lutétia.

«L'état où tu te trouves, me dit-il, ne serait-il pas une... grossesse ? — Je le voudrais bien, mais ne sens rien. — Ce n'est pas une raison. — Oui, je crois que je n'aurai pas l'équilibre sans avoir jeté quelque chose hors de moi. Cela me donnerait une raison d'être. Les quelques jours où j'ai cru au projet de

Robin, je suis allé beaucoup mieux. -- Je crois, me dit-il à table, qu'au lieu d'expliquer en classe uniquement les chefs-d'œuvre, on ne perdrait pas beaucoup de temps à lire quelque peu d'une œuvre, un *Grand Cyrus* par exemple, qui a eu un extrême succès quand elle parut et que nous ne considérons plus du tout... Hier, j'ai tâché de relire la *Confession d'un enfant du siècle*. Il n'y a pas plus exécration. -- Tant mieux, dis-je, j'avais honte jadis de ne pouvoir la lire. -- Sais-tu que Claudel a écrit à Jouvett ? Martin du Gard en fut très affecté : c'est au sujet du *Taciturne*. "J'apprends que vous jouez une œuvre d'un auteur immonde, dont je ne veux même pas me rappeler le nom... Le soir, quand vous vous dégrimez, pensez un peu au poison que vous avez versé, aux nombreux spectateurs qui sortent de chez vous avilis"... Et ceci pour finir, qui sent bien le jésuite : "Après cela... osez-vous jouer mon *Annonce faite à Marie* ?" Quand Martin du Gard m'a montré cette lettre en me disant : "Quel coup !", je n'ai eu qu'un éclat de rire : "Mais non ! c'est tout au plus un coup de soulier de satin dans le derrière"... -- Dominique Denis, dis-je, quoique bienveillant pour Claudel, reconnaissait que la dernière fois qu'il déjeuna chez lui il se comporta en loufoque, n'écoulant rien, sifflant à table, demandant de la salade au dessert. -- Claudel n'a jamais écouté autrui, me dit Gide. Je l'ai noté dans des conversations que j'ai eues avec lui jadis. Je les retrouve dans mon *Journal* que l'on va publier. Jadis, quand il parlait et qu'on l'interrompait pour dire quelque chose, il s'arrêtait, car il était encore poli, mais reprenait sa phrase à l'endroit même où il l'avait laissée. J'ai reçu ces derniers jours d'extraordinaires lettres de Jammes, que j'aurais dû te montrer. C'est à peine croyable. Il me demande d'appuyer chez Flammarion ou Grasser pour qu'on accepte un livre qu'il projette (qui sera d'ailleurs fait en deux mois) et qu'il intitulera *Élie de Nacre ou l'Antigyde* (sic) : "C'est ta vie que j'y raconte. On y verra comment tu nargues l'Académie, qui finit cependant par t'admettre ; on verra aussi que tu te moques de tout le monde, surtout de tes disciples, leur conseillant de faire des choses que tu ne fais jamais... Mais tu me pardonneras quelques critiques pour la fin sublime que je te fais faire en Espagne (tu rentreras dans le sein de l'Église). Ne serait-il pas piquant que ce soit précisément toi qui proposes ce livre ?" Pauvre Jammes ! Il ne trouve pas d'éditeur : on ne veut plus de lui. Autrement il ne m'aurait pas écrit ! Je lui ai répondu une lettre toute simple et plate, lui donnant toute latitude pour écrire ce qu'il voudra, mais l'assurant que je n'ai aucun crédit chez les éditeurs dont il me parle... Il a toujours été ainsi. Aucun esprit critique. Mais il avait jadis un sens exquis de la langue. Il a toujours eu d'extraordinaires services à demander... -- Aujourd'hui, dis-je, il en arrive à numéroter ses phrases !»

Après plusieurs hésitations, nous nous faisons conduire à l'Œuvre voir une

pièce nouvelle de Bruckner que je signale à Gide car Franc-Nohain, en en blâmant la flagrante immoralité, la regrette d'autant plus que l'art en est excellent. Je parle en voiture de la conférence de Ghéon. Gide a très bien deviné qu'il mimait Mozart. « Il a toujours été ainsi. Vraiment charmant. Non, il ne s'est pas marié. Il en eût été bien incapable. Je me demande quels peuvent être les dessous de sa vie... Quel merveilleux camarade ! »

Il m'avait dit, en sortant de chez lui : « Tu m'as fait plaisir en me disant l'autre jour que tu as noté notre dîner d'Auteuil... C'est un peu grand-père, mais je voudrais bien laisser après moi de bons souvenirs. » Et, quand nous convenions que la vie n'est pas toujours drôle, il ajoutait que c'était surtout pour cela qu'il admirait ceux qui font le rétablissement et sont heureux quand même... Ces périodes stagnantes, il les met sur le compte d'un mauvais fonctionnement des endocrines, qu'un bon médecin décèlerait peut-être... « Mais, ajoutait-il, quand on a beaucoup d'années derrière soi et qu'on se dit : A telle époque j'aurais agi autrement, ce n'est qu'une illusion, on serait pareil, car ces états viennent plus de notre intérieur que des événements. »

Assez en avance au théâtre. Nous allons faire un tour à la foire de Montmartre. Elle est morne... Je raconte en marchant ma rencontre avec le docteur, mais, quand j'ajoute qu'à trente ans il ne goûte plus la vie, Gide se félicite de l'aimer toujours à son âge... Plus il va, plus il est sensible à la naissance, à la formation.

Il paya nos deux places au théâtre.

« J'aurais pu, disait-il, faire passer ma carte... D'ailleurs, je n'en ai pas. — Ah ! dis-je, c'est comme Max Jacob, qui me disait un jour : "J'ai mal à l'estomac, excuse-moi, je vais prendre une cuillerée de quelque chose." Il débouchait un flacon et... buvait au goulot... »

La pièce ne fut pas un instant ennuyeuse, mais pénible par les situations toujours tendues, à la Strindberg. D'ailleurs, fort bien jouée par la troupe du Marais que Gide fut complimenter dans les coulisses. Paroxysme perpétuel de la sexualité chez quelques étudiants. Goût du cynisme et de la cruauté, surcharge, excès. Ils se battaient sur la scène. D'ailleurs, pas de trous dans le dialogue, texte serré, action continue, mais à vrai dire sans progression, le premier acte étant déjà un comble... Gide, qui se trouva assis à côté de Peignot et de sa femme, fut salué par Louise Weiss, et me montra Lenormand, étonnant personnage, maigre, efflanqué, blond et sans couleur, portant une moustache tombante, le regard voilé de paupières déjà esxangues...

Revenons en métro. Nous nous mettons à parler livres. J'ai lu énormément en décembre, malgré ma sécheresse. Gide en est enchanté, et conclut que je ne suis pas si malade... J'insiste sur les *Nouvelles exemplaires*, que je viens d'achever avec délices. « Oui, dit-il, surtout l'histoire de Rinconete... »

Il me conseille de me remettre à l'anglais — ce qui me tirerait peut-être d'en-nui... Je le raccompagne à sa porte, et ne refuse pas de monter prendre un peu d'Eleska, car je me suis senti saisi en sortant du théâtre. Il en profite pour me faire lire des pages datant de 1897, au temps où il méditait *Saül* (à moins que celui-ci fût écrit, mais il en parle comme d'une chose en train). Ces pages sont le récit d'une après-midi à Étretat par un jour gris. Il y vient avec sa femme qui va faire faire des courses. La laissant, il s'en va sur la plage et s'y promène tristement, cherchant des enfants qu'il ne voit que de loin, qu'il poursuit, qu'il ne peut atteindre. Ces pages sont informes, mais une grande détresse les habite. Le retour avec sa femme, le soir dans la voiture, est particulièrement triste, car il sent qu'il a beau lui enlever toutes les occasions de souffrance, il faut toujours qu'elle trouve à souffrir...

Je lui avais recommandé le [*Discours sur le*] *Bonheur* de Fontenelle. Il me le fait chercher dans l'édition qu'il a — mais en vain... Je lui avais parlé de mon intérêt pour les *Remarques* de Vaugelas, aussi me prête-t-il la *Grammaire du XVII^e siècle* de Hanse, qui, me dit-il, l'exalte fort.

Il me prête aussi un tome dépareillé de Bernardin de Saint-Pierre, qu'il garde à cause d'une merveilleuse interview avec Jean-Jacques...

Nous faisons collation. Je me suis réchauffé en buvant bouillant. Une chambre est à ma disposition, mais je préfère rentrer à la maison, non sans que Gide m'attache au cou un de ses foulards et me donne un tube d'aconit.

P.S. Lorsqu'il envisageait des solutions à ma crise, Gide se demandait : «Que ferai-je pour toi ? N'as-tu pas quelque désir irréalisable ? Je suis tout prêt, disait-il, à t'aider matériellement, sans que tes parents le sachent...» (Il revenait d'ailleurs sur son plaisir la dernière fois qu'il vint à la maison.)

C'est plus souvent l'absence de vice que la beauté qu'il recherche... «Toi, tu ne veux que des aventures merveilleuses ; elles sont rares. J'en ai peut-être eu quatre dans ma vie. Le reste du temps, on se contente de pis-aller. Écoute l'admirable proverbe :

Quand on n'a pas ce que l'on aime

Il faut aimer ce que l'on a.

— Jamais rien trouvé dans le monde, dis-je à Gide. Quand j'ai commencé à échanger des idées ou des politesses avec quelqu'un, c'est fini...

— Il faut reconnaître, dit-il, que l'humanité est quelque chose d'assez bas et qui, par une sorte de sélection, tend au médiocre et à l'encroûtement. Berl vient de faire un pamphlet très brillant contre le Bourgeois, mais ce sont des coups d'épée dans les rideaux (des coups de batte, il est très Arlequin). Je lui ai dit : "A qui en avez-vous ?" C'est comme pour Flaubert, on se demande qui est son Bourgeois.

Gide pense qu'il y a beaucoup d'idiots épanouis de bonheur. Je crois au

contraire, d'après le commun que j'ai pu observer, que rien n'est plus terne, monotone et pesant à eux-mêmes que leur âme...

4 janvier 1932.

Je commence le trimestre en renonçant à ne pas poursuivre ma licence. Je vais me lever tôt, bûcher sérieusement. Il faut que j'aille bien. Après avoir envisagé plusieurs solutions (jusqu'à m'en aller à Madrid avec Leplanquais), je crois que la meilleure est de finir mes études...

Fait part à Gabilanez de ma crise. Il me répond qu'il a enfin trouvé la «joie royale». Il est de mon devoir de la reconquérir.

5 janvier.

Je nous revois, Gide et moi, sur la plage du Lavandou, laissant John s'y ébattre et courant à l'arrivée du *Jean d'Agrèves* qu'avait dû prendre Groc-thuysen... Gide exultait de me voir heureux. «Je pense, disait-il en riant, que jadis tu m'assurais que tu ne trouverais jamais rien, que ce n'était pas possible... et tu m'en donnais des raisons.»

7 janvier.

Occupé mes soirées à traduire *Samson Agonistes* avec Annie.

8 janvier.

Parcouru à Sainte-Geneviève le dernier numéro de *La N.R.F.* et un tome de Grimm. Un jeune homme arriva, plein de charme et fort beau. Il demanda les derniers numéros de *La N.R.F.*, et déplora l'absence de celui de janvier. En m'en allant, je m'approche de lui et lui dis que je rends ce numéro, et qu'il aille le prendre. Il me remercie d'une façon exquise.

Mon besoin actuel de sortir du trouble et du vague, mon aspiration vers la plénitude, sont peut-être meilleurs pour l'inspiration que la joie immédiate et directe que je me lamentais de ne pouvoir chanter. Pour être prêt quand viendra l'heure, je ne veux pas me lasser d'apprendre ni de travailler sur moi.

La Sorbonne s'inonde de prospectus et d'affiches. C'est une floraison de groupements, de cercles et de centres d'études. Je crois qu'on s'y précipite. Je me dis en vain que j'y ferais des connaissances. J'ai l'appétit d'être inconnu et libre.

9 janvier.

Il arrive parfois qu'en écrivant une phrase ou un paragraphe, un passage se montre réfractaire à l'ensemble. On le corrige — mais en vain — il détonne. Par lâcheté, croit-on, on y renonce enfin et la phrase est sauvée. Cette libération que l'on ressent alors prouverait-elle que le passage en question n'était pas viable ?

Depuis de longs mois, saturé de Montaigne, l'auteur que j'ai le plus lu ; mais tous les autres m'étaient bons... Ce n'est qu'après mon service que j'ai

senti la saturation s'étendre à tous les classiques, surtout à ceux du XVIII^e. Cela tient moins d'ailleurs à la saturation qu'à une crainte respectueuse... Rien ne me prouve mieux mon état transitoire, car je sais que le jour que je reprendrai ces auteurs, je les trouverai autres. Je me contente en ce moment des auteurs secondaires. J'en ramène des perles, mais une admiration trop vive ne m'empêche pas de juger. Je me sens à mon aise. Le dix-huitième me comble.

A bord du *Tbionville*, à la timonerie, il y avait avec moi deux types qui me jugeaient différemment. Grosjean était lorrain. Il avait dix-huit ans et ne se lassait pas de regretter son engagement. Il ne sortait pas du cafard. Aussi, en me voyant toujours de bonne humeur, croyait-il que «l'instruction» donne la clef de certains mystères, et en tout cas le secret du bonheur... Paoli était corse, paresseux, lâche et vaniteux. Il vous jugeait d'après lui-même. Tout ce que son adresse faisait pour échapper au travail, il arrivait que ma distraction m'y servît aussi bien. Il me prêtait des abîmes de malice. Et dans la clairvoyance et l'à-propos que je montrais parfois dans l'imprévu, au lieu d'y voir l'effet du jugement, il n'était pas loin de se dire que j'étais plus vicieux que lui.

11 janvier.

Annie me raconte que, boulevard Saint-Michel, deux étudiants s'amusaient à se bousculer au bord du trottoir. L'un roule sur la chaussée. Au même instant une auto passe, qui n'a que le temps de freiner. L'autre aussitôt se précipite, relève dans ses bras son ami et l'embrasse.

Excellente visite à l'exposition des «Dessins italiens», par un «frosty morning» lumineux, possible seulement un dimanche... Sans catalogue, je m'oriente assez bien parmi les autres, peut-être grâce à mes récents cours d'histoire de l'Art... Un ange de Raphaël, échevelé, soufflant, me rappelle ce que je lisais dans *Aurore* sur l'influence de Michel-Ange... Très étonné par Del Sarto, que j'avais négligé à Florence comme pas assez mystique (!), sûreté du dessin, expression... Admirable nu de Pollajuolo ; délicieux musicien en grisaille par Lippi. Du merveilleux dessin à la plume de Léonard, *L'Adoration*, je retiens le geste inouï du mage agenouillé. Faune de Michel-Ange, où le désir se peint dans un mélange de sourire et d'amenuisement presque triste — m'en apprend beaucoup sur Michel-Ange. Tête de Nègre de Véronèse. *Enlèvement d'Europe* du Titien, vaste paysage, arabesque des personnages, mouvement, rien n'est plus vrai, ni plus loin de la réalité... Parmi les vénitiens — mais je ne sais duquel —, admirable type vu de trois-quarts, couronnant un cheval dont la tête apparaîtrait entre les bras du jeune homme. Il me faudrait parler aussi de Verrocchio, de Pisano...

Je suis heureux. Vois dans le ciel, sur la Seine, un admirable trou bleu entouré de nuages, très spécial à Paris. Je me sens malgré moi dessinateur, car

j'observe les gens pour les déshabiller.

Faculté grandissante d'oublier les visages. Je reconnais de moins en moins les gens... Par contre, dois-je être fier d'être toujours reconnu ? Je me flatte que les êtres remarquables, je ne les oublie pas, mais plus je vais, plus je dois constater que la vie est un saccage. Quel humus, que de cadavres !... Que me reste-t-il en souvenirs précis des rencontres que, dans ma découverte du monde, en 28 et en 29, je me passionnais à faire ? Je ne voyais personne qui me parût étrange, solitaire, abandonné, que je n'en approche. Il me fallait connaître les secrets du présent, l'histoire minutieuse des êtres. Je ne laissais passer ni vagabond, ni mendiant, ni vieillard. J'entrais dans l'intimité des ivrognes. Et de retour, dans mon lit, après avoir connu dix ou vingt inconnus, je me sentais la tête bourdonnante, étonnée, je ne pouvais dormir. Ce beau zèle est tombé. Je suis plus curieux dans la recherche, mais malgré tant de « connaissances », je suis toujours aussi timide, solitaire et sauvage. Mon admiration déjà lointaine pour les contes de Maupassant ne fait que croître. S'il existe un aîné qui peut nous chapitrer, c'est lui. Pas un seul de ses contes, fût-il le moins estimé, qui, pour la technique ou l'expérience humaine, ne contienne une grande leçon.

26 janvier.

Vu récemment le film de Cocteau (*Le Sang d'un poète*). Malgré des prétentions excessives, certains passages — la bataille de boules de neige surtout — sont étonnants. Admirable visage de Dargelos.

Passé une soirée avec Vera, rencontrée au Quartier. Je l'emmène dîner à la maison. Son entrain, ses façons franches conquièrent tout le monde.

Passé une soirée avec Gide revenant du Midi... Je sortais de la Sorbonne, sans ardeur et morose. Il me vient le désir de relancer Gide, mais non sans craindre de le déranger... Je sonne. Il ouvre. Surprise extrême, car à l'instant il venait de téléphoner chez nous en annonçant qu'il passerait me prendre... Ce n'est pas la première de ces coïncidences... Assez mélancolique lui aussi, et me priant de n'être pas trop morne pour ne pas lui donner le noir. « Je ne travaille pas, dit-il, mais je suis affairé. J'ai horreur de cela... Je patauge dans mon roman. Pleine crise... Je deviens sentimental en vieillissant... Si nous étions en été, je t'emmènerais bien en Belgique... Que notre dernier été me paraît loin ! Il me semble qu'il y a cinq ans de cela. J'ai vieilli depuis. Parfois, on croit qu'on rajeunit. Non, on vieillit par bonds. » Dans son carnet, il me montre les dernières phrases qu'il ait écrites : « Les jeunes gens qui nous envoient des manuscrits à lire ne savent pas la peine qu'ils nous donnent. C'est leur excuse. » (Dès qu'un ouvrage ne paraît pas si médiocre, Gide s'y laisse prendre et s'y donne tout entier. C'est au point que les quatorze manuscrits qui l'attendent sur son étagère lui donnent le désir d'être mort...).

J'écris mes souvenirs au hasard :

... Nous passâmes à la N.R.F.. Malraux apprend à Gide que *Lady Chatterley* va être saisi. Gide m'en fait réserver un. J'aperçois Dabit, mais, sauvage, ne dis rien. Nous dînons sur les quais... Gide doit bientôt revoir Jouhandeau. C'est au sujet d'un *Monsieur Godeau marié*, où Jouhandeau dépasse toute mesure dans l'indiscrétion vis-à-vis de sa femme. Première partie étonnante. La deuxième partie est illisible : «un moi qui est en moi et qui n'est pas moi-même... Ta présence est plus présente dans l'absence...» C'est une pluie de concetti, on marche sur la pointe des pieds parmi des allégories, et sous quel orgueil gigantesque... «Pauvre Jouhandeau, fait Gide, peut-on manquer autant de sens critique ! Comprendra-t-il ce que je lui dirai ? Je le crois incapable de corriger son ouvrage...».

Saucier ayant remis à Gide un manuscrit érotique d'a., il le feuillette à ta ble. «On ne saurait faire pis, mais cela manque de style. Ces choses ne peuvent se sauver que par la perfection, dit Gide, comme certaines pages du *Livre Blanc*. Pour moi, je ne sais quelle pudeur m'enlève tout désir d'écrire de ces choses. Il faut d'ailleurs du talent pour ne pas arriver tout de suite au fait... Pétrone est extraordinaire... Parfois je reçois des lettres curieuses...».

Assistons à une excellente séance au cinéma. On y donnait *Son Homme*, histoire se déroulant à Buenos-Ayres. Mélange de crime et d'amour. Sens de l'aventure. Il y avait dans la dernière partie un *crescendo* magistral. Rien n'était plus tragique. Nous étions pris tous deux. Mais le public riait à gorge déployée. (Je suis assez «sceptique» de nature, je n'ai pas trop d'illusions sur les gens. Véra me disait que le bon avec moi, c'est qu'on peut tout me dire. N'empêche que j'eus de la stupeur en voyant qu'ils riaient de ce qui me faisait pleurer.)

Nous revenons à pied du Faubourg Montmartre à la Madeleine.

Rencontré sur les quais Adrienne Monnier. Ai le plaisir d'annoncer la saisie du bouquin de Lawrence — «au demeurant, dit-elle, roman plutôt crétin et célébrant l'amour normal, ce qui devient assez rare». Étonnée que la N.R.F. l'ait publié à 15 frs. *Ulysse*, publié à 90 frs, il n'est venu à personne l'idée de protester... Comme je lui demande s'il existe plus hardi que *Lady Chatterley's Lover* : «Oui, me dit-elle : *My Life and Loves*, de Frank Harris. La poésie en est absente, c'est très matériel, mais tout de même extraordinaire...».

— Si j'étais ministre de l'Intérieur, dit-elle, j'aurais plutôt saisi *Corydon*.

— Oui, dis-je, et même Gide se sentait hier jaloux de Lawrence...

— Je trouve l'année littéraire bien pauvre, dit-elle... Sans doute, on ne peut pas ne pas être touché par certains problèmes... Mais vous, préparez-vous quelque chose ?

— Non. Je n'ai ni idées ni projets. Je ne veux pas me presser.

- Vous avez raison.
- Je ne veux pas suivre l'exemple de mes proches aînés.
- Fort bien. Après la guerre, on s'improvisa une culture, on voulut retourner à des façons rigides (je ne comprends pas nettement), sans trop s'inquiéter de ce qu'un Joyce, par exemple, apportait de nouveau. Je suis déçue par à peu près tout ce que donnent ceux dont les débuts promettaient quelque chose. (Et de me citer tous les jeunes qu'il y a trois ou quatre ans je m'entendais par elle proposer en exemple...).

27 janvier.

Il m'a pris à la jambe une sorte de rhumatisme pour lequel le docteur m'interdit de marcher. J'ai passé mon premier jour de repos à parcourir certains auteurs de ma bibliothèque que je connaissais mal : Novalis, Constant, Saint-Évremond... J'avais sorti aussi Angèle de Foligno, Maurice Scève, Louise Labbé, Lautréamont... Malgré mon apathie, je reconnais que je lis mieux. Je commence à sentir ce qu'il y a d'humain dans un auteur. Mais je me dis aussi que dans ce temps de transition les lectures ne m'apprennent que peu de chose en regard du travail intérieur qui sombrement se fait en moi.

31 janvier.

Passé mes jours de réclusion en compagnie de Gœthe. Relu sa vie, *Werther*, *Hermann* et les deux *Faust*... Profondément remué par *Faust* — surtout, je crois, par le second. Ces œuvres me dépassent, déjà par le malheur que je les lis en traduction, mais je n'aurais pas cru que la poésie humaine pût monter aussi haut. Tout le drame de l'homme est dans *Faust*. Je ne suis pas fâché de l'avoir relu dans un temps où j'attends de savoir quel homme je suis.

Je vais me remettre à sortir. Je tremble un peu. Je vais quitter le calme artificiel (et bientôt énervant) que me donnait la claustration. Commencé par sortir deux heures, passé un moment au musée de Cluny. Grand plaisir.

1^{er} février.

J'ai envoyé à F. les fragments de journal que m'a rendus Gide... Je n'en suis pas trop fier. Il m'a semblé souvent que le meilleur moyen de faire un pas en avant était de montrer à quelqu'un le résultat d'une période accomplie. Le plus souvent, ces choses que j'ai montrées aux autres (en plus du jugement qu'ils me donnent et qui m'instruit), il me prend à leur égard une espèce de honte comme pour des secrets violés, et cela m'incite à tourner la page.

Relis en ce moment les *Souvenirs d'égotisme*. Désire de plus en plus écrire comme Stendhal.

Suis passablement conservateur. (Mon journal, qu'est-il d'autre qu'une conserve passionnée ?). Parfois, il me prend un brusque désir de déchirer vieilles lettres, vieux brouillons, vieux essais, comme aussi pour faire un pas

en avant. Je viens de me débarrasser de plusieurs carnets (1928-29-30), uniquement remplis de citations de mes lectures. Grand nombre de ces phrases ont fait leur temps, soit qu'elles soient descendues en moi, que j'aie acquis les livres où je les avais copiées dans les bibliothèques, ou qu'elles aient perdu leur attrait.

5 février.

Passé la soirée avec Gide. Il vient me prendre à la maison. Nous partons pour un cinéma commençant de bonne heure, décidant de souper après la séance, car Gide veut se coucher tôt pour être prêt à partir en voyage le lendemain à six heures. Je lui dis que je viens de lire les deux *Faust* à la suite. «Ça ne m'est jamais arrivé, dit-il... La traduction était-elle bonne ? C'est très facile de traduire *Faust*, mais on risque de tout perdre. J'ai traduit dernièrement le passage du Centaure. Je le montrai à Groethuysen, qui à tout moment me disait : "Votre traduction est trop poétique"... C'est étonnant, mais on ne pourrait mieux comparer les vers de *Faust* qu'à du Béranger. Ce sont des vers de huit pieds destinés à se graver dans la mémoire, ou qu'on peut inscrire sur la porte des maisons. Cela prend un certain tour populaire, dont Gæthe d'ailleurs tire de grands effets...».

Au cinéma, nous trouvons Lalou et sa femme. Ils nous gardent nos places tandis que nous montons au bar prendre un sandwich. La séance n'est pas commencée, et l'appétit est venu. «Lalou est bien "littéraire"... — Oui, me dit Gide. Il s'expose à dire des bêtises, car il écrit trop. — Un peu comme Cassou. — Il est vrai, dit Gide, mais il a du moins un certain sens des choses poétiques qui échappe à Lalou.» Quelques mots sur Adrienne Monnier. «Elle est très franche et pas bête, dit Gide. Je suis comme elle assez déçu par les Giono, Chamson et C^{ie}, mais sa marotte de Joyce la pousse un peu loin, elle exagère...» Comme je parle de mes lectures anglaises, Gide insiste sur *Tristram Shandy*, non pas, d'ailleurs, que cela apprenne l'anglais.

Swift ? Il est un peu déçu par lui. Il lui semble toujours qu'il n'en dit pas assez, que ce pourrait être mieux. Pourtant les passages du pays des chevaux et du pays des vieillards lui paraissent étonnants. Peut-être préfère-t-il les journaux, lettres et sketches de Swift. Il insiste sur *Wuthering Heights*, seul ouvrage d'Emily Brontë. Les livres de Charlotte sont surtout intéressants comme documents. Il insiste aussi sur Hardy, dont ceux qui le connaissent bien disent que *Jude l'Obscur*, pour être le plus bouleversant, n'est pas le meilleur. Parmi les Élisabéthains, c'est bien Marlowe qu'il importe surtout de connaître — et dans le texte. Gide est autant étonné de son œuvre que de son âge.

Le film, *Street Scene*, de King Vidor, auteur de *La Foule* et d'*Halleluyah*, était bon. Sens de la vie, don d'observation très rare. Peut-être un peu trop

de symboles. La scène se passe dans la rue. C'est la vie même des gens d'une maison dans une grande ville. Grande part de conversations, dans un anglais difficile que Gide, malgré une deuxième audition, entendait mal.

Sortis du cinéma, nous allâmes souper près de la gare Saint-Lazare... «J'ai vu Jaloux ce matin, me dit Gide, au sujet d'une protestation. Aragon est sous la menace de cinq ans de prison pour un couplet antimilitariste. Les surréalistes ont rédigé une pétition, d'ailleurs fort bien faite, qui a pour but d'assurer que tout cela n'est que de la littérature. Les écrivains sont priés de signer... Je trouve bien paradoxal cet appel des surréalistes, qui ont passé leur temps à vomir la littérature. Ils n'avaient jamais dit que leurs bombes fussent de chocolat... Et je trouve assez indécent tout appel. Si j'avais été condamné à de la prison pour *Corydon*, j'aurais tenu à honneur de la faire... Martin du Gard m'engage vivement à signer, à protester ; mais avec Jaloux nous avons décidé de faire une déclaration indépendante, que signeraient aussi quelques noms sûrs, Giraudoux, Roger Martin du Gard..., et cela paraîtrait dans *Les Nouvelles littéraires*, ce qui est assez chic quand on se rappelle la conduite indigne d'Aragon... — Il ne faut pas, dis-je, exagérer l'importance du surréalisme... — Non, répond-il, mais on aurait plutôt tendance à la rabaisser. C'est le mouvement le plus intéressant de ces dernières années. Si j'avais eu vingt ans à ce moment, je crois que j'en aurais été. Eux, ce sont les "Possédés" de Dostoïevski. Quel avortement sur toute la ligne ! Au début, ils m'ont fait beaucoup d'avances. Ils adoraient *Les Caves du Vatican*, ils se reconnaissaient dans *Laf-cadio*. Mais ils ne m'ont jamais pardonné d'avoir écrit ensuite *La Symphonie pastorale*.»

Comme je dis que Valéry tourne mal (si l'on considère le nombre croissant de banalités qu'il laisse imprimer), Gide proteste en disant qu'on ne doit pas juger d'un homme par petits morceaux, mais en considérant toute sa carrière... Quelques mots de Suarès, de Jouhandeau. «Tous deux, dis-je, ont dû terriblement souffrir, mais cela devient une sorte de profession. On ne peut plus s'en passer. — Oui, répond Gide, et ce qui m'a le plus attaché à toi, c'est ton parti-pris d'optimisme. — Je veux être heureux, dis-je, quitte à tricher parfois... — Et comme si ceux qui se font malheureux ne trichaient pas aussi ! fait Gide.»

Par la vitre du restaurant, on aperçoit d'assez curieux passants, d'étranges vieilles surtout. Gide est passionné : «Comme j'aimerais suivre ces êtres, les faire un peu parler...» Me regardant tout à coup il me dit : «Oh ! tu nous feras des choses étonnantes. Il le faut...»

Je lis à Gide dans mon carnet les paroles de Méphisto devant les anges, et ce double suicide de deux garçons dans une auberge que j'ai trouvé dans Grimm. Grand succès... La conversation prend un tour profondément intime

et émouvant...

Nous faisons quelques pas et avons l'occasion d'admirer le magasin du Printemps dont les ouvriers étaient en train de démolir les ornements provisoires. Parmi les décombres, les illuminations demeuraient, et de splendides rideaux rouges décoraient encore les fenêtres. Rien n'était plus fantastique. Dans la voiture du retour, Gide me dit que Roche est venu le trouver pour lui demander conseil sur une anthologie qu'il voudrait faire. Gide l'engagea vivement à donner un album de Caravage...

Gide est content de voir que je vais mieux. La santé me revient lentement. «Mais, me dit-il, il ne faut pas trop savoir qu'on va mieux. — Et vous, allez-vous mieux ? dis-je. — Il faudrait que nous marchions ensemble !».

9 février.

Jour de mes vingt-trois ans.

Me sens dans les entrailles un profond désir de parler un jour de l'esclavage.

10 février.

Parcouru la correspondance de Balzac. De plus en plus je m'ouvre à l'humain. Si, dans le jeune Balzac rugissant dans sa petite chambre, j'aime à retrouver mes désirs actuels, tout le long de sa vie quel drame ! quel cruel manque de clairières ! Le plus bouleversant, c'est son mariage. Alors il est heureux, dit-il. Mais il a cinquante ans. Il est malade, sa femme aussi, et de Pologne, dans toutes ses lettres, il supplie sa mère de remplir de fleurs la maison de Paris.

Il neige. Reste au coin du feu. Une journée de lecture, qu'est-ce ? On fait bien peu de choses. Mais je sens que depuis des années chaque journée est orientée vers l'avenir. J'ai déjà beaucoup travaillé, tantôt rêveusement, tantôt passionnément. Je n'ai qu'à me louer d'avoir encore la liberté d'étudier ; d'autant plus qu'il me semble de jour en jour serrer d'un peu plus près mon avenir. Ma crise y est pour quelque chose. Il me semble sans cesse en lisant que c'est à partir de cet instant que je commence à savoir lire. Que la culture est longue à obtenir ! Les études que l'on fait en classe ne sont rien encore... Jadis, aiguillonné par Jouhandeau, j'ai couru dans les musées, les concerts. J'y prenais plaisir, mais j'étais plein de bovarysme. Il m'est bien doux de commencer à me sentir moi-même.

Fernand m'encourage en des termes qui me font tressaillir. Je n'estime pas encore mon travail — ne voulant considérer que «l'inspiré» —, mais on commence à m'estimer.

Pendant ces jours de transition — auxquels s'ajoute l'incertitude des problèmes mondiaux auxquels je ne comprends goutte —, j'ai regardé mon passé. Je n'y ai pas vu grand'chose. Je commence à porter une lourde masse de pas, de démarches, de courses, et tout cela perdu, obnubilé... Pourtant j'ai eu,

pendant plusieurs années, l'illusion de commander ma vie, de lui faire rendre tout le possible en instruction et en joie. Je n'abandonne pas mon individualisme, mais veux davantage me laisser balloter.

13 février.

Je suis émerveillé (dans la cuisine) qu'à travers les carreaux le soleil de midi me restitue Toulon. Je suis si ébloui que je ne peux plus lire. Émerveillé aussi de sentir mon esprit s'enrichir. Je suis en pleine adolescence. Je redécouvre les choses. Ce ne sont pas de grands tableaux, de grands systèmes qui s'ouvrent à mes yeux, mais de petits détails, des vibrations nouvelles qui constitueront mon domaine.

Les désirs de mon cœur, hélas ! mon œuvre devra se charger de les vivre, il faut s'y résigner et c'est pour cela que j'attends avec la même fièvre l'aventure et mes livres.

15 février.

Parcouru hier la fête des Gobelins... Il flottait de la colère sur la fête. J'avais l'impression que pas mal de gens du peuple, pour peu qu'on les eût bousculés ou regardés en face, se seraient mis à crier.

16 février.

Fait la connaissance d'Antoine Roche. Malgré l'avis de Gide, il croit que, même en ce moment, l'anthologie qu'il projette aurait du succès.

Roche m'a paru se réfugier dans l'opium. Il mène une vie triste à la suite d'une passion sans espoir... Peut-être y aura-t-il moyen de le tirer de l'opium. On dirait qu'il le souhaite, car il essaie de moins fumer. Il sait de plus que Gide désapprouve ces choses... Rien ne m'émeut davantage que d'être en face d'un être qui se montre à nu et que l'on sent encerclé par son destin. Rien de plus exaltant que d'essayer de lui communiquer un rayon qui peut-être va tout changer. Ma situation n'est qu'une comédie, à côté du drame de Roche... Moi, j'ai du moins l'espoir de créer quelque chose, et l'instinct que ma plus vraie satisfaction sera dans ce travail.

... Mon optimisme est peut-être plus profond que je ne le croyais.

Renoncé à assister à la première d'*Œdipe*. Crains tout simplement que me trouver au milieu de gens que je ne connais qu'à moitié et que de biais ne me fasse faire figure de petit garçon, et que cela ne me tourmente inutilement.

Été au concert ces derniers jours. A peu près rien tiré. Au cinéma, rien non plus, sinon de voir que mes yeux s'ouvrent. Par contre, un vif intérêt aujourd'hui pour les singes au Jardin des Plantes.

20 février.

Véra est décidément une femme étonnante. Je la vis hier, partant pour Londres (ce qui lui permettra de me copier les sonnets de Barnefield au

British).

... Avant de prendre son train pour Clamart, elle passa chez les Groethuy-sen pour avoir des nouvelles d'*Œdipe*, mais ils étaient à la campagne. Activité débordante de Véra, jaillissement intarissable de l'esprit ; et cependant, rien de plus sage que sa conduite et que ses paroles. On ne saurait s'ennuyer avec elle, et je suis très flatté de sa sympathie.

21 février.

Visite à Jouhandeau. Nous passons bien trente minutes sur le sujet d'*Agnès*, qu'il vient de publier. J'avoue ma déception, mais aussitôt me rabats sur *Élise*... «Je ne vous comprends pas, dit-il. Vous devez vous tromper. Je reçois de partout des éloges. Toute mon œuvre, je la donnerais pour ces quelques pages. Celui qui ne les comprend pas condamne par là même tous mes livres. Je suis sûr de moi. Ces pages sont la peinture d'une âme par ses propres paroles. Ces paroles sont toutes d'or, elles sont vraies, humaines. Je peux rater une nouvelle, j'y consens, mais là, comment rater ? Ce n'est pas une œuvre, ce sont des documents. — Certes, les sentiments sont beaux, dis-je.» Il ouvre la revue pour me convaincre et lit certaines des paroles d'*Agnès*. Elle dit à une paresseuse : «J'ai pitié de vos pieds, mais pas de vous». «Vous ne sentez pas que cela est éternel comme du La Bruyère ? Certes, ce n'est pas de la littérature, et vous cherchez de la littérature ; je veux m'en éloigner de plus en plus. On a trop fait de romans. *Agnès* est bien plus difficile à faire. Vous lui reprochez précisément d'être ce qu'elle est. C'est la quintessence de mon œuvre. Mon œuvre est toute bâtie sur deux pointes ; ici, il ne reste plus que les têtes d'or de ces pointes. Ces phrases, ce sont les fleurs d'*Agnès* ; on a bien fait les *Fioretti*. Vous n'aimez pas ça. Cela ne me fait absolument rien, et vous seriez bien en peine de dire vos griefs.» (Certes, je n'oserais pas dire que je ne vois dans *Agnès* que niaiserie et platitude. Mais où je me soulage intérieurement, c'est quand Jouhandeau dit : «Je serais bien étonné que Gide n'aimât pas *Agnès*», alors que Gide m'a dit lui-même la trouver détestable...). Je pourrais regretter de m'être montré franc (c'est la première fois, car je commence à peine à pouvoir juger avec un peu de certitude), mais le tort (!) que j'ai pu me faire est largement compensé par ce bel exemple de l'aveuglement d'un auteur. Jadis Gide voyait Rivière s'ingénier pour trouver des raisons quand il refusait un manuscrit. Il s'en expliquait avec délicatesse à l'auteur. Mais Gide entendait ensuite l'auteur lui dire : «Si vous saviez les imbécillités que Rivière m'a dites ! Il n'a rien compris.» Aussi Gide assurait Rivière que trois mots suffiraient pour refuser un manuscrit : «Convierait mieux ailleurs.»

Jouhandeau ajoutait qu'il avait fait *Agnès* pour répondre à Gabriel Marcel

qui trouve qu'il ne sait pas faire parler ses personnages. Avec deux sous de présence d'esprit, j'aurais pu lui dire de ne pas confondre monologue et dialogue.

Sa femme entra. Je ne m'étais pas trouvé depuis quatorze mois devant cet étrange ménage. On y parle beaucoup de l'amour...



*Paris, boulevard Saint-Marcel, mai 1934.
Robert Levesque avec ses frères Henri et Michel.*

CARNET V

(23 février — 19 avril 1932)

23 février 1932.

Toujours des découvertes. Hier, Marot, aujourd'hui Du Bellay. Que l'on s'amuse et que l'on goûte de sourires savoureux avec Marot ! Que de mélancolie avec Du Bellay, si fraternel !

Je lis aussi *Adolphe*, que mes progrès en « humanité » m'inclinaient à relire. Chaque phrase m'est une joie.

Certes le début d'*Adolphe* m'enivrait, mais j'en termine la lecture les yeux mouillés de larmes. On ne saurait demeurer insensible à tant de détresse. Ici, la passion parle toute pure...

24 février.

Réunion contradictoire à la salle Wagram, sur « L'Age ingrat : les tentations spéciales du jeune adolescent ». Gide y serait venu s'il n'eût craint d'être harponné par Poldès dès l'entrée. Je savais par expérience que rien ne peut sortir de ces manifestations, mais comme un prêtre et des médecins devaient discuter la question... et se contredire, j'étais curieux de les voir sur ce terrain. Il faut, hélas ! reconnaître qu'ils tombèrent à peu près d'accord, et je m'y attendais. Que l'on retourne la question dans tous les sens, on retombe toujours sur la morale et, sauf paradoxe, une bonne part des gens ont ces mêmes « principes ». On n'envisage guère que l'adolescence « normale », *id est* : le garçon de treize à quatorze ans qui devient pubère et que le corps de la jeune fille excite.

Aucune autre hypothèse — ou plutôt l'initiation sexuelle, l'éducation morale, dont on parla sans d'ailleurs qu'on se mît d'accord, avaient pour but de prévenir tous les dévoiements. J'aurais été tenté avant cette séance de me dire : « Ils vont par pure hypocrisie escamoter la moitié du problème », je ne le dirais plus, bien qu'ils aient fait cet escamotage. Les conférenciers étaient déjà trop loin d'être d'accord sur les points incontestables ou sur la « normale ». Le public, dans la salle, tellement ignorant, se tordait de rire dès que le débat se précisait sur un point sexuel ou physique.

Pour moi, je suis loin d'avoir un avis décidé. J'emmagasine le plus possible.

La vérité est souvent différente de l'opinion, de la morale, de la société. On ne peut pas la découvrir d'un seul coup.

Je n'ai que trop tendance à tout rattacher à l'amour et à m'en aveugler. Nul doute que le plaisir physique reste aussi mystérieux aux grandes personnes qu'à la jeunesse — et peut-être davantage —, mais il n'y a rien à tirer du public qui « rigole » en entendant parler des glandes qui s'éveillent à la puberté. Je me sens plus que jamais dans la puberté de l'âme, au point que toutes mes pensées sont des émotions et qu'au réveil je suis toujours brisé.

Déjeuné avec Gide, partant pour Cuverville, au buffet St-Lazare... « Tu n'es pas allé à *Œdipe*, dit-il, par ennui ?... Je te comprends très bien... J'ai souffert mille morts en l'entendant. Ces pauvres acteurs abîment toutes mes phrases, je ne les reconnais plus. Les meilleures me paraissent mauvaises. Au demeurant, c'est un four. La presse est déchaînée contre moi. Et cependant, sous toutes les critiques perce enfin une certaine considération. On se donne des gants d'avoir aimé certaines choses jadis. Mais c'est très bien ainsi. Il faut du malentendu. L'ennui, c'est que c'est une pièce. Un livre se relève toujours, mais ici Pitoëff a engagé de l'argent... Quand parurent *Les Faux-Monnayeurs*, "ça, un roman ?" disait-on... Maintenant, on dit pour *Œdipe* : "Ça, une pièce ?"...

«... Parmi mes nombreux projets, je nourris celui de partir bientôt pour le *Maroc*... Il y a bien mon estomac et mon foie qui ne vont pas très bien, mais enfin... cela ne m'arrêterait pas...

« Robin vient de donner *Servitude et Grandeur médicales*. Cela le remonte dans mon estime. Comme littérature, c'est à peu près nul, mais j'y vois un sens de la douleur, un sentiment très authentique de la misère humaine qui n'est pas chose si commune. C'est un des sentiments qui me touchent le plus, malgré la réputation de machiavélisme et de satanisme qu'on m'a faite.

«... Tu as vu Jouhandeau ? Comme toi, je ne trouve aucun intérêt à *Agnès*. Je vais lui écrire à ce sujet... — C'est inutile, dis-je, vous ne le convaincrez pas. — Il est vrai qu'il manque absolument de sens critique pour lui-même. Quand il a vu que j'aimais *M. Godeau marié*, il m'a aussitôt envoyé trois manuscrits. Je n'ai pas le temps de les lire... Sa femme ? elle ne me plaît pas beaucoup. Mais c'est un ménage étonnant, plein d'une sorte d'exhibitionnisme... Tu as bien fait de noter ce que t'a dit Jouhandeau. Tu verras l'intérêt de cela plus tard. Je me réjouis d'avoir jadis noté les paroles de gens qui sont devenus célèbres... Quant à Robin, nous lui demandions des qualités de psychologue, ce n'est pas du tout son genre...

« Et la séance d'hier, qu'en sort-il ? A-t-on appelé les choses par leur nom ?

« — J'ai l'impression qu'on parla dans le vide devant des gens qui n'ont pas réfléchi et qui venaient entendre crier fort. Tout cela me paraissait loin de la

réalité. — Oui, dit Gide, nous sommes loin de compte. On parla de l'initiation ?... Dans le livre de Fernandez, il y a des pages assez hardies et que je trouve très sages. Il dit qu'il est... ridicule de vouloir préserver la jeunesse, à quoi bon ?... Et puis tous ces apôtres de la pureté et de la virginité jusqu'au mariage, une fois le mariage fait, ils vous laissent tomber, ils ne s'occupent plus de vous. "Débrouillez-vous", semblent-ils dire. C'est au contraire là que commence le problème. Que d'exemples, que de confidences sur des frigidités conjugales ! Que de drames qu'on ne veut pas reconnaître ! Dans mon roman, je crois que je parlerai de cela... — Oui, dis-je, hier soir je sentais qu'il appartient au romancier de dire la vérité. Les théories ne servent pas. Il faut des exemples... — Si je connaissais un prêtre ou un médecin suffisamment intelligent, répond Gide, je ne craindrais pas de lui dire ce que je sais par tant de confidences...».

Grande admiration pour *Adolphe* et pour l'extraordinaire *lettre sur Julie*, qu'avec mon flair habituel j'avais négligée.

Gide n'a jamais fortement aimé Marot, mais trouve Du Bellay souvent exquis.

Pour le petit voyage qu'il fit dernièrement à Anvers, il a, me dit-il, réussi inespérément.

Retour de la gare Saint-Lazare à une heure de l'après-midi. Paris pour un instant était calme... Je mettais de la volupté à marcher lentement, et me sentais tout de même un remords d'être trop libre. Misant sur l'avenir, il est vrai que je vis dans une certaine paresse, mais je me refuse au remords, persuadé que les loisirs sont les plus riches heures.

29 février.

Ce jour si rare, qu'on ne voit que tous les quatre ans, il faudrait qu'il fût un jour de joie. J'en ai pris le chemin ce matin. Malgré le froid le plus aigu, le soleil rayonnait. Il y avait du plaisir à se laisser dorer. La voix si douce du printemps, sous la gelée, s'essayait à naître. Je la sentais frémir en moi...

Rien ne saurait empêcher ma vie d'être poétique. Pas même le retombement qui peut-être me guette, car je n'ai pas reconquis l'équilibre ; mais une fois de plus j'ai senti qu'au lieu de m'user d'amour et de désir il valait mieux, dans un renoncement que je crois la volupté suprême, m'abandonner à la sympathie.

1^{er} mars.

Passé la soirée avec Gide. Vu avec lui deux films qui laissaient fort à désirer. Nous parlons surtout du *Maroc*... «Certes, dans ma vie je n'ai que trop couru après le passé. C'est connaître l'art de se donner des regrets... Il n'y a de bon que la nouveauté. Mais je me connais assez. Il se pourrait très bien qu'après quelques jours de Fez, j'aie brusquement envie de rentrer. — Déjà

je pense, dis-je, à la tristesse qu'on doit avoir au retour... — Oui, c'est d'une grande nostalgie...»

2 mars.

Visite au Louvre après quatorze mois. Je m'y revois en matelot avec Fernand. Nous trouvions la *Vénus de Milo* ridicule après avoir vu des fragments de la grande époque. *Vénus* nous semblait pleine d'afféterie, manifestement décadente. Nous avions le fou-rire. Scandale immense du public gravement assis. «Ce matelot, chuchotait-il, fait des plaisanteries obscènes...».

Visite, hier, passionnante, dans des salles que je n'avais pas vues depuis des années. Collection Lacaze : Watteau, Chardin, Fragonard (Personnage fantaisiste, la Musique, l'Inspiration). *Le Repas des paysans* de Le Nain, admirables visages d'enfants. Après avoir tant aimé jadis les portraits de David, j'en viens à goûter follement *Léonidas aux Thermopyles* ; peu d'œuvres plus lyriques sous la majesté du dessin ; jeunes thébains parfaits et frémissants... Par contre, passablement de déchets aux alentours de David... Dans des appartements du XVIII^e, merveilleux Gobelins Louis XIV, costumes rouges sous un feuillage inégalable... A deux pas, deux cires de Clodion, révélation de volupté... Je revois dans la collection Thiers ce merveilleux petit bronze padouan d'un adolescent, qui chaque fois me fait pleurer... Émotion grande aux Corot d'Italie que j'ignorais encore. Nouvelles larmes.

Comme il m'allait bien, à quinze ans, d'adorer les pastels de Latour, aujourd'hui désenchantés !...

Entrevue l'abbé Penel. Quelques mots de Fernand : «Il est très mal, n'est-ce pas ? A peu près perdu. Sa famille ne veut pas dire son adresse...» Je me récrie aussitôt contre ces racontars. L'étonnante façon dont on écrit l'histoire... Surtout chez les personnes pieuses, tendance remarquable, à force de voir des malheurs — et peut-être de souffrir —, à tout prendre au tragique. J'écris vite à Fernand, non pour lui parler de ces choses, mais pour mieux le sentir vivant et attentif.

«Il a pris des idées bien avancées, me dit l'abbé. Comme c'est triste ! Je sens là-dessous l'influence de quelque professeur. Non, ce n'est point par la réflexion qu'il en est venu là. Il était bien trop bon...».

Comme l'abbé parle d'un ancien de Passy qui s'est lancé dans les lettres et qu'il méprise, car ce serait un nègre qui lui ferait ses articles, je réponds : «N'en dites pas trop de mal. Il ne déshonore pas le collège. Il défend des idées (dans *L'Ami du Peuple*) qui ne sont pas les miennes, mais qu'on appelle des idées saines... — Ah ! ce Robert, répond-il, il veut toujours se faire passer pour plus mauvais qu'il n'est !».

4 mars.

Fait la connaissance de Roger Delavaud. Je lui avais écrit. J'arrivai chez

lui vers quatre heures ; nous ne nous quittâmes guère qu'à dix heures. Bien qu'il affecte un air voyou, portant casquette et favoris, et qu'au début de la conversation il m'exposât ses théories avec des procédés de camelot, je fus bientôt conquis par l'expérience et la méditation qu'il a sur les choses sexuelles. Je n'en avais jamais entendu parler avec une clairvoyance aussi passionnée... Je crois qu'une conversation si longue me permit d'apercevoir Delavaud sous plusieurs jours, qui tous se ramènent à l'essence même de son œuvre. Il prend la question de haut, partant de l'endocrinologie. Il rattache la chose autant à la morale qu'à la science. C'est une révision des valeurs qu'il essaie... Il se sert des constatations de Maranon, mais pousse jusqu'au bout leurs conséquences. Il y ajoute des expériences personnelles. On ne peut pas l'entendre sans se persuader que pratiquement chacun porte en soi les deux sexes, et sans se sentir poussé à le crier sur les toits. Depuis plusieurs années qu'il travaille, il a fait cinq ouvrages qui ne sont pas encore publiés. On voit autour de lui des valises bourrées de notes et de documents qu'il lui faudrait, dit-il, de grands loisirs pour dépouiller. Ce que lui interdit la misère, qui bientôt sera cause qu'il ne saura plus ce que veulent dire ces notes. On pourrait croire que dans une polygraphie si grande il y a quelque chose de maléfique, ou du moins les critères d'un « raté » ; mais non, la foi apostolique de Delavaud est servie par la culture. Il est attentif à la vie, et pour sa part aime tous les sexes et tous les plaisirs. Je ne saurais lui reprocher son tour d'esprit scientifique. Je veux dire qu'il est si peu romancier qu'il put me parler très longuement sans éprouver le besoin de savoir ni d'où je sors, ni ce que je fais... Il y a peut-être de la grandeur dans ce manque de curiosité anecdotique.

Rien ne lui plairait davantage que de grouper autour de lui des gens prêts à crier la vérité sur le sexe. Il lui semble que peu d'efforts suffiraient pour commencer à ébranler ces murs qui depuis tant de siècles étouffent les humains. Il trouve que le peuple est beaucoup plus préparé que toute autre classe à entendre la vérité. Le manque d'argent et d'appui donnent du retard à cette œuvre. Sans vouloir désespérer, Delavaud piétine et s'use dans des besognes subalternes. Il remarque fort justement que l'habitude si répandue des hommes aujourd'hui — surtout des ouvriers — de se faire caresser et dorloter par les femmes est on ne peut moins mâle...

La somme des expériences de Delavaud, la variété de ses goûts, l'étendue de sa curiosité ne sont pas sans grandeur. Ce dont il parle le mieux, c'est des prêtres et des enfants. Rien ne dépasse sa pitié pour ces hommes de foi qui luttent sans arrêt contre leur cœur. Il a reçu nombre de confidences.

... « Par la psychanalyse, me dit-il, vous pourriez peut-être découvrir à quoi tient chez vous cette horreur de la fidélité et ce besoin de changer sans cesse. Il faut lutter contre cela. Moi-même je me sens parfois entraîné vers tout le

monde, mais je temporise. Peut-être, dit-il, ne rencontrez-vous pas d'êtres assez meublés. Vous devriez vous attacher au psychologique...» C'est une sorte de méthode pour acquérir «l'amour» qu'il m'indique. Essayer d'aimer les êtres pour eux-mêmes, pour leurs travers, leurs manies, essayer de la fusion réciproque... Lui, il a rencontré des êtres en qui il a trouvé le même amour universel qu'il porte en lui, et il m'assure que peut-être rien n'est plus beau que de souffrir à deux en s'aimant du désir de l'infini.

Rien ne m'intéresse autant en ce moment que les conversations sérieuses avec les gens. Je me passionne à voir comment vivent les autres. J'éprouve les limites de leur bonheur et les résultats qu'ils obtiennent. Rien ne m'instruit davantage sur la vie et ne m'apprend mieux à découvrir ma voix... J'en suis encore au doute méthodique. Je change à petits coups. Tout est mis en question... C'est bien étrange qu'à l'âge où je vois les autres prendre femme, embrasser une carrière, j'en sois encore à faire des démolitions... Mais c'est de là-dessous, je le sens bien, que sortira mon vrai visage. Point n'est besoin de le construire, il existe déjà. Je dois le découvrir.

Mon expérience, le service militaire, et aussi l'exemple de Gide m'ont appris la valeur de l'exactitude. Jadis, je voulais si peu perdre mon temps que je faisais trop de choses. J'étais insatiable d'action, je me grisais. Aujourd'hui, je comprends mieux qu'il y a des limites à l'action, que s'échauffer en tout sens n'est pas agir, et qu'on a intérêt même à être en avance.

9 mars.

Ni travail, ni lecture... Mon travail intérieur, qui est réel, paraît absorber toutes mes forces — ou du moins je me le dis pour excuser ces visites, ces promenades sur les boulevards, ces longs trajets de métro que j'affectionne et dans lesquels mes journées s'engloutissent. Mais je vis — je ne suis pas lancé dans une aventure précise, mais ma vie, mais moi-même, sont une aventure que je découvre. Plus que par les livres et la science, j'ai pour l'heure soif d'apprendre par la vie. Je me sens dans des dispositions telles que je m'instruis à ne rien faire. Dans mon désœuvrement, des occasions surgissent, des curiosités naissent, et tout cela m'absorbe. Loin de connaître la sécheresse, j'éprouve presque le vertige de me sentir capable de tant de choses. Je prends lentement possession du monde.

Vu jouer *En bordée* au cinéma. Cela serait peut-être insupportable pour un homme de goût, mais j'étais surtout sensible aux détails maritimes. Ils me faisaient rêver. Je revoyais Toulon, je revoyais le bord, cette vie si coutumière qui maintenant m'est inaccessible. Curieux d'observer comme tout devient poétique malgré le souvenir pénible des derniers mois qui me dure encore. Je prévois le jour où je ne dirai plus que du bien de mon service (de Toulon, certes j'en ai toujours dit). Quant à la «période» que je devrai faire un jour, il

m'arrive de m'y donner rendez-vous. C'est un point fabuleux, mais qui s'approche... Il me semble que là encore, au milieu d'hommes qui geindront, je me sentirai fou de joie. Je songe même au journal que je pourrais tenir et qui pourrait faire *Vingt-et-un jours* assez nouveaux...

Exposition Pisanello. Inoubliables médailles. Deux petites, en or, représentent l'exquis visage de Jean Galéas Marie Sforza. Je m'y attachai longtemps. Profil busqué de Lionel d'Este, figure impérieuse de Jean Paléologue, on n'oublie pas ces hommes... Admirable proportion de l'exergue ; le profil est situé, les revers souvent foisonnent de toute une scène...

Lettre de Fernand. Son retour n'est pas proche. Santé encore non remise, travail qui n'avance pas... Je compte sur le voyage au Maroc pour lui donner rendez-vous à Marseille.

11 mars.

Voyage décidé. Départ prochain. J'attends tout.

... Je profiterai mieux là-bas qu'en Italie, car depuis peu de temps je sais enfin vivre dans le présent. J'ai fait ces derniers jours, sans hâte, d'excellentes promenades dans Paris, n'allant nulle part, m'intéressant à tout, jouissant d'une couleur, d'une teinte, et cela très *sincèrement*. De même pour la lecture. Je peux à présent goûter une page que je relis, sans devoir reprendre tout le livre. Je suis moins encyclopédique. Je soigne moins la façade. J'apprends à faire des pas pour le plaisir. Bien qu'allant de l'avant, je peux flâner. (En Italie, j'étais diablement soucieux de faire ce qu'avait fait Jouhandeau ; d'admirer les mêmes choses que lui — souvent les pires —, de marcher sur ses pas.)

Déjeuné avec Gide. Il approuve que je passe quelques jours dans le Midi. Puis, je m'embarque et visite Casablanca, Marrakech et Rabat. Je pars seul.

Gide : « Beaucoup de choses me retiennent à Paris et je ne me sens pas très bien. Je vais voir mon toubib. J'ai le projet d'aller en Suisse, dans une sorte de sanatorium où me reposer longuement. Ces derniers jours, avec Martin du Gard chez qui j'étais, j'ai causé très longuement des questions sociales. C'est tout nouveau pour moi, je m'y passionne. C'est même une obsession. Après cela, on a bien du mal à lire une tragédie de Racine. Cela précisément prend tant d'importance pour moi que j'y vois du danger pour mon travail. La sagesse et la raison me disent d'aller me reposer, mais dans la vie la raison m'a toujours mal conseillé. J'aime mieux la folie. Je risque d'emporter en Suisse mes préoccupations. Tout compte fait, il vaudrait mieux encore passer des jours de joie et de plaisir au Maroc avant de me reposer... Je crois que nous nous entendrions très bien, et que dans ce séjour et cette compagnie il y aurait un grand profit réciproque... Il faut finir par Fez, c'est là que je te trouverais le plus facilement... Mais sois franc, peut-être aimes-tu mieux faire

le voyage seul.

«— Non, avec vous.» (Cela partait du cœur. Je sais bien qu'avec Gide le voyage sera *double*.) Il conclut qu'il vaut mieux que je parte d'abord : «Plutôt que de remettre à plus tard, il vaut mieux que tu partes. Le moment est venu. Je ne te demanderai pas de m'écrire, mais je serai content de savoir que tu tiens ton journal... J'ai trouvé des embêtements en rentrant à Paris... Tu n'as pas vu ce qu'ont fait les surréalistes ?... Ils publient une sorte d'interview de moi... René Crevel m'a rencontré dans un restaurant en face du ministère de la Guerre, mangeant une aîle de poulet. (Tu vois ce que cela devient, alors que, pressé par la répétition d'*Œdipe*, j'avais ce jour-là demandé qu'on me servît une viande froide...) Notre conversation dura bien vingt minutes, mais l'interview n'a guère plus de trente lignes. Toutes les phrases que me fait dire Crevel, je ne peux pas les renier, je les ai dites, mais enveloppées de bien d'autres choses. L'article est fait intelligemment, et surtout le parti qu'ils en tirent, mais là-dedans j'ai l'air d'un con — je procède par déclarations. Ainsi, j'ai dit que si j'avais été condamné pour *Corydon*, j'aurais fait ma peine sans en appeler au public... (Ah ! la belle audace qu'il a eue, disent-ils, il a commencé par publier douze exemplaires, ensuite vingt-et-un..., il peut parler de courage !). Mais c'est précisément que je n'ai pas voulu le scandale. Eux, c'est le scandale qu'ils recherchent. Ils veulent qu'on se compromette avec eux. Ils ont rassemblé trois cents signatures. Ceux qui n'ont pas signé doivent s'en expliquer. Il faut être de droite ou de gauche... Ils ne comprennent pas que de tout mon cœur je suis avec la révolution, mais qu'aussi j'ai de la répulsion, de l'horreur pour la violence. On croirait qu'ils font tout ce qu'ils peuvent pour donner des atouts aux partis de droite. — D'ailleurs, dis-je, les vrais révolutionnaires font peu de cas des intellectuels. Ils font trop bourgeois. Ce seront d'ailleurs eux qui paieront les premiers ce qu'ils auront déclenché. — Je le crois, dit Gide... Je sens venir de grands changements... Je crois vraiment que nous allons vers une période où toutes les valeurs vont être submergées et que la révolution possible sera à celle de 89 ce que fut 1914 à 70...

«Aux surréalistes, il n'y a évidemment rien à répondre. Il y en a qui ne veulent la révolution que par la haine — qui ne comprennent rien à l'amour.»

Quelques mots de la statuaire. «Il semble, dit-il, qu'il y ait eu en France dans la sculpture deux écoles, l'une dorienne, l'autre ionienne ; Carpeaux et Clodion, c'est surtout l'élément frémissant qui les attire, et à leur suite beaucoup d'autres moins illustres... Mais, inversement, Puget, Rude et Barye, c'est au contraire l'élément mâle. Chez Rude, la femme est toujours grave et voilée. Mais je pense au *Pêcheur napolitain* et aux enfants par Barye, que l'on voit près de Notre-Dame à la place de l'ancienne Morgue.» (J'avoue que je ne

les connais pas). Gide me cite aussi certaines œuvres des Tuileries, moins illustres, et qui lui furent jadis les premières révélations de son sentiment.

Sortis du Lutétia, nous déambulons à l'entour, passons à la Société Générale et chez Gallimard. C'est jeudi.

«J'ai besoin d'un complet noir pour la sépulture de mon oncle qui est toujours agonisant. Jean Schlumberger m'en a bien prêté un, mais j'y suis trop à l'étroit.» Nous entrons au Bon Marché, montons à l'étage pour hommes, et, d'un ton qui contraste avec l'air compassé que prend aussitôt le vendeur, Gide prononce : «Je voudrais, Monsieur, un costume de deuil, vous devez en avoir, hélas !».

20 mars.

En mer, à bord du Maréchal Lyautey.

Quitté Paris pour Marseille avec Gide se rendant à Nîmes aux obsèques de son oncle. Je le laisse en Avignon, et je change de train...

... Au Splendid, voilà Gide. Il vient de voir Valéry qui est à l'hôtel et doit ce soir y parler de ses souvenirs littéraires ; au demeurant, très fatigué. Pour moi, je cours m'attifer au Splendid pour assister à la conférence. J'étais placé au fond, de sorte que je pus mal jouir de l'admirable visage de Valéry, mais du moins j'étais tout oreilles et je me sentais l'esprit actif et tout à fait à la hauteur. D'une voix un peu lasse, il évoqua d'abord sa rencontre avec Pierre Louÿs à Montpellier, qui décida de ses débuts littéraires... Puis c'est Paris et Mallarmé. Il répète en partie ce que nous avons lu dans *Variété*, mais aux quelques souvenirs inédits qu'il ajoute sa voix est pleine d'émotion. Il insiste sur l'impression de grandeur unique que lui donnait le Maître. «Ce fut la seule fois, dit-il, que je rencontrai un homme qui s'était entièrement reconstruit lui-même. Il y avait en lui du héros et du saint... Personne ne fut plus insulté par les petits journaux et les grands critiques. Mallarmé n'en parlait pas. Mais un jour que j'étais seul avec lui, "Monsieur Mallarmé, lui dis-je, je peux vous dire, parce que je le sais, qu'il y a dans toutes les villes de France un ou deux jeunes hommes qui pour vous se feraient hacher". Mallarmé ne répondit rien et baissa les yeux...»

Quelques mots sur Huysmans (histoire de la comtesse vêtue de rouge qui, ayant lu *Là-bas*, s'amène un jour de l'Ariège trouver Huysmans pour assister à une messe noire). Souvenirs sur Verlaine, que cependant Valéry ne connut pas, bien que voisinant avec lui. Récit de son extraordinaire enterrement, suivi de milliers de personnes, traversant tout Paris, qui ne finit qu'à trois heures et à l'issue duquel tout le monde se précipita dans les mastroquets... Valéry insiste sur le culte de l'art qui fut la seule croyance et la seule raison d'être des jeunes hommes de sa génération — mais, ajoute-t-il, aujourd'hui il semble bien que le loisir nécessaire à toute maturité soit devenu impossible, et aussi que

les gens de lettres aient perdu le souci de durer... Réflexions sur la musique, la presse, les vers. Valéry insiste sur le hasard qui joua un très grand rôle dans sa vie — surtout sa vie littéraire... Il peut se dire un homme heureux, dit-il, grâce aux nombreux amis qu'il eut toujours. Ce qu'il est aujourd'hui, il le leur doit en partie, à leurs encouragements autant qu'à leurs objections. Les plus vraies amitiés, pense-t-il, sont d'abord intellectuelles. On va de là au cœur...

Il finit par augurer assez tristement de l'avenir de l'intelligence et s'apitoie sur la misère de certains artistes qu'il peut voir à Paris. Il craint que tout ce qui fut la raison d'être du passé ne devienne bientôt un luxe incompréhensible. Il s'agira de savoir si l'humanité est encore faite pour quelque chose qui la dépasse. Il prie chacun qui pense de réfléchir à ces problèmes et termine en invoquant cette coopération des esprits qu'on essaie de former dans l'esprit de Genève...

Je ne pus pas parler à Valéry.

Gide pensa que ça le gênerait.

De retour dans la chambre, il me fit raconter ce qu'avait été la conférence. Il fut heureux et du succès et de l'affluence.

Je me lève assez tôt pour aller retrouver Gabilanez. Gide aussi se lève et déjeune avec moi. Comme il va revoir Valéry, il me questionne encore sur ce qu'il a dit. Il n'approuve rien davantage que ce qu'il a dit du loisir, et cite à ce sujet les vers :

Infinis bercements du loisir embaumé,

Quand te retrouverai-je, ô féconde paresse ?

Valéry lui disait la veille : « Nos politiciens nous mènent à l'abîme »... Gabilanez s'intéresse-t-il au soviétisme ? dit-il, on peut le faire. Kant quittait bien son travail pour courir s'informer de la Révolution française, et en 1830 Goethe lisait les journaux de Paris en frémissant !...

En train jusqu'au Trayas. Le temps continue à être affreux. Gabilanez m'attend avec une voiture. Fortement bronzé, il ne paraît pas débilité. Les rochers rouges, la mer, le cercle de verdure, tout fait du Trayas un des points merveilleux de la côte. Je la verrai ensuite. Plaisir délicieux de la conversation : nous nous remettons peu à peu au courant, d'abord par nos lectures, ensuite par ce que nous avons été durant ces quatre mois...

Je passai avec lui la journée et encore celle du lendemain. Nous abordâmes tous les sujets, présent, avenir, bonheur, roman, sexe, amour, pharmacie... Je ne saurais noter nos conversations infinies, le premier jour, à l'intérieur, car il pleuvait, et le second, la matinée, en promenade au bord de la mer. Gabilanez est aussi un de ceux avec qui je pense être entièrement naturel. Gide est également de ceux-là...

Je n'ai jamais eu l'habitude de noter ces conversations de Gabilanez. C'est quasiment impossible, c'est trop vaste. De plus, nous sommes sur un pied d'égalité trop grand pour que je sente aussitôt ce qui est mémorable... Mais en causant nous nous découvrons à nous-mêmes. Nous nous précisons... Il avait malgré tout du précis à me dire... Moi, au contraire, je devais constater que ma formation ne me fournit pas d'étape ; toujours de l'avant vers l'inconnu, avec pour viatique le mot de Napoléon (homme dont nous parlerons plusieurs fois) : « Pour aller loin, il ne faut pas savoir où l'on va ».

... Fécondité extrême de notre entrevue. Gide l'avait prévu et il s'en réjouit... Je pourrais remplir plusieurs pages de pensées et de souvenirs « intellectuels » qui sortent de nos entretiens.

Rentré à Marseille par le train du soir... Je passe au Splendid dire bonsoir à Gide.

... Le matin, d'assez bonne heure, nous nous levons et déjeunons en tête à tête. « J'ai passé hier, me dit Gide, tout l'après-midi, de 1 h à 7 h à Marignane, à attendre Saint-Exupéry. Je ne le regrette pas. A cause du mauvais temps, il y eut un grand retard. Sur les côtes d'Espagne, par suite de la tempête et d'un mauvais renseignement, l'avion faillit être englouti. Mais il y avait quelque chose d'extraordinaire dans cette attente. Une fraternité à laquelle je fus heureux d'assister. C'était très Whitman, et aussi très soviétique. »

Gide ne s'étonne pas qu'avec Gabilanez j'aie causé comme instinctivement des problèmes du jour. Mais quand je lui dis que je me trouve trop jeune pour avoir un parti, et que j'en suis encore à me demander si les gens méritent qu'on s'occupe tant d'eux, « Je te comprends très bien, me dit-il, car j'ai passé par tous ces stades, mais la question n'est pas là. Il s'agit de savoir si on ne peut pas empêcher les gens d'être si mal. Il est terrible de se dire que l'homme a fait tant de choses pour améliorer le cheval, les bœufs, et que nous, les hommes, nous en sommes toujours à ce point... Ceci est frappant, me dit-il, dans la question du nudisme. Dès qu'on en parle aux gens, à bon droit ils se récrient : Pourquoi montrer tant de laideurs ? Il vaut mieux les cacher... Mais c'est un cercle vicieux. Il vaudrait beaucoup mieux que, pour améliorer la race, chacun eût le souci d'être beau. Cela commencerait la sélection. Il suffit de voir les pays où cela se pratique. »

A bord, je reste solitaire et rêveur. Je médite. J'ai tant vécu ces derniers jours que j'aspire à la paix et me prépare à l'aventure en n'y pensant que peu.

Rabat, 27 mars.

Matin de Pâques. A la casbah des Oudayas.

... Pas une ombre au tableau depuis le début de ce voyage. Une joie calme m'anime... Depuis six jours que je suis à Rabat et que je me promène en rêvant dans les rues arabes — il n'est pas plus beau cadre à ce mélange d'observa-

tions et de rêve qui fait le charme du loisir —, je suis souvent tiré des songes par un gentil sourire.

Je n'ai fait que traverser Casablanca, ou plus exactement j'y passai la matinée de mon débarquement. Cette ville ne saurait plaire à qui vient chercher «le Maroc», mais j'y trouvai à m'émouvoir. Tout était neuf pour moi... Je parcourus la ville en faisant quelques courses, et j'eus l'occasion de connaître un quartier excentrique, ainsi que d'entrer dans une maison mauresque.

Charmants, les bataillons de petits cireurs — six à huit ans — qui, sur la place de France, dès que vous vous asseyez à quelque terrasse, courent se mettre devant vous, assis sur les boîtes, ou à genoux. On dirait de vrais singes. Ils vous supplient, vous aguichent, en se disputant. Il y en eut un, plein de câline violence, qui s'empara de mes chevilles et les serra contre lui. Je suppose que le sucre qu'on vous sert avec abondance en même temps que le café est destiné aux cireurs.

... La veille, durant l'escale à Tanger, je pris part à l'excursion organisée par le bateau... Mais les moments dont je garde le plus chaud souvenir sont ceux où j'échappai à la caravane — surtout au débarqué, avant le rassemblement, une cohue d'enfants chargés de fleurs vont au-devant des passagers. L'arrivée d'un bateau est évidemment la grande affaire du jour, et aussi la ressource de toute la marmaille. En moins que rien, j'eus du mimosa dans les poches et des iris plein les mains.

2 avril.

De nouveau à Rabat.

Je garde une grande reconnaissance à Rabat, car j'ai pris contact avec les Arabes. Cela ne se peut oublier. Ma première après-midi dans la rue Souka fut un enchantement. C'est une rue interminable, étroite, ensoleillée, où sur les deux côtés les boutiques s'entassent. J'avançais lentement, non sans plonger les yeux dans chaque intérieur. J'accrochais au passage le regard assoupi ou flambant du vendeur ; je détaillais la marchandise en goûtant ses nuances dans l'ombre. Jamais ici les couleurs ne sont crues, ni tranchées, mais riches, diaprées, mourantes. Sur chaque chose l'œil peut se caresser. Il y a tant de volupté à voir jouer les teintes qu'il faut s'en laisser envahir. Mais la vie continue. Les porteurs, les enfants, les ânes grouillent autour de moi. Je suis le seul Européen, mais je ne dérange personne. Chacun travaille, dort ou discute. Tout le vie du peuple arabe est là. Sous mes yeux, les marchands vendent tout ce qui est nécessaire... Devant ce peuple affairé et cependant plein de nonchalance, en voyant les costumes et la grâce des gestes, je ne pus m'empêcher de penser aux *Mille et une Nuits*. Rapprochement banal, mais ce livre, entamé au hasard plusieurs fois, m'a toujours été fraternel. Plusieurs fois je me suis demandé si le dernier mot de la littérature n'était pas là. Toujours je

l'ai lu avec un mélange d'émerveillement et de désespoir. Je crois profondément que la vie peut être une aventure féérique, mais chez nous il faut un cœur particulier pour le sentir. Mon désespoir, d'ailleurs, ne venait pas de trouver impossible une vie si poétique, mais plutôt de la crainte de ne pouvoir jamais, dans ma langue, exprimer l'aventure aussi parfaitement. Nous ne savons pas raconter le bonheur. Quant à moi, du moins, je m'emploie à le vivre et, non sans fatuité, je m'attribue parfois le mot d'*Une Saison en enfer* : « Il a peut-être des secrets pour changer la vie. »

Après avoir parcouru en tous sens la rue Souka et m'être arrêté à tous les corps de métier, non sans sourire au passage aux petits marchands, et surtout aux enfants qui dévident gravement le fil chez les vieux tailleurs, j'arrivai à la fin du jour sur la place du Marché. Autre révélation. Ici, aucun travail, car à cette heure, hommes, enfants, vieillards se rassemblent autour des conteurs et des musiciens. Des hommes faits sont assis à terre à côté des gosses, que parfois ils lutinent, et quel que soit leur âge. Quand le conteur est drôle, tous rient aux éclats. L'air y est plein d'insouciance... J'allai d'un groupe à l'autre. Aussitôt on me faisait place et je n'avais plus qu'à rire. La plus grande familiarité règne dans ces réunions. Toutes les classes s'y mêlent, et tous les âges. Rien n'est drôle comme l'habit des gamins de Rabat. Ils portent les vestons les plus décolorés, les plus rafistolés. Au demeurant, les Arabes ont le corps assez beau pour être toujours habillés avec grâce...

On m'a fait visiter Rabat et ses environs ; j'ai vu Chellah, Salé, la campagne fleurie — nulle part ailleurs les fleurs des champs ne sont plus nombreuses et plus colorées. Dans tous les arbres des oiseaux chantent, sur les vieux murs des cigognes perchent, au-dessus de la mer des nuages s'élèvent dont certains le soir sont bleus. J'ai très bien vu Rabat, mais surtout je suis retourné tous les jours rue Souka et place du Marché.

Un vendredi, je vis le sultan sortir de son palais en carrosse, entouré de sa garde noire à cheval, pour se rendre à la prière. La mosquée est à quelque cent mètres du palais, au milieu d'une prairie. Le peuple se pressait sur le chemin. La musique jouait tandis que des troupes s'essaimaient à l'entour. Puis le sultan revint de la mosquée, à cheval, abrité par un parasol et entouré de chasse-mouches. Tout cela était aussi noble, lumineux et coloré que l'*Entrée du Sultan à Meknès* par Delacroix...

A bord, je me trouvais à table avec des personnes sérieuses. Le premier jour, on ne dit rien. Cela ne me pesait guère. J'avais en face de moi une femme sans âge, maigre, piquée de rousseurs, coquette sobrement, dont les yeux noirs brillaient d'un feu bas. A mon côté j'avais une petite femme, blond filasse, les yeux verts, ratatinée dans une robe de soie noire. Elle se confondait en politesses quand le garçon la servait et, de temps en temps, se soulevait

de sa chaise pour regarder soit la mer, soit la côte. Quand on passa en vue des Baléares, elle sortit un carnet sur lequel elle écrivit quelque chose au crayon. «Je dois faire, dit-elle, un compte rendu de voyage pour une institutrice.» Je fis un peu plus tard une réflexion sur la couleur du ciel ; aussitôt la dame ressortit son carnet. Je m'amusai plusieurs fois à lui faire prendre des notes, mais ne tardai pas à être touché de sa constance et de la fidélité de son émerveillement. Tout l'attendrissait. Un matin, je la vis poursuivre avec du pain un oiseau qui s'était posé sur le pont. Celui-ci se cacha derrière des cordages. La dame se mit aussitôt à genoux en l'appelant plaintivement.

Il se trouve que la dame d'en face connaissait très bien le Maroc. Elle ne put se tenir de le dire et fit bien, car elle présentait toute chose sous un jour ironique qui me plut. Elle parla du prix des hôtels, des chauffeurs d'autocar, de la construction des maisons, des choses les plus simples, mais en les assaisonnant de malice.

Si quelqu'un élevait la voix pour faire une objection ou manifester son goût, la dame sans pitié le réduisait au silence. La conversation eût péri plusieurs fois si, par mon rire, je ne l'avais excitée à briller davantage.

Le dernier jour, ma voisine au carnet se plaignit de douleurs ; je lui donnai de la Rhoféine qu'elle sortit prendre chez elle. Cela me permit de dire à la dame ironique qu'il fallait admirer qu'une personne de cet âge eût gardé tant d'enthousiasme et de désir de s'instruire. «Oui, me dit-elle, cette personne a dû travailler toute sa vie, elle n'est pas blasée. Tout lui paraît nouveau.»

Ma voisine revient. On lui demande de ses nouvelles : mise en confiance, elle dit qu'elle va mieux, mais qu'elle est inquiète sur son débarquement à Casablanca. «Comment trouverai-je mon fils ? Aura-t-il pu venir ? C'est que je dois aller jusqu'à Meknès. Mon fils est adjudant ; je ne l'ai pas vu depuis sept ans. Il m'enverra peut-être son ordonnance... C'est pour ma belle-fille que je viens. Son enfant s'est formé en dehors de l'enveloppe naturelle. J'attendais des nouvelles quand j'ai reçu une dépêche : "Viens tout de suite". J'ai répondu à mon fils qu'il me tienne au courant durant le voyage. Depuis le premier jour j'attends des nouvelles. En France, j'ai laissé cinq petits-enfants. A Meknès, je vais en trouver trois que je ne connais pas encore.

— Moi aussi, dit la dame impitoyable, j'ai passé ma dernière traversée dans l'attente d'une dépêche. Je ne l'ai pas reçue et je suis arrivée trop tard... Maintenant je reviens. C'est dur, quand on devait revenir à plusieurs, de rentrer seul... Mais, Madame, il ne faut pas vous tourmenter ; l'opération de votre fille a dû réussir. Quant à votre débarquement, ne vous inquiétez pas. On doit m'attendre avec une voiture. Vous la partagerez avec moi. Nous ferons les formalités ensemble et je vous trouverai votre fils...».

Rabat, 3 avril.

Je devais partir de Rabat pour *Marrakech* le Samedi Saint au soir. Mes cousins étaient partis pour Fez l'après-midi, laissant la maison à la bonne... Mais l'employé de la gare m'avait mal renseigné ; je n'avais pas de train le soir. Je revins donc chez mes cousins dans l'intention d'y coucher. Je le fis comprendre à la bonne, jeune espagnole de vingt ans. Elle me comprit si bien qu'elle fut épouvantée. Je la vis pâlir et se mettre à trembler. Je n'essayai pas de la rassurer (je n'aurais pu le faire que par gestes). Je la laissai donc à son émotion, mais je compris tout à coup que rien ne ressemblait davantage à un guet-apens, d'autant plus que l'après-midi je lui avais donné un pourboire qu'elle ne voulait pas accepter. J'entendis tout à coup des cris. C'était l'Espagnole qui contait ses malheurs à une vieille fille habitant le rez-de-chaussée. Les cris enfin cessèrent. On me servit à table en baissant les yeux, et je sus que la prudence ordonnait que la vieille fille couchât avec l'Espagnole.

J'arrivai à Marrakech de bonne heure le lundi de Pâques. Il faisait encore nuit. Je pris une voiture, car la gare est en dehors de la ville. Suivant l'usage, en route, un copain du cocher monta sur le siège. Un peu plus tard, un bonhomme encombré de ballots demanda à monter près de moi. Il sentait le lait caillé et l'ail, mais quand il descendit les oranges m'embaumèrent...

Dans la matinée, je passai à la Poste... Je parcourus la Médina et l'extraordinaire place, rose, grouillante de marchands et de forains qui vendaient des pyramides d'oranges ou charmaient des serpents.

Je désirais visiter Safi et Mogador, et décidai d'y partir aussitôt... Il y avait des européens avec moi dans le car, employés ou commerçants. Je leur demandai si la route était belle ; ils répondirent par des cris d'horreur : rien de plus sec, de plus pierreux. Le mieux était de dormir... Le reste du car était composé d'Arabes. On partit, et je n'eus pas le désir un seul instant de fermer les yeux. Les jeux de lumière, les couleurs, la monotonie du terrain, ses accidents, les caravanes, tout me tenait en haleine. Vers le soir, d'immenses champs d'orge placés en pente s'argentèrent. Je retins à Safi une chambre d'hôtel donnant sur la mer. (Je ne manque pas de le faire quand j'en ai l'occasion, pas moins que de prendre des voitures à chevaux.) A la sortie du car, une nuée de gosses me tirèrent pour m'entraîner chacun à l'hôtel qu'ils représentaient. Mais le seul hôtel qui donnât sur la mer — celui que je choisis — n'était pas considérable. Il n'avait pas de représentant.

Je parcourus la ville. Rien n'était plus oriental que la petite place fortifiée sur laquelle je vis le peuple accroupi écouter les conteurs, tandis qu'à travers une porte qu'il dorait le soleil se couchait sur la mer...

On me réveilla tôt pour prendre l'auto de Mogador. L'effet le plus courant de ces réveils matinaux après un jour fatigant est de m'attendrir. Je suis alors

au bord des larmes. Je ne manquai pas de pleurer abondamment dans le car, pendant que le jour se levait. Je pleurais sans vraie tristesse, mais plutôt par nervosité. Ma conscience était assez sommaire.

Mogador se découvre de haut, toute blanche, ceinte de dunes et baignée d'une mer couleur lie-de-vin.

... A deux heures, une guimbarde automobile chargée d'Arabes m'emmena vers Marrakech. Deux cents kilomètres. J'étais à la place d'honneur, à côté du chauffeur, mais la portière ne fermait pas, je devais la tenir à la main ; de plus, le moteur s'arrêtait souvent, le chauffeur devait descendre, et moi aussi pour le laisser passer. Un gamin était installé en permanence sur le marche-pied, et un autre circulait de l'arrière au capot ; leur rôle était de mettre de l'eau et de tourner la manivelle. L'auto était si vieille qu'il fallait la surveiller à tout instant. Bientôt, il fallut dévisser les petits tuyaux du moteur et souffler dedans pour les nettoyer. On versait de l'eau avec une cafetière, ce qui donnait soif à la clientèle, qui buvait au goulot. On mangeait aussi des saute-relles... Vers six heures, on entendit un craquement. Le chauffeur sursauta. Il descendit, regarda les pneus, les roues, puis il dit que tous devaient descendre, car l'arbre était cassé. Tranquillement, les Arabes descendirent. Je refusai de rester dans la voiture, que l'on conduisit au village voisin. Quelques-uns la poussèrent, et les autres se mirent à la suivre. Je restai un peu en arrière. Nous étions en plein bled ; rien ne ressemblait davantage au désert. Le soleil descendait lentement, puis, quand il eut disparu dans le sable, l'horizon s'empourpra. Plusieurs Arabes s'essaimèrent à l'entour pour faire leur prière.

... Arrivés au petit village indigène sur le bord de la route, à l'heure où l'on rentrait les troupeaux, nous trouvâmes tout le convoi tranquillement assis ou couché par terre. La question de savoir ce qui allait arriver — car la nuit descendait — les tourmentait si peu que j'aurais eu scrupule à demander quelque chose. Enfin, le gosse qui grimpait sur le capot — petit frère du chauffeur — vint me chercher. J'entrai dans une casbah étroite mais chaude, où sur des nattes six ou huit Arabes étaient assis en rond. On apporta du thé, puis de quoi se laver les mains, et enfin une petite table sur laquelle on posa un ragoût. Le père de famille — un digne Marocain qui était seul à parler français — rompit le pain et distribua les parts tout autour de la table, puis il m'invita à manger. L'un des fils, d'environ quinze ans, qui nous avait versé de l'eau et servi, tenait la lampe près de nous. Il m'observait avec curiosité et, ainsi que les autres, voulait savoir si j'aimerais cette cuisine. Elle était bonne, mais j'avais alors une fièvre qui me dura plusieurs jours et m'enlevait tout appétit... Quand on eut terminé, le petit enleva la table et versa de l'eau sur les mains ; puis les enfants mangèrent dans un coin ce que nous avions laissé. Le père ensuite se leva et ramena deux enfants de trois et quatre ans, qu'il assit près

de lui et qui me regardèrent avec étonnement. Je n'avais plus notion de l'heure ; chacun était assis en silence. Enfin on entendit un cri ; le chauffeur se dressa. Une auto de renfort. On entassa les voyageurs. Nous n'avions plus que cinquante-quatre kilomètres à faire, mais cette auto marchait encore plus mal que l'autre. Les phares étaient éteints, l'essence ne venait pas. A chaque instant je devais me lever pour qu'on prît des outils sous la banquette. La mise en marche demandait des efforts si grands qu'après coup, quelques-uns descendaient boire du thé sur le bord de la route. A la fin je m'endormis, mais je fus tiré du sommeil par des cris : «De l'argent, disait un bonhomme sinistre devant une manivelle, cinq-cinq francs !» Réveillé en sursaut, je criai aussi fort que lui : «Non, j'ai déjà payé. Si vous m'embêtez, je prends le numéro de la voiture et je me plains en arrivant.» Si j'avais été moins surpris, j'aurais moins bien répondu... et peut-être payé, car la situation dans la nuit était peu rassurante. Le type prit peur et alla faire ses sommations à des Arabes, qui eux aussi se mirent à hurler.

On n'arriva qu'à deux heures du matin, non sans avoir stationné à la douane et être passé au marché pour décharger des marchandises. Plusieurs Arabes firent l'appoint avec des œufs et des légumes.

Je dormis jusque vers midi, mais pus voir encore la fin du marché et d'admirables paysans descendus de la montagne...

... Je retiens une place pour une excursion le lendemain dans l'Atlas...

... La place de Marrakech dans la nuit est étonnante, avec les cars prêts à partir, les gens grouillant autour et de petits marchands courant partout ; les comptoirs éclairés d'une petite lampe, les cris... Nous partîmes quand il faisait jour vers le grand Atlas. La route était accidentée. Nous rencontrâmes des casbahs, passâmes près de Moulay Brahim... On dépassa Asni... La montée s'accrut. Tous les Arabes que nous rencontrions sur la route nous disaient bonjour... Enfin, à dix heures, ce fut Goundafa, but de la promenade... C'est le cœur émerveillé que nous descendons de voiture, parmi un campement de Chleuhs à l'air sauvage, devant le plus beau paysage du monde : au fond, de la neige, plus bas des rochers noirs, autour de nous des collines rouges au pied desquelles d'innombrables oliviers s'alignent ; un oued large, aux eaux pures, entouré d'herbe et de fleurs, coule au fond de la vallée. Nous descendons au bord de l'oued... Dans l'oued, je ramassai un fragment de vase tenant à peu près debout, qui aurait pu servir de cendrier. Je me dis que ce serait un souvenir. Je le posai à l'auberge sur mes vêtements, mais, lorsque je revins, on les avait accrochés, et plus de poterie. N'ayant pas l'habitude de m'attacher aux choses, je ne dis rien... Nous reprîmes l'auto. Le soleil avait pâli, et notre vallée n'était plus si merveilleuse. De plus, deux cars pullmann arrivaient...

Paris, 19 avril.

Me remets au travail avec goût. Au fond de moi chantent des souvenirs qui me dorent la vie. Mon état se reflète à la maison où depuis mon retour — deux jours — ma joie paraît effacer jusqu'aux soucis de la crise.

... Aucune nostalgie. Depuis longtemps je refuse que le bonheur passé puisse empoisonner le présent. Bien au contraire, j'y puis à pleine gorge... Espoir que, mon examen d'esthétique passé, je retourne au Maroc par l'Espagne, pénètre un peu mieux dans Fez et fasse du camping dans la montagne au milieu des bergers. Espoir aussi d'obtenir pour le prochain semestre une bourse dans un collège américain.

Gide, revu dès mon retour, est très attiré par ma peinture de Fez..., ainsi que par l'idée de camping.

Mes souvenirs charmants de Fez, les laisserai-je en paix ? Ils sont loin de former un conte comme ceux de Marrakech. Ce ne sont qu'impressions, contacts avec l'Islam, mêmes observations... Il vaut mieux les laisser. Vécu là-bas huit jours à l'arabe chez Si Haddou — Français converti à l'Islam, entouré de boys — très *Mille et une Nuits*... Réveil un matin dans la maison du docteur S., où l'on m'avait invité à dîner. Promenades dans la Médina, où l'on se perd toujours... Longuement écouté des hommes d'expérience qui connaissent l'Islam. J'en ai fini avec mes précédents voyages solitaires. Rien ne vaut le contact avec de bons esprits. Fez, capitale de débauche ; j'y ai vécu chastement, mais j'ai frôlé tous les plaisirs. On est traqué partout. Frénésie débordante, impossible à un Occidental. Aucune mémoire du plaisir, là-bas. Tout n'est qu'instant. Jamais de lassitude...

Si Haddou, qui mène une vie débauchée, dont l'existence a pour pivot l'amour physique, est cependant un être pur. Je ne vois pas de mots assez transparents pour exprimer la qualité de son âme : délicatesse, réserve, amour des humbles.

... Presque en silence (car il est timide), j'ai senti des liens se tisser entre nous... Mais ils existaient déjà. C'est lui qui m'invite pour l'été à partager sa vie rustique et voluptueuse dans sa maison arabe, et aussi sous la tente... Cet être qui a renoncé à l'Europe et voulu vivre est une sorte d'Alain Gerbault... Il ne peut plus renoncer au Maroc. Avant de nous quitter, je lui dis : « Je saurai maintenant qu'il y a un endroit où le plaisir existe. — Oui, fit-il, mais pas le bonheur. » Me conduisant à la gare en voiture, plein de sollicitude, il me semble l'entendre avaler des larmes... J'avais été heureux au Maroc, je l'avouais, car le bonheur est en moi — aussi bien en prison que dans la maladie (aucun goût du malheur chez moi, mais au contraire un tel goût d'être heureux que, dans les grandes occasions, je me déploie...).

Hospitalité merveilleuse d'Haddou. Prévenances, surprises. On le sentait



ROBERT LEVESQUE À FÈS (EN JUIN 1933)

présent partout. Je n'étais pas seul hôte : Eugène Rouart, André Laturaz, et un colon des environs : André Farouï, dit Si Mohammed.

Passé trois jours à Saint-Paul près de Gabilanez... Je n'ai pas l'impression que nous perdions le contact, mais nous voilà peut-être séparés pour longtemps. Aucune amitié ne m'aura été plus précieuse (si j'excepte celle de Gide)... Que nous avons causé ! dès le matin, et l'après-midi, et le soir, et durant les repas. Nous pouvons encore nous offrir des orgies de discours. Bien des choses en sortent. Gabilanez infiniment monté contre la société et contre les femmes. Il a souffert, lui, de la société («Ton bonheur, me dit-il, vient de ce que tu te tiens en dehors...»). Il a, dit-il, renoncé à l'analyse, à «l'intelligence». «Quant à toi, me dit-il, ce qui t'est particulier, ce n'est ni l'intelligence ni l'imagination, mais une certaine sensibilité...» Nous tombons d'accord sur la beauté de la vie possible ; mais lui ne fait que la rêver. Moi, malgré l'horreur du temps, j'arrive mieux à me réaliser. Il s'indigne de voir que je n'ai pas d'idées politiques. «Mais, si tu publies quelque chose, les "Droites" te tomberont dessus. Ce sont tes ennemis. Tu te dois de les combattre.» On ne peut plus aujourd'hui rester en dehors. Certes, mes amis et mes réflexions me portent à souhaiter des changements sociaux, mais dès que je retrouve ma famille, je sens le contrepoids de leur bonté, de leur sagesse... Gide comprend cela, mais comme lui-même il me faudra marcher.

Passé à Nice voir Marthe... Ville excitante ! J'avais un instant désiré revoir Toulon, puis craint la déception. Mais, chance exquise, je rencontraï à Nice, car c'était samedi, trois matelots du *Thionville*... Je repris contact avec leur vie, connus les petits potins, et me sentis redevenu des leurs.



A. GIDE
LES NOURRI
TURES TER
RESTRES

FRONTISPICE, GRAVÉ SUR BOIS, DE LOUIS JOU,
POUR L'ÉDITION DES *NOURRITURES TERRESTRES*
«POUVANT ÊTRE CONSIDÉRÉE COMME DÉFINITIVE»
(PARIS : CHEZ CLAUDE AVELINE, «COLLECTION PHILOSOPHIQUE», 1927).

LA LITTÉRATURE D'EXIL
ET SES RAPPORTS AVEC ANDRÉ GIDE :
HERMANN KESTEN

par

CLAUDE FOU CART

L'examen des rapports qui purent exister entre André Gide, qui, de 1932 à 1936, entretint des relations étroites avec les communistes, et les écrivains allemands venus d'horizons politiques variés qui partirent en exil pour fuir la dictature hitlérienne, est chose bien complexe. Les raisons de cette difficulté d'approche d'un phénomène tant politique que littéraire sont diverses. Tout d'abord, l'étude même de la littérature d'exil n'est point menée depuis très longtemps de manière systématique, malgré les efforts notamment de Walter Berendsohn¹, puis de Hans-Albert Walter, pour ne citer ici que deux chercheurs qui ont vu leurs travaux publiés dans des pays occidentaux.² Et les divergences idéologiques entre l'Est et l'Ouest jouent aussi leur rôle dans ce difficile enfantement d'un projet général de recherches.³ Il suffira de noter ici deux remarques qui proviennent de personnes connaissant largement le sujet et qui voient leur opinion converger en ce qui concerne le silence qui a longtemps frappé ces écrivains poursuivis par le malheur. Dans son livre sur les *Exilés en France. Souvenirs d'antifascistes allemands émigrés (1933-1945)*, Gilbert Badia rappelle avec justesse qu'à de rares exceptions près, il n'y a « pas d'études sérieuses sur l'action de ces Allemands lucides qui, dans le Reich ou à l'étranger, se sont opposés à la venue de Hitler au pouvoir et ont dénoncé

1. Walter Berendsohn publia notamment, de 1946 à 1976, les quatre volumes de son livre : *Die humanistische Front. Einführung in die deutsche Emigraten-Literatur*. Voir : Alfred Kantorowicz, *Politik und Literatur im Exil. Deutschsprachige Schriftsteller im Kampf gegen den Nationalsozialismus*, Munich : DTV, 1983, pp. 12-6.

2. Hans-Albert Walter a déjà publié trois volumes de son vaste travail sur la littérature d'exil : *Deutsche Exilliteratur 1933-1950*, Darmstadt : Neuwied, 1972 et suiv..

3. Voir à ce sujet le chap. 2 du livre précité d'Alfred Kantorowicz, pp. 31-69.

les périls que faisait courir à l'Allemagne et au monde le fascisme hitlérien». ⁴ Et, dans l'article nécrologique que l'hebdomadaire hambourgeois *Die Zeit* consacra, le 3 décembre 1982, à Joachim H. Koch, fondateur, en 1981, de la première grande revue sur la littérature d'exil (*Exil. Forschung. Erkenntnisse. Ergebnisse*), il est clairement dit que c'est à des personnes en marge de la recherche traditionnelle («Aussenseiter») que l'on doit le développement, en République fédérale, des études portant sur cette littérature d'exil.

A ces faiblesses reconnues par tout le monde s'ajoute une autre difficulté spécifique à l'examen de la situation des émigrés allemands en France après l'arrivée au pouvoir d'Hitler et surtout après l'ouverture des hostilités entre les deux pays. Ce chapitre de l'histoire nationale est aussi un moment pénible dans l'histoire de la culture européenne. Dans la documentation que le PEN-Club allemand présenta en 1981 sur la *Literatur des Exils*, Helmut Hirsch ⁵ publia un long article plein d'humour sur cette période de sa vie d'émigré. Arrivé en 1933 en France, il réussit à gagner les États-Unis en 1941. Dans cet article intitulé «Spätzündung» («Retard à l'allumage»), il décrit par le détail les multiples problèmes qui allaient assaillir ces émigrés dès le commencement de la guerre franco-allemande et même avant celle-ci : «Il parut aux Français plus facile de mettre derrière des fils barbelés les premières victimes de leurs ennemis fortement armés que ces derniers.» ⁶ Les témoignages de ces épopées individuelles, de cette fuite éperdue, après la défaite française, pour obtenir un visa de sortie au consulat des États-Unis à Marseille, sont nombreux, et tous n'ont évidemment pas le ton ironique qu'adopte Helmut Hirsch. Les tragédies furent nombreuses. Ne rappelons ici que le suicide de Walter Benjamin en 1940, celui de Carl Einstein en juin 1940, après ce qui est appelé «une vie inutile et manquée» ⁷ : ils ont échoué dans leur tentative pour échapper à un enfer qui lentement se referma sur les victimes du national-socialisme. Les livres décrivant ce «passage» en France ne manquent pas. Il suffira de citer ici

4. Gilbert Badia, *Exilés en France. Souvenirs d'antifascistes allemands émigrés (1933-1945)*, Paris : Maspéro, 1982, p. 5.

5. Helmut Hirsch, «Spätzündung», in *Eine Pen-Dokumentation : Literatur des Exils*, Munich : Wilhelm Goldmann Verlag, 1981, pp. 76-82. Helmut Hirsch, né en 1907, partit en 1933 pour la France, puis les États-Unis, et ne reentra en R.F.A. qu'en 1957.

6. *Op. cit.*, p. 77 : «Es erschien den Franzosen leichter, die ersten Opfer ihrer hochgerüsteten Feinde als diese selbst hinter Stacheldraht zu bringen.» Hans Sahl (né en 1902) déclare, dans *Die Wenigen und die Vielen* (Francfort s. M. : S. Fischer, 1959, p. 165), le 19 octobre 1934, au moment de renouveler son permis de séjour, que «la politesse française est une légende».

7. Voir Heidemarie Oehm, «Carl Einstein : Leben und Werk im Exil», in *Exil. Forschung. Erkenntnisse. Ergebnisse*, n° 3, 1982, p. 41. Walter Benjamin se suicida le 27 septembre 1940 à Port-Bou après n'avoir pas réussi à fuir à travers les Pyrénées.

l'ouvrage de Lion Feuchtwanger, *Umboldes Frankreich* (1942)⁸, avec son titre définitif : *Der Teufel in Frankreich (Le Diable en France)* (1954). Franz Schoenberner publiera après la guerre ses souvenirs : *Innenansichten eines Aussenseiters. Erinnerungen*. Et Ernst-Erich Noth, qui vient de mourir, décrit son séjour en France dans *Erinnerungen eines Deutschen* (1971). Ces noms auront de l'importance pour notre propos dans la mesure où ces écrivains eurent soit l'occasion de rencontrer Gide durant cette période difficile, soit la volonté de discuter des attitudes adoptées par l'écrivain français.

Mais l'examen même des rapports qui se développèrent entre Gide et ces allemands désireux d'échapper au nazisme présente un autre ensemble de problèmes. Ces écrivains, journalistes, hommes politiques, âmes bouleversées par mille drames intérieurs, familiaux et sociaux, s'accrochaient tout naturellement au moindre espoir, surtout à partir du moment où les troupes allemandes envahissent le territoire français et trouvent des arrangements avec le régime de Vichy pour surveiller et poursuivre les ressortissants allemands jusqu'en zone libre. Ils se sentent de plus en plus traqués et continuent à vouloir porter témoignage des conflits de la société européenne, des rancœurs sur les batailles politiques et littéraires du passé. Les oppositions et parfois les haines s'avivent. Un climat de désespoir, de colère et d'impuissance s'impose, que traduit parfaitement Lion Feuchtwanger dans son roman *Exil*, troisième volume de la trilogie *Der Wartesaal (La Salle d'attente)*, paru pour la première fois en 1939.⁹ Et les moindres marques d'attention, ou parfois même l'impossibilité dans laquelle vont se trouver des écrivains comme André Gide de porter aide à toutes les personnes qui viennent frapper à leur porte, sont les points de départ de bien des crises d'amertume que l'on ne peut comprendre que dans le climat de cette période, mais qui se trouvent aussi dans des jugements pour le moins injustes sur des personnes qui, comme Gide, perdaient lentement leur influence auprès des membres de l'administration française au fur et à mesure que le régime de Vichy se mettait en place. Ainsi faut-il certainement citer l'acide remarque de Lotte H. Eisner qui gagna, elle aussi, Paris en 1933 et rappelle sa rencontre avec André Gide, qu'elle avait connu en 1928, à Berlin, comme journaliste : « Je suis allée voir André Gide. Il a été si froid que je n'y suis pas retournée. Je n'étais plus journaliste. Je n'étais plus intéressante. »¹⁰ Jugement un peu hâtif, mais caractéristique de ce drame

8. Lion Feuchtwanger décrit dans son livre son internement au camp des Milles. Voir Hermann Kesten, «Lion Feuchtwanger», in *Meine Freunde, die Poeten*, Ullstein Werkausgaben, 1980, p. 118.

9. *Op. cit.*, p. 118.

10. Jean Palmier, «Les longues vacances de Lotte H. Eisner», in Gilbert Badia, *op.*

psychologique que traversaient des gens rejetés par leur pays et difficilement acceptés dans un pays qui avait ses propres problèmes politiques et économiques. Beaucoup semblaient attendre des Français une aide, une amitié, que la moindre froideur pouvait détruire.

Mais les questions politiques jouent leur rôle dans le développement de ce climat où Gide allait rapidement se voir appelé à apporter son aide à ces émigrés allemands. En effet, ce mouvement de fuite face au régime hitlérien prend toute son ampleur justement au moment où Gide lui-même tente son expérience communiste, et ses réactions face à la forme de gouvernement organisé par Staline vont intéresser les gens de la gauche allemande et étonner les autres émigrés. Et lorsqu'en 1936 paraît le *Retour de l'URSS*, certains écrivains, comme Thomas Mann et Hermann Hesse, retrouvent celui dont ils avaient lu l'œuvre en des temps moins troublés ; mais d'autres l'accusent de trahison. Il suffit de citer ici l'étude d'Alain Goulet sur «Gide à travers la presse soviétique de 1932 à 1937», dont un chapitre est justement consacré à l'article de Lion Feuchtwanger dans la *Pravda* du 30 décembre 1936.¹¹

Pour ces diverses raisons, les rapports d'André Gide avec les émigrés allemands est un problème qui ne perd pas de son actualité, et parfois même reste au centre de bien des polémiques. C'est pourquoi il paraît bon de l'aborder non pas d'une manière générale, globale, ce qui risque de ne soulever que des sujets trop généraux pour être traités en quelques chapitres, mais dans le détail, c'est-à-dire à partir d'exemples précis et datés. De cette manière, il sera possible de se faire une idée de l'activité qu'eut André Gide à la veille de la seconde guerre mondiale en faveur de ces émigrés allemands.

Hermann Kesten est l'un des survivants de cette époque de l'histoire allemande qui ont su porter témoignage des misères que connurent nombre de leurs compatriotes. Lui qui rencontra Gide, il est peut-être l'écrivain qui s'est le moins mêlé aux multiples campagnes qui divisèrent les intellectuels allemands en exil. Il a su, nous le verrons, les aider. Question de tempérament, un certain sens de la politique : tout cela joue ici, de toute évidence, un rôle important. Dans l'éloge de Hermann Kesten que fit, en septembre 1980, Martin Gregor-Dellin, devant les membres du Pen-Club allemand, et cela à l'occasion du quatre-vingtième anniversaire de l'écrivain, est parfaitement défini ce tempérament qui fait de Hermann Kesten «l'un des hommes les plus aimables» parmi ceux qui connurent le drame de ces années difficiles. Même Klaus Mann, cette «mauvaise langue»¹², épargna, déclare Gregor-Dellin, *Her-*
cit., pp. 300-1.

11. A. Goulet, «Gide à travers la presse soviétique de 1932 à 1937», *André Gide 1 : Etudes gidiennes*, Paris : Minard, 1970, pp. 167-72.

12. Martin Gregor-Dellin, «Mit dem Pathos der Dankbarkeit», in *Eine Pen-Doku-*



HERMANN KESTEN

(Photo. Ullstein-Verlag)

mann Kesten, alors qu'il n'hésita point à s'attaquer à Yves Allégret, d'une manière qui blessa profondément Gide.¹³ Cette affable nature épargna sûrement à Hermann Kesten les longues et pénibles luttes d'influence et les polémiques qui jalonnèrent toute cette histoire de l'Exil. Et, pour cette simple raison, il est un témoin intéressant des rapports que Gide pratiqua avec nombre de ces exilés.

Hermann Kesten avait, comme beaucoup d'Allemands, une connaissance certaine de l'œuvre gidiienne, avant même de venir s'installer provisoirement en France. De ses propres dires¹⁴, il avait lu « quelques livres de Gide, déjà en Allemagne », dont *Le Prométhée mal enchaîné*, paru en France en 1899 et en Allemagne en 1909, dans la traduction de Franz Blei. Ayant été de plus directeur littéraire aux éditions berlinoises Gustav Kiepenheuer de 1927 à mars 1933, H. Kesten eut évidemment l'occasion de fréquenter les auteurs publiés par cette maison, et la liste en était longue : de Bert Brecht, Lion Feuchtwanger à Joseph Roth.¹⁵ Il était aussi l'ami de Franz Schoenberner, qui dirigea, de novembre 1929 à mars 1933, l'important journal satirique *Simplicissimus*.¹⁶ Schoenberner, qui avait fait la connaissance de Kesten quelque temps auparavant à la revue *Jugend*, hebdomadaire munichois consacré aux arts et aux lettres (*München Wochenblatt für Kunst und Leben*), définit l'impression que fit sur lui l'écrivain : « La première nouvelle qu'il m'envoya me fascina par l'originalité de la langue, l'imagination vive, l'humour caustique et la verve satirique... ».¹⁷ C'est en 1927 que Hermann Kesten quitta sa bonne ville de Nuremberg pour venir poursuivre sa carrière à Berlin¹⁸, et celui qui avait tout d'abord fait des études de droit, d'histoire et de littérature, cet « idéaliste naïf », pour reprendre ici encore un jugement de Franz

mentation. Literatur des Exils, p. 9.

13. André Gide — Klaus Mann, « Ein Briefwechsel », *Revue d'Allemagne*, t. XIV, n° 4, oct.-déc. 1982, p. 656. Gide écrivit à Klaus Mann le 14 janvier 1944 pour se plaindre de l'accusation « complètement fautive et injustifiée » lancée par Kl. Mann dans *André Gide and the Crisis of Modern Thought* (New York : Creative Age Press, 1943, p. 298). Klaus Mann accusait Yves Allégret d'avoir rejoint le camp des collaborateurs.

14. Nous remercions Hermann Kesten d'avoir bien voulu répondre à nos diverses questions avec une énorme patience et bienveillance.

15. Joseph Roth (Brody, 1894 — Paris, 27 mai 1939). Voir Hermann Kesten, « Joseph Roth », in *Meine Freunde, die Poeten*, pp. 155-74. Kesten déclare que Joseph Roth fut son ami de 1927 à sa mort (p. 156).

16. Voir Franz Schoenberner, *Bekenntnisse eines europäischen Intellektuellen*, Munich : Kreisselmeier Verlag, 1969, p. 297.

17. *Op. cit.*, p. 296.

18. Hermann Kesten, *Dichter im Café*, Vienne-Munich-Bâle : Verlag Kurt Desch, 1959, p. 399.

Schoenberner ¹⁹, n'était déjà plus un inconnu. En effet, il avait obtenu en 1923 le prix littéraire Kleist, pour son premier roman *Josef sucht die Freiheit* (*Joseph cherche la liberté*), qui parut dans la *Frankfurter Zeitung*. Une carrière se développait, à laquelle l'arrivée au pouvoir de Hitler, le 30 janvier 1933, risqua de mettre fin. Kesten résume lui-même ces moments : «Hitler devint Chancelier du Reich le 30 janvier 1933. Le Reichstag brûla le 27 février 1933. Les persécutions hors du cadre légal commencèrent le 30 janvier 1933... Le 1^{er} avril se produisit le premier boycottage des juifs.» ²⁰ Mais Hermann Kesten a compris le danger, et il quitte l'Allemagne en mars 1933 pour n'y revenir, de son propre aveu, qu'en juin 1949.²¹ Il gagne ainsi Paris et va justement trouver à se loger, jusqu'au 17 mai 1940 ²², dans un hôtel qui se trouvait 42, rue Vaneau : «Le Bon Hôtel». Une chose est certaine : ce départ pour Paris n'a pas provoqué un sentiment de profond dépaysement. Dès son arrivée, il écrit, le 23 mar 1933, à Ernst Toller ²³ : «A Paris, je me sens comme sauvé.» ²⁴ Et, en 1959, dans son livre *Geist der Unruhe. Literarische Streifzüge*, il ajoutera même qu'il partit pour Paris comme s'il rentrait «à la maison».²⁵ Il décrit ainsi l'emplacement de son hôtel : «Je suis à Paris, habite dans le même hôtel que Joseph Roth, dans la même rue qu'André Gide, à cinq minutes du Bon Marché, le grand magasin de Zola.» ²⁶ Après la sensation d'avoir échappé de justesse à l'enfer, s'annoncent évidemment les soucis matériels : «Cher ami, et de quoi allons-nous vivre ? J'ai emmené avec moi la moitié d'un roman. Il s'agit du *Juste*.» ²⁷ Pourtant, la satisfaction l'emporte : «Je suis tombé amoureux de Paris... Quel rêve est l'exil ! On franchit au petit bonheur une frontière, et déjà la peur devient "étrangère"...» ²⁸ Du 1^{er} *bis* de la rue Vaneau à l'hôtel du 42 de la même rue, il n'y a

19. Franz Schoenberner, *op. cit.*, p. 298.

20. Hermann Kesten, *Deutsche Literatur im Exil*, Vienne-Munich-Bâle : Verlag Kurt Desch, 1964, p. 20.

21. *Op. cit.*, p. 21.

22. *Op. cit.*, pp. 21 et 28.

23. *Op. cit.*, p. 28 : «In Paris fühle ich mich wie gerettet.»

24. Ernst Toller, né en 1893 et mort à New-York en 1939, écrivain qui fut condamné pour ses activités politiques à cinq ans de forteresse en 1919. Libéré en 1924, il partit en émigration en 1933, avant de se suicider en mai 1939.

25. H. Kesten, *Geist der Unruhe. Literarische Streifzüge*, Cologne-Berlin, 1959, p. 64. Voir Walter Seifert, «Exil als politischer Akt. Der Romancier Hermann Kesten», in *Die deutsche Exilliteratur*, Stuttgart : Reclam Verlag, 1973 (publié par Manfred Durzak), p. 465.

26. Kesten, *Deutsche Literatur im Exil*, p. 28 (lettre du 23 mars 1933 à Toller).

27. *Op. cit.*, p. 28.

guère de distance. Pourtant, il faut bien noter que Joseph Roth, qui se trouve alors dans le même hôtel que Kesten, n'est point un incondicional de la pensée gidienne. N'oublions pas que mars 1933 est bien le moment où Gide s'est lancé dans la lutte politique. Le 21 mars, il avait assisté au meeting de la salle Cadet et prononcé son allocution sur le fascisme.²⁹ A ses yeux, il s'agissait d'un « pas grave » qui l'engageait « terriblement ».³⁰ Joseph Roth, qui avait quitté l'Allemagne dès le 30 janvier 1933, n'était guère un admirateur de ce nouveau Gide. La première rencontre n'avait d'ailleurs guère été bonne. Lors du séjour de Gide à Berlin en janvier 1928, Roth avait, dit-il à Benno Reifenberg³¹, « enfin réussi à être présenté à Gide », et il ajoutait : « Il est venu à Berlin pour prononcer l'habituel discours d'entente. Je lui ai dit ce que j'en pensais... Ensuite, on me demanda comment je jugeais Gide. » Et il ajoute, moitié en français, moitié en allemand : « C'est un acteur, n'est-ce pas ? — s'agte Paulhan. Ich : Il est plus qu'un acteur, il est une actrice ! »³² Le 26 mars 1933, il donne à Stefan Zweig son jugement sur Gide, qui est « l'éternel excentrique » qui « nouvellement communiste, a tenu sans aucun succès ici une assemblée ridicule pour snobs et la bureaucratie internationale du communisme ».³³ De toute évidence, Joseph Roth ressent avec beaucoup d'amertume ce qui lui semble être un oubli du problème fondamental : l'opposition au nouveau régime nazi qui vient de s'installer en Allemagne. Car il ne considère pas les manifestations organisées par les hommes de lettres proches des communistes d'un bon œil, lui qui avait affirmé son attachement à la monarchie autrichienne, ne serait-ce que dans *Radetzskymarsch* (1932)³⁴ et qui n'avait gardé de son voyage en URSS, en 1926, que des souvenirs plus que mitigés.³⁵ Dans l'observation du rapprochement qui s'est effectué entre Gide et les communistes en 1932, repose certainement une bonne partie de la méfiance de Roth vis-à-vis de Gide. L'écrivain autrichien s'était en effet intéressé notamment au *Voyage au Congo*³⁶ en 1928. Et c'est en 1932 qu'il porte ses critiques sur *La Nouvelle Revue Française* qui « flirte avec les com-

28. *Op. cit.*, p. 29.

29. Gide, *Littérature engagée*, Paris : Gallimard, 1950, p. 20.

30. *Les Cabiers de la Petite Dame*, t. II, Paris : Gallimard, 1974, p. 293.

31. Benno Reifenberg (1892-1970) fut le correspondant de la *Frankfurter Zeitung* à Paris de 1930 à 1932.

32. Joseph Roth, *Briefe 1911-1939*, Cologne-Berlin : Kiepenheuer & Witsch, p. 120 : « Ist nach Berlin gefahren, den üblichen Verständigungsvortrag halten. »

33. *Op. cit.*, p. 259.

34. Helmut Nürnberger, *Joseph Roth*, Rowohlt Taschenbuch, 1981, pp. 81 sqq..

35. *Op. cit.*, p. 73.

36. Joseph Roth, *op. cit.*, p. 120 (lettre à Benno Reifenberg du 17 janvier 1928).

munistes». ³⁷ Face à celui que Klaus Mann appelle «un bon combattant et un bon ami», à Hermann Kesten ³⁸, Roth est «un pamphlétaire vengeur». ³⁹

Toujours est-il que Kesten retrouve Roth, qu'il connaissait depuis 1927 ⁴⁰, à Paris. Dans son étude sur Joseph Roth, publiée dans *Meine Freunde, die Poeten*, il décrit d'ailleurs sa rencontre avec Roth à Paris, «dès son arrivée». ⁴¹ Ce fut, suivant les informations que donne Kesten lui-même ⁴², grâce à son «ami Josef Breitbach, ce merveilleux conteur allemand, qui vivait depuis longtemps à Paris» ⁴³, depuis 1929, qu'il fit la connaissance d'André Gide. ⁴⁴ Il semble bien que Kesten rencontra Josef Breitbach assez souvent à cette époque, notamment à Sanary-sur-Mer où il se retrouva à la terrasse de l'un des deux «bistrotts» du petit port avec Schickele. ⁴⁵ Et la proximité de l'hôtel de Kesten par rapport à la demeure de Gide ne pouvait que favoriser ce rapprochement avec l'écrivain français, d'autant plus que Kesten resta à Paris jusqu'au 17 mai 1940. ⁴⁶ De plus, il eut l'occasion de s'entretenir avec nombre d'émigrés qui, eux aussi, fréquentaient Gide : au Café Lutetia, face au Bon Marché, il s'entretient en octobre 1938 avec Ferdinand Hardekopf qui, pour sa part, était, comme le souligne la Petite Dame, aussi un «sympathique et intransigeant anti-hitlérien». ⁴⁷ Hermann Kesten s'était ainsi fait sa place dans le petit monde parisien et, dans sa riche et amusante description du rôle des cafés dans la vie des hommes de lettres (*Dichter im Café*), il décrit lui-même cette atmosphère : «Sept années durant, de 1933 à 1940, je passai plus de la moitié de l'année à Paris, et j'étais assis presque chaque après-midi ou le soir dans ou devant *Les Deux Magots*.» ⁴⁸ C'est là qu'il retrouve Joseph Roth et

37. *Op. cit.*, p. 234 (lettre à Blanche Gidon, 11 octobre 1932).

38. Klaus Mann, *Der Wendepunkt. Ein Lebensbericht*, Munich : Spangenberg, 1976, p. 354.

39. H. Kesten, *Meine Freunde, die Poeten*, p. 163.

40. *Ibid.* Il fit sa connaissance à Francfort-sur-Main.

41. *Op. cit.*, p. 165. Une erreur s'est certainement glissée dans le texte. Car il n'arrive pas à Paris au printemps 1939, mais 1933. Une lettre à Pierre Bertaux confirme d'ailleurs l'indication de Hermann Kesten suivant laquelle il logea dans le même hôtel que Roth à son arrivée à Paris, au Bon Hôtel (J. Roth, *Briefe...*, p. 251, lettre du 24 février 1933).

42. H. Kesten, *Meine Freunde, die Poeten*, p. 325. Une erreur s'est glissée dans la suite du paragraphe : Gide n'habitait pas rue de Bellechasse, mais rue Vaneau. Dans les renseignements que H. Kesten nous a fournis, cette erreur est corrigée.

43. *Ibid.* Josef Breitbach (1903-1980) arriva à Paris en 1929.

44. *Ibid.*

45. *Op. cit.*, p. 108.

46. Kesten, *Deutsche Literatur im Exil*, p. 21.

47. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 602 (24 novembre 1936).

discute avec André Chamson de la création d'une nouvelle revue.⁴⁹ C'est là qu'il est assis «entre André Gide et Heinrich Mann : les deux hommes se connaissaient peu, voulaient montrer leur grande admiration réciproque et ne sortaient que des monosyllabes...».⁵⁰ Heinrich Mann avait quitté le 21 février 1933 l'Allemagne et s'était installé à Nice, où Hermann Kesten eut l'occasion de le rencontrer et de l'entendre parler «de ses rencontres avec des écrivains, avec D'Annunzio, Gide, Rilke, Hauptmann et Franz Wedekind».⁵¹ Entre Nice, où habitent tant Heinrich Mann que Schickele, et Sanary-sur-Mer, le port de pêcheurs où se réfugièrent Thomas Mann (à partir de juin 1933), Lion Feuchtwanger, Ernst Toller, Bert Brecht et bien d'autres⁵², les émigrés ont la possibilité de se voir. Mais, pour Kesten, il faut attendre une mauvaise surprise, la déclaration de guerre le 3 septembre 1939, pour que cette idylle prenne fin. Le 8 septembre, il se rend, comme il y est obligé, au camp qui est ouvert au stade Yves-du-Manoir à Colombes pour y être enfermé avec, dit-il, 15 000 ou 20 000 personnes. Face à cette situation, il écrit : «J'ai peur. Mais on peut naturellement m'effrayer avec tout ce qui porte atteinte à la dignité humaine.»⁵³ Et, le 20 septembre, il est à Nevers, dans un autre de ces camps. A sa femme, Toni Kesten, il demande si elle est intervenue auprès d'André Chamson, de Jean Schlumberger, et justement d'André Gide.⁵⁴ Ce dernier semble s'être occupé du cas de Kesten, qui n'est d'ailleurs qu'un cas parmi les nombreux auxquels Gide aura à se consacrer. Le 17 octobre, Henri Membred écrit à Kesten pour lui exprimer, en tant que secrétaire général du PEN-Club français, dont le président est Jules Romains, sa joie de le savoir sorti du camp de Nevers, et, le 5 novembre, Franz Schoenberner envoie à son tour une longue lettre à Hermann Kesten dans laquelle il lui apprend que, comme Gide le lui a écrit «d'une manière si charmante», on se réjouit de savoir qu'il a enfin

48. H. Kesten, *Dichter im Café*, p. 76.

49. *Ibid.*.

50. *Ibid.* : «Ich sass zwischen André Gide und Heinrich Mann, die einander wenig kannten und viel Verehrung zeigen wollten und einsilbig blieben...».

51. Kesten, *Meine Freunde, die Poeten*, p. 39. Kesten décida, durant l'automne 1934, de louer une maison à Nice, au 121 de la Promenade des Anglais, avec Heinrich Mann et Joseph Roth qui prit le deuxième étage où il logea avec sa femme Manga Bell, Heinrich Mann et Nelly Kroeger, son épouse depuis le début de la guerre, s'installant au troisième, et Hermann et Toni Kesten au premier.

52. Ludwig Marcuse, *Mein zwanzigstes Jahrhundert. Auf dem Weg zu einer Autobiographie*, Zurich : Diogenes Verlag, 1975, p. 180.

53. Kesten, *Deutsche Literatur im Exil*, p. 109 : «Ich habe Angst davor. Aber ich bin natürlich durch alles zu erschrecken, was die *dignité humaine*, die Würde des Menschen angreift.»

54. *Op. cit.*, p. 113 (lettre à Toni Kesten, 21 octobre 1939).

terminé cette période de «purgatoire si immérité» (Schoenberner traduit ici une phrase de Gide tirée de cette lettre dont nous ne possédons pas l'original).⁵⁵ Kesten reste encore à Paris après cette difficile aventure et, malgré les conseils de Schoenberner, le 5 novembre 1939. Mais la guerre allait rattraper l'émigré. Les forces nazies envahissent la France le 10 mai 1940, Hermann Kesten a compris : le 17 mai, il quitte Paris. Le 10 juin, le gouvernement français partira pour Bordeaux, et Kesten arrive à New-York le 27 mai. Sa femme, enfermée tout d'abord au fameux camp de Gurs dans les Basses-Pyrénées, arrive à échapper à cet enfer le 21 juin 1940, et elle peut, grâce à de multiples interventions, atteindre les États-Unis au début du mois de septembre 1940.⁵⁶

Entre sa sortie du «purgatoire» et son départ définitif pour les États-Unis en mai 1940, Hermann Kesten a fait publier, en janvier 1940 dans *Das Neue Tagebuch*, hebdomadaire allemand paraissant à Paris sous la direction de Leopold Schwarzschild ⁵⁷, un article consacré à André Gide. *Das Neue Tagebuch* exista de 1933 à mai 1940.

L'article de Kesten, écrit au beau milieu de la tempête, possède une originalité fondamentale : il n'aborde point Gide par les aspects discutés de sa personnalité, que ce soit son «immoralisme» ou sa participation encore toute fraîche aux grandes manœuvres communistes, sa rupture avec ces nouveaux amis. Bien au contraire, Kesten observe l'homme à travers son *Journal*, et non ses prises de position les plus controversées. Il ne recherche point le prophète d'une nouvelle morale, comme le faisait Willy Haas en 1929 ou la diatribe de Lion Feuchtwanger en décembre 1936. Hermann Kesten n'est point le juge, mais bien l'observateur habile, proche de l'homme et éloigné de toute abstraction morale ou politique, celui qui préfère examiner, en grande sérénité, des êtres au lieu de tenter de leur faire partager une cause. Situation rare dans la critique allemande lorsqu'elle s'est tournée vers Gide, situation qui est bien, en fait, le reflet de la position exceptionnelle prise par Kesten durant cette période qui va de 1933 à 1940, cette période dont Thomas Mann ne manqua pas, dans ses *Tagebücher*, de dire qu'elle était caractérisée par la difficulté d'échapper à ce qu'il appelle cette «sensibilité à fleur de peau, hystérique, des journalistes émigrés».⁵⁸ Kesten n'a pas non plus cette volonté

55. *Op. cit.*, p. 120 (lettre de Franz Schoenberner, 5 novembre 1939).

56. *Op. cit.*, p. 147.

57. Indications fournies par Hermann Kesten. Leopold Schwarzschild (1891-1950) dirigea à Paris, avec Joseph Bornstein (1899-1952), *Das Neue Tagebuch* de 1933 à mai 1940.

58. Thomas Mann, *Tagebücher 1933-1934*, Francfort s. M. : Fischer, 1977, p. 167 (3 septembre 1933).

permanente de classer les personnes, comme Heinrich Mann s'efforçant de faire de Robert Aron un juif fasciste et de Gide un communiste.⁵⁹

Pour Kesten, cette attitude éloignée de l'emprise du quotidien est évidemment le reflet de sa propre position à l'égard des événements, ne serait-ce que du Congrès International des Écrivains pour la défense de la Culture des 21-25 juin 1935. Certains ne manquèrent pas de mettre en doute le caractère indépendant du Congrès. L'un de ses organisateurs insiste, *a posteriori*, sur le rôle capital des communistes dans l'organisation et même dans la définition d'une ligne générale de ce Congrès. Alfred Kantorowicz résume les buts de ses amis communistes : «D'une part, alliance avec les écrivains démocratiques ou sans parti et le respect de l'héritage culturel bourgeois... ; d'autre part, le fait de s'en tenir à la prépondérance des écrivains prolétariens.»⁶⁰ Mais des émigrés comme le philosophe Ludwig Marcuse n'ont pas hésité à émettre des doutes bien différents. Marcuse déclare : «Je ne croyais déjà pas à cette époque que l'on puisse défendre la culture... Un avion de combat et Paul Valéry sont des ordres de grandeur différents... : le bombardier peut certes tuer Valéry, mais non l'inverse.»⁶¹ Cette attitude est aussi celle de Hermann Kesten. Dans *Dichter im Café*, il déclare, en parlant du café des Deux-Magots : «Dans ce café, j'étais assis en 1935 avec des douzaines d'écrivains venant de douzaines de pays lorsque le Congrès des écrivains antifascistes "Pour la Défense de la Culture" fut mis en scène, financé et dirigé par les communistes, et se tint à Paris. J'allais aux réunions publiques de ce congrès, bien que je n'y participe pas. Je n'étais pas assez aveugle pour prendre la parole contre les dictatures de Hitler, de Mussolini, de Salazar, pour mettre en accusation les horreurs perpétrées dans le Troisième Reich et, en même temps, fermer les yeux devant les horreurs de la dictature en Union Soviétique.»⁶² Hermann Kesten ne s'en tient d'ailleurs pas à cette description des faits. Il en tire des conclusions qui permettent en grande partie de comprendre les jugements qu'il va porter, en 1940, sur Gide : «Je ne supporte pas l'algèbre mis en pratique sur des êtres humains, ce commerce idéologique avec des êtres humains et les hécatombes monstrueuses pour le bien de l'humanité, des victimes concrètes pour une humanité abstraite.»⁶³ Là est bien le point de départ de son ana-

59. Hermann Kesten rapporte, dans *Lauter Literaten* (Vienne-Munich-Bâle : Desch, 1963, p. 399), le récit de ces «rencontres» de Heinrich Mann avec des écrivains. Pour sa part, il rencontra Robert Aron, en compagnie de Heinrich Mann, chez Thomas Mann le 4 septembre 1933, à Sanary-sur-Mer (Th. Mann, *Tagebücher 1933-1934*, p. 168).

60. Alfred Kantorowicz, *Politik und Literatur im Exil*, p. 215.

61. Ludwig Marcuse, *Mein zwangiges Jahrhundert. Auf dem Weg zu einer Autobiographie*, p. 203.

62. H. Kesten, *Dichter im Café*, p. 72.

lyse de l'œuvre gidienne. Il s'agit pour lui de saisir l'homme dans sa réalité humaine et non au sein des conflits moraux et politiques qui purent l'assaillir. C'est pourquoi il élimine, dès les premières lignes de son étude, en quelques mots, le passé littéraire de l'écrivain, cet «héritier de Mallarmé». Ce qui va compter, c'est essentiellement une valeur de l'action gidienne, qui n'était certes pas oubliée tant par Walter Benjamin que par Willy Haas et Ernst-Robert Curtius, mais qui n'avait jamais été comprise que comme une sorte de butoir sur lequel allait se briser la morale bourgeoise de l'Empire d'avant 1918 ou de la Troisième République. Pour Hermann Kesten, Gide est «l'héritier légitime des grands moralistes français» et il est cela justement en 1940, à un moment où les accusations d'immoralisme se font de plus en plus fortes en France même. Kesten rejette ces accusations, avec, à coup sûr, en lui, le souvenir de l'acte du 1^{er} mai 1933, jour où s'élevèrent dans les villes universitaires les bûchers de livres : «[Gide] était le moraliste parmi les nombreux séducteurs de la jeunesse intellectuelle européenne.» Le passé devient témoignage du présent, André Gide l'exemple vivant de la morale dans un monde où les valeurs ont été bafouées. Avec cet humour mêlé de «courroux», pour reprendre l'expression de René Schickelé dans une lettre à Kesten du 30 juin 1937, il rappelle qu'«inlassablement» Gide se mit, ainsi que la vérité, «à l'épreuve», et Hermann Kesten ne s'efforce à aucun moment d'embellir la réalité, mais il lui donne sa qualité réelle : «l'homosexualité» peut être «une sorte de développement de l'amour en soi et un spiritualisme primitif». Gide, pour sa part, a su «avouer avec une franchise croissante son homosexualité». Rien de plus n'est dit : il n'est point question de tomber dans le jugement d'un fait, mais bien de démontrer le mécanisme de cette «morale». Le «je», le caprice du critique est absent. Les faits sont simplement donnés avec leurs conséquences : «Il avait conservé, à quatre-vingts ans, les vertus de la jeunesse, la curiosité de l'esprit, l'impatience de l'intellect et la fraîcheur de l'âme.» De plus, Gide possède «la responsabilité morale», «l'amour de l'homme» : autant d'«avantages de l'âge». L'éternelle comparaison avec Gœthe est ramenée à ses vraies dimensions : non plus la sérénité olympienne des grands hommes que Gerhart Hauptmann crut bon de pratiquer, mais bien «un pédagogue moraliste» qui «aperçoit dans la personnalité de l'homme le but de la vie et l'abîme révélateur du monde».⁶⁴

Point question de perfection, ni de faiblesse : tout sert le but final. Gide a succombé à bien des tentations, mais il a su en profiter pour «en tirer une leçon», pour «se former». Définissant la démarche gidienne, Kesten la saisit

63. *Ibid.*

64. Kesten, *Meine Freunde, die Poeten*, p. 8.

avec humour : « Il reconnaît ses fautes — après les avoir commises. »⁶⁵ Et Hermann Kesten de prendre le contre-pied de toute une critique qui recherchait l'originalité de Gide dans ses écarts par rapport à la morale bourgeoise pour en faire un objet de scandale. D'une part, il y a ce qu'incarne le polémiste allemand Walter Mehring, qui lui aussi quitta l'Allemagne nazie en 1933. D'autre part, la conception affirmée avec clarté et vigueur par Hermann Kesten. Ce qui n'apparaissait qu'avec nuances chez certains intellectuels allemands, décontenancés par les attitudes adoptées par Gide, devient satire violente chez Walter Mehring. Dans le livre qu'il consacra à la bibliothèque de son père disparue dans la guerre, *Die verlorene Bibliothek : Autobiographie einer Kultur*, Mehring s'en prend à Gide avec toute la vigueur du polémiste et le réduit à deux images. Gide, c'est tout d'abord « l'immoraliste » qui cherche « un paradis terrestre que lui donnerait le synode moscovite du socialisme international »⁶⁶, l'écrivain qui pratique « l'immoralisme nietzschéen »⁶⁷, « l'acte pur in Dostoïevski-sauce ».⁶⁸ Mais c'est aussi « André Gide et son Lafcadio Wluiki qui assassine par "curiosité de moi-même"... ».⁶⁹

Pour Hermann Kesten, tout se résume au contraire dans une formule bien simple : « [Gide] devint ce qu'il était, malgré tous les débordements intellectuels, les aventures politiques et les débordements sensuels. »⁷⁰ Reprenant le premier volume du *Journal* paru justement dans la « Pléiade » en 1939, Kesten étudie avec soin et prudence la sensibilité gidienne. A ses yeux, il ne s'agit pas de se laisser prendre au piège de la critique traditionnelle qui cherche les sentiments et les sentimentalités « fausses ». Ce qui caractérise l'œuvre gidienne, c'est « la contenance des sentiments » (« Gefühlskeuschheit ») et la constante volonté d'affirmer une morale sans code, une théologie sans église, volonté qui se traduit dans la continuité, caractéristique fondamentale de cette existence (« Was für ein kontinuierliches Leben ! »), continuité lente. Car, « pour devenir un grand écrivain, on a besoin de beaucoup de temps, de travail, une éducation lente, une riche expérience, une vie morale et une sagesse acquise, beaucoup de douleur et une instabilité surmontée ».⁷¹ Et, alors que les incon- séquences, les prises de position inconfortables, les cassures font souvent l'ob-

65. *Ibid.* (« Er erkennt seine Fehler — nachdem er sie begangen hat »).

66. Walter Mehring, *Die verlorene Bibliothek : Autobiographie einer Kultur*, Düsseldorf : Claassen Verlag, 1978, pp. 207-8.

67. *Op. cit.*, p. 236.

68. *Op. cit.*, p. 242.

69. *Op. cit.*, p. 216.

70. H. Kesten, *Meine Freunde, die Poeten*, p. 10.

71. *Op. cit.*, p. 15.

jet de remarques dans le genre de celles qu'émet Walter Mehring, Hermann Kesten ne manque pas de souligner que «Gide, qui a suivi tant de faux chemins, a pourtant mené une vie conséquente, ayant une continuité intellectuelle, une vie bien remplie à tous les sens du mot». ⁷² Et c'est cette unité qui rend exemplaire la vie de l'écrivain, non point les ballottements de l'histoire. La morale est la découverte de l'unité à travers les détails du moment. Celui qui sut écrire nombre de romans qui mêlent les événements du passé, par exemple *Guernica*, à leur prolongement dans le présent, l'histoire d'un enfant espagnol qui parle de sa famille qui, elle, a connu *Guernica* ⁷³, n'a d'autre désir que de montrer la véritable richesse de l'œuvre gidienne qui n'est pas, pour lui, à chercher dans le scandale, mais dans la continuité.

L'article publié en janvier 1940 dans *Das Neue Tagebuch* se trouva bien dans les mains de Gide. Franz Schoenberner prit d'ailleurs soin de vérifier la réception par Gide de cette étude. Dans une lettre à Hermann Kesten, le 25 janvier 1940, Schoenberner, qui habite à Roquebrune, déclare qu'il conserve encore l'article de Kesten sur Gide, car «je veux, dit-il, tout d'abord constater si Gide l'a lu». Il ajoute : «Je verrai probablement Gide la semaine prochaine.» ⁷⁴ Et, le 9 novembre 1940, Gide envoie une lettre à Kesten, qui se trouve déjà aux États-Unis, Gide ne devant lui-même partir pour l'Afrique du Nord que le 2 mai 1942. Il est, en novembre 1940, installé depuis le début de l'été à Cabris. ⁷⁵ Après un voyage à Nice, il est rentré le 10 novembre à Cabris. La Petite Dame est aux Audides, les Herbart aussi, et Mme Mayrisch à La Messuguière. ⁷⁶ La lettre à Kesten a donc dû être envoyée après ce court déplacement :

9 novembre 40

Cabris
Alpes-Maritimes ⁷⁷

Cher Monsieur Kesten,

Puis-je recourir à votre obligeance et vous demander de bien vouloir faire parvenir la lettre ci-jointe à notre ami commun. Je n'ose la lui adresser directement et ne connais du reste pas son adresse. Une

72. *Op. cit.*, p. 18.

73. Sur *Die Kinder von Guernika*, v. Alfred Kantorowicz, *op. cit.*, pp. 187-8.

74. H. Kesten, *Deutsche Literatur im Exil*, p. 132.

75. C'est à Cabris que Gide voit ainsi se reconstituer le cercle de ses amis. La construction de La Messuguière, où va résider Mme Mayrisch, se termine justement en 1940.

76. *Colpach*, Luxembourg : Amis de Golpach, 1978, p. 91.

77. Cette lettre se trouve à la Handschriften-Abteilung der Stadtbibliothek de Munich. Sa traduction en allemand fut publiée par Hermann Kesten dans son livre *Deutsche Literatur im Exil*, p. 165.

autre fois j'aurais plaisir à vous écrire personnellement, car je n'ai pas oublié votre excellent et très aimable article du Neue Tagebuch.

Veillez me croire toujours votre très cordialement attentif

André Gide

La lettre que Gide demande à Hermann Kesten de transmettre à leur «ami commun», la peur exprimée par Gide de l'envoyer directement à son destinataire nous amène tout naturellement à nous poser la question de savoir à qui elle était destinée. Or, dans *Les Cahiers de la Petite Dame*, à la date du 10 novembre 1940, il est question d'une lettre que Gide vient d'envoyer à Thomas Mann et dans laquelle il demande à l'écrivain allemand de faciliter l'émigration en Amérique de six personnes : Hardekopf et son amie Mme Staub⁷⁸, Malacki et sa femme Gaby⁷⁹, Laszlo et la veuve de «cet Allemand qui s'est suicidé dans un camp de concentration».⁸⁰ Cette lettre, publiée par Janine Buenzod en 1973, est, comme celle qui est adressée à Kesten, datée du 9 novembre, et elle contient les indications données par la Petite Dame.⁸¹ Et il suffit de consulter les *Tagebücher* de Thomas Mann pour s'apercevoir que, le 2 décembre 1940, celui-ci signale avoir reçu, par l'intermédiaire de Kesten, la lettre de Gide.⁸²

78. Sur tous les démêlés de Ferdinand Hardekopf (1876-1954) et de son amie Mme Staub, il sera nécessaire de reprendre les détails de l'intervention de Gide en faveur des émigrés allemands. Dans la *Correspondance Gide-Martin du Gard* (Paris : Gallimard, 1968, t. II, pp. 214-21), ce sujet est d'ailleurs largement abordé. Mme Staub, née à Bilibia en 1895, est morte en 1954 à Zurich.

79. Jean Malacki est présenté, dans la lettre à Th. Mann, de la manière suivante : «(a fait paraître son livre *Les Javanais* sous le pseudonyme Malaquais) né le 11 avril 1908 à Varsovie (Pologne), s'était engagé dans l'armée française — juif — actuellement démobilisé». Sur sa femme : «Galina Yurkevitch..., juive également, née le 31 décembre 1914 à Irkoutsk (Sibérie orientale) — peintre très digne d'intérêt.» Quant à la personne dont la Petite Dame a oublié le nom, il s'agit de «Madame Edith Schäfer».

80. Quant à Raoul Laszlo, Gide ne précise que très peu de choses : «homme encore jeune, de grand mérite et d'un grand dévouement». Il publia trois livres sur l'URSS en 1936, dont *Abschied von Sowjetrussland* (Zurich : Schweizer Spiegel, 1936). De plus, Gide cite une lettre de Laszlo (pseudonyme : Rudolf) dans ses *Retouches à mon Retour de l'URSS* (Paris : Gallimard, 1978, coll. «Idées», 1978, pp. 181-2). V. *Correspondance André Gide - Dorothy Bussy*, t. III (Paris : Gallimard, 1982), p. 133 : Gide précise, dans une lettre du 20 avril 1939, que Laszlo était tchèque. Laszlo ne réussit d'ailleurs pas à quitter la France et mourut en juillet 1942.

81. *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. III, p. 202.

82. Th. Mann, *Tagebücher 1940-1943*, Francfort s. M. : S. Fischer, 1982, p. 187 : «Sehr schöner Brief von André Gide (durch Kesten) über "Lotte", die er im Original gelesen.»

Une deuxième question se pose : pourquoi s'adresser à Hermann Kesten pour transmettre cette lettre à Thomas Mann, la timidité gidienne n'étant certainement qu'une charmante excuse ? La réponse est simple : Gide savait, comme d'autres écrivains français⁸³, que Kesten, depuis son arrivée à New-York, s'occupait des émigrés allemands au sein de l'«Emergency Rescue Committee» en tant que «Honorary Advisor». Thomas Mann était le deuxième «Honorary Advisor» pour l'Allemagne.⁸⁴ F. D. Roosevelt avait d'ailleurs mis à la disposition de l'«American Federation of Labor» cent visas, et l'«Emergency Rescue Committee» put ainsi aider de nombreux Allemands et d'autres ennemis du régime nazis à échapper à l'enfer européen, la difficulté étant toujours de trouver aux États-Unis la personne susceptible de fournir ces fameux *affidavit* moraux et financiers, seuls capables d'éliminer les derniers obstacles à une entrée aux États-Unis. Ce fut par exemple grâce à l'intervention de Jacques Maritain auprès de Hermann Kesten que le «Committee» fit passer aux États-Unis, en 1941, Marc Chagall.⁸⁵ Et l'appel de Gide à Thomas Mann et Hermann Kesten était donc adressé aux écrivains qui avaient la possibilité d'agir le plus efficacement pour faciliter la sortie rapide de ces Allemands menacés par l'avance nazie.

Ainsi, les rapports de Hermann Kesten avec André Gide furent placés sous le signe de ces dures épreuves de l'histoire entre 1933 et 1940. Ils sont marqués par ces interventions des deux hommes en faveur des émigrés allemands.

Nous remercions Mme Catherine Gide qui a bien voulu nous autoriser à reproduire dans son texte original la lettre d'André Gide à Hermann Kesten, M. Richard Lemp, directeur de la Handschriften-Abteilung de la Stadtbibliothek de Munich, et surtout M. Hermann Kesten, qui a eu la patience et la gentillesse de répondre à nos questions et ainsi de nous aider le mieux possible à réaliser cet article. Notons que la lettre d'André Gide reste soumise aux règles du Copyright (Mme Catherine Gide).

CL. F.

83. H. Kesten, *Deutsche Literatur im Exil*, p. 164. Jacques Maritain intervint, en novembre 1940, en faveur d'émigrés allemands.

84. *Op. cit.*, pp. 140-1.

85. *Op. cit.*, p. 165.

*vient de paraître
aux PUL*

PIERRE MASSON
ANDRÉ GIDE
VOYAGE ET ÉCRITURE

C'est presque à la même époque qu'André Gide découvre la passion du voyage et celle de l'écriture ; qu'il ait ensuite établi entre ces deux activités des rapports féconds ne serait pas étonnant, et ne le distinguerait guère de toute une catégorie d'écrivains nomades qui proliféra avec l'essor de la colonisation et des moyens de transport.

Mais il se trouve que ces rapports furent aussi d'opposition, le bonheur du voyage devenant sous sa plume l'expression d'un destin ironique ou tragique, toujours décevant, parfois cruel.

S'interrogeant sur les causes de cette contradiction, cet ouvrage s'efforce de montrer l'existence d'une véritable stratégie du voyage gidien : lisible autant dans la structure des œuvres que dans leur organisation thématique ou symbolique, elle permet à son auteur de vivre et de dire ce que la société et une part de lui-même condamnaient en silence. Chargé à la fois de révéler et de dissimuler, le voyage est ainsi au cœur de l'ambiguïté gidienne.

Partant des rapports historiques de Gide avec le voyage, c'est donc en fait dans une relecture de son œuvre que nous sommes embarqués, voyageant à notre tour à la poursuite d'un éternel absent.

Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1983.

Un vol. br., 20,5 x 14 cm, 434 pp., couv. ill. 115F

(Prix franco de port et d'emballage réservé aux Membres de l'AAAG. Commandes à adresser, accompagnées de leur règlement par chèque à l'ordre de l'AAAG, au Délégué aux publications, 3 rue Alexis-Carrel, F 69110 Ste-Foy-lès-Lyon)



ADIEU À AUGUSTE ANGLÈS

Dans l'église semi-campagnarde d'Écully, bourg de la banlieue résidentielle de Lyon, puis au cimetière, par une de ces matinées d'été torrides où il aimait, par hygiène et par plaisir, marcher à travers bois, nous étions relativement peu nombreux à nous trouver, une dernière fois, ce mardi 5 juillet, proches d'Auguste Anglès — relativement à l'innombrable famille de ses amis, dispersés sur toute la planète. Beaucoup étaient venus de Paris, mais beaucoup, en cette période de vacances commençantes, n'apprirent que trop tard la bouleversante nouvelle : A.A., atteint depuis dix-huit mois d'une maladie du sang,

4 août 1973, dans le parc du château de Cerisy-la-Salle.

grave mais non mortelle — et d'autant mieux combattue par les meilleurs médecins qu'elle est fort rare et suscite par là même l'attention particulière des spécialistes (il faisait rire tous ses amis en jouant, avec sa verve inimitable, le rôle du malade «intéressant» qui promène sa «thrombocytémie essentielle» dans le monde médical) —, A.A. était subitement mort d'une embolie, à soixante-neuf ans, en rentrant dans son appartement de la rue Rémy-Dumoncel, le 1^{er} juillet. L'adieu d'Écully fut bref, la cérémonie banale, sans aucun discours qui rappelât quel être exceptionnel nous quittait. Plusieurs ont regretté cette excessive discrétion ; peut-être lui eût-elle plu, à lui qui, non croyant, aimait et respectait les rites dans leur stricte simplicité (mais qui savait aussi goûter le faste, quand il exprimait une vraie grandeur).

Il était né, le 23 mai 1914, à Rodez ; loin d'oublier ses brèves racines ruthénoises, il se plaisait à les revendiquer, et resta fidèle à un restaurant du quartier de l'Odéon dont le patron était aveyronnais et favorisait toujours les invités de son «pays» d'un... *Kir* — car on était à l'enseigne de la *Brasserie du Morvan*. Ce voyageur passionné, qui ne cessait de sillonner les cinq continents depuis près de quarante ans (il devait, cet automne, passer un mois en Chine, et retourner peut-être une fois de plus dans son cher Japon), était aussi un homme de l'enracinement heureux dans sa province, dans ses provinces : car il avait très tôt quitté Rodez pour Chambéry (sa famille maternelle était savoyarde), puis pour Lyon, où il passa toute son enfance et son adolescence. Qui ne se souvient du récit coloré qu'il savait faire du jour où, élève de l'École Ozanam (il y fut enfant de chœur), il avait été désigné pour dire le compliment d'usage à Monseigneur l'Archevêque qui honorait l'établissement de sa présence, le cardinal Maurin ? Plusieurs lycées (à Lyon, Ampère et le Parc, puis Louis-le-Grand à Paris) le menèrent à l'École normale supérieure de la rue d'Ulm, où se nouèrent nombre d'amitiés auxquelles il devait demeurer fidèle sa vie durant, sachant retrouver, parfois au bout du monde, tel ou tel camarade, devenu universitaire, conseiller culturel, industriel, ambassadeur ou ministre...

Après un passage dans un cabinet ministériel (comme souvent, à l'époque, y étaient appelés des Normaliens), les mois de guerre (il fut blessé en 1940), puis la préparation de l'agrégation des lettres, A.A. se retrouva professeur au lycée de Roanne... pour quelques semaines, car lorsque Vichy créa la fonction d'Assistant, il fut un des deux premiers élus, lui à la Faculté des Lettres de Lyon, l'autre (Jean-Bertrand Barrère) en Sorbonne. La Résistance alors le révéla : «M. Duplessis» y joua un rôle important dans la région lyonnaise, et fut tout naturellement nommé dès avant la Libération, dans la clandestinité, par le commissaire de la République Yves Farge, directeur de l'Information, responsable à ce titre de la presse régionale en ces heures difficiles. Il fut en-

suite chef du service «Features» à l'Agence France-Presse, à Paris, puis, en 1947, partit comme lecteur dans plusieurs universités nord-américaines : Californie, Canada, Mexique, Haïti... 1950-54 à la Faculté de Lyon, toujours comme Assistant, puis commença une longue décennie passée tout entière à l'étranger : «Visiting Professor» aux États-Unis, directeur de l'Institut Français de Londres, directeur de la Maison Franco-Japonaise de Tokyo (1958-63), directeur de la Maison Française d'Oxford. En 1965, il revenait à Lyon, cette fois chargé d'une maîtrise de conférences de Littérature française du XX^e siècle créée pour lui ; il y acheva la rédaction de sa thèse de doctorat, entreprise vingt ans plus tôt, et qu'il soutint en Sorbonne le 23 décembre 1972 — alors qu'il venait d'être nommé à l'Université de Paris X (Nanterre). Trois ans plus tard, il était élu à la Sorbonne, où il prit sa retraite le 30 juin 1982, franchi le cap réglementaire de ses soixante-huit ans. Une retraite qui ne l'empêchait pas (on lui avait naturellement décerné l'éméritat) de participer à des jurys de thèses, à la demande de ses collègues qui appréciaient l'alacrité, le charme et la drôlerie de ses interventions tout autant que sa compétence et sa prodigieuse culture... — comme les appréciaient aussi les publics des nombreux pays d'Europe, d'Afrique, d'Asie et des Amériques où ses conférences étaient sans cesse redemandées.

La thèse d'A.A., ou plus exactement le livre qu'il en tira, complètement récrit (c'était sa méthode : il ne corrigeait guère, mais procédait par versions successives, repartant chaque fois — jusqu'à trois et quatre fois — à neuf, sans regarder ses précédentes rédactions, possédant son sujet et tout entier attaché à la recherche du style qui le ferait vivre), ce livre fut son grand et son unique ouvrage : bien qu'ayant beaucoup écrit, mais semé à tous vents, il fut *vir unius libri* (certes pas dans le sens, redoutable, du vieil adage !)*. Mais quel livre ! Pensant au monument de Sainte-Beuve, un ami lyonnais enthousiaste parlait un jour de la thèse d'A.A. (qui était alors loin d'être achevée) comme d'un «*Port-Royal* du vingtième siècle» ; peut-être ne croyait-il pas si bien dire : ce groupe, restreint, des «Pères fondateurs» de la NRF, autour desquels

* Mais l'an dernier, quelques-uns de ses collègues et amis (Jacques Robichez, Michel Raimond et Claude Martin) avaient projeté d'éditer en son honneur, en hommage à sa carrière universitaire, non pas des «mélanges», mais un recueil des principaux articles qu'A.A. avait dispersés dans de multiples revues et journaux depuis trente ans. On espère que le volume verra prochainement le jour — hélas ! posthume. En attendant, les *Cahiers Paul Claudel* publieront cet hiver l'édition (enfin) complète de la *Correspondance Claudel-Rivière*, pour laquelle A.A. avait écrit une préface, tandis que paraîtront, à Tokyo, dans les *Cahiers de la Maison Franco-Japonaise*, le texte d'une conférence sur l'amitié de Gide et de Claudel, et à Vichy, dans les *Cahiers Valéry Larbaud*, une critique du *Larbaud* de John Lackey Brown.

eut à faire publier son livre, en butte à l'étrange indifférence d'une maison d'édition à l'égard de ses propres origines ; plus de cinq années passèrent avant que l'ouvrage vît le jour. Plaise aux dieux (mais lesquels ?) que l'attente soit moins longue du second tome (1911-1914), auquel A.A. avait heureusement mis la dernière main !...

Avant même qu'il n'eût sans doute pris mesure exacte de la richesse du sujet que lui avait proposé son maître Pierre Moreau (qui mourut le 17 juillet 1972, et ne put donc voir couronner, cinq mois plus tard, cette thèse qu'il avait suivie avec autant d'attention minutieuse que d'émerveillement renouvelé à chaque nouveau chapitre qu'A.A. lui envoyait), pourquoi cette passion d'A.A. pour la NRF ? Indépendamment de l'admiration profonde qu'il nourrissait pour Gide, Schlumberger et quelques autres, et du fait que, naturellement, la NRF, revue et éditions, avait été au centre de son adolescence et de sa jeunesse férues de littérature, A.A. y avait perçu un esprit exceptionnellement ouvert et toujours « en recherche », et surtout il avait découvert grâce à la NRF l'importance de la fonction *critique* exercée dans sa plénitude, sa variété mais aussi sa rigueur. Particulièrement apte à saisir ce qui fait le mouvement original, la structure dynamique d'un écrivain ou d'un moment donné de l'évolution d'une société — ce qu'il appelait « l'air du temps », par quoi il désignait les lames, profondes mais souvent inaperçues des contemporains, qui meuvent une époque —, A.A. a très tôt souhaité, et il y a réussi, assumer en ce sens une activité critique, qui se déploya d'abord à la revue *Confluences*, fondée à Lyon pendant les années noires. Rassemblés, les importants articles qu'il publia là, puis dans mainte autre revue, jusqu'à ceux qu'il donna, ces dernières années, notamment à *La Quinzaine littéraire*, feront découvrir un très grand critique à beaucoup de ceux qui, tout en admirant A.A. et s'enchantant à neuf de chacun de ses écrits (fût-ce une simple lettre : il faudrait dire aussi quel épistolier charmant, vivant, élégant, il était...), n'apercevaient peut-être pas la cohérence et l'unité originale de sa démarche...

Celui qui écrit très douloureusement ces lignes a perdu un ami de trente ans ; des dizaines, des centaines d'autres essaient comme lui de fuir leur peine dans le souvenir de l'homme extraordinairement vivant, dont la fidélité du cœur, en amitié, était à toute épreuve (mais une bassesse, une mesquinerie, un calcul intéressé le rendait féroce, et ses traits, alors, étaient mortels). Générosité, disponibilité : les amis d'A.A. ont appris le sens de ces mots ; il prenait plaisir à les aider, devançant toute velléité de sollicitation, à les mettre en relations les uns avec les autres ; amateur de bonne cuisine et de bons vins (bordeaux et cahors : bourgogne et beaujolais lui étaient nocifs...), sa maîtresse joie était de les partager.

Dire qu'il fut un causeur éblouissant serait la plus adéquate formule si sa

banalité ne jurait trop avec les étincelles originales d'un esprit servi par une fabuleuse mémoire autant que par une intelligence aiguë. Très conscient de sa valeur, qui était grande, il ne pouvait en société qu'être le centre, d'où tout rayonnait, où tout convergeait ; parfois la vanité des médiocres en était blessée ; d'autres parfois, non médiocres, toléraient mal de rester dans l'ombre quand la tablée tout entière était sous le charme de sa vivacité, de sa finesse, de son humour, de son inépuisable trésor d'anecdotes et de souvenirs rapportés des quatre coins du monde et de tous les milieux sociaux qu'il fréquentait avec une égale aisance et une égale sensibilité aux différentes valeurs individuelles. Pour les enfants qui, dans les maisons amies qui l'accueillaient, se couchaient tôt, A.A., c'était d'abord un rire, un rire généreux, sonore, abondant et rebondissant, communicatif, qui, du salon, punctuaient la soirée... A ceux qui lui étaient le plus proches, qui avaient le bonheur de fréquents tête-à-tête avec lui, et qui tentent aujourd'hui de fixer leur mémoire, avec joie et peine à la fois, cet homme dont l'affection chaleureuse induisait à la confiance et à la confiance, cet homme à la parole irrépessible, ce grand égocentrique — il avait les moyens et le droit de l'être — laisse aussi, étonnement, le souvenir d'un être très pudique, très discret, voire secret ; presque jamais il ne parlait de lui-même. Quel était donc le secret d'A.A. ?...



Chevalier de la Légion d'Honneur, médaillé de la Résistance, chevalier de l'Ordre du Soleil Levant, Auguste Anglès était aussi membre de l'AAAG... Membre de son Comité d'honneur dès sa fondation en avril 1968, il avait été élu au Conseil d'administration le 22 mars 1980, réélu pour trois ans le 11 juin dernier... Le BAAG avait publié de lui, en juillet 1974 (n° 23), un brillant article sur « André Gide, la Petite Dame et André Malraux » ; aux « Rencontres André Gide » du Centenaire, en octobre 1970 au Collège de France, sa communication (« Une cellule amicale : le premier groupe de la NRF », publiée dans les CAG 3) avait été chaleureusement applaudie, et il devait, au colloque que l'AAAG organise en janvier prochain, parler de « Gide et l'air du temps des années 20 » et présider une table ronde — combien cruellement ressentirons-nous l'absence de cet incomparable animateur ! Il fut toujours le conseiller le plus vigilant, le semeur d'idées, et n'oublia jamais, dans ses fréquentes missions de par le monde, de se faire le propagandiste convaincant de notre association. A.A. faisait aussi partie de nombreuses sociétés amies, était vice-président de l'Association des Amis de Jacques Rivière et d'Alain-Fournier, membre du Comité directeur de la Société Paul Claudel, du Conseil d'administration de l'Association des Amis de Valéry Larbaud...

TROIS LETTRES À AUGUSTE ANGLÈS

Les lecteurs des *Cahiers de la Petite Dame* se souviennent de ces quelques lignes, à la deuxième page du dernier volume : «... il vient aussi de paraître, notait Maria van Rysselberghe en décembre 1945, un *Hommage à Charles Du Bos* précédé de quelques inédits.¹ Vraiment ces articles nous avaient semblé terriblement monocordes dans l'admiration ; aussi est-ce avec un certain soulagement que nous lisons dans l'hebdomadaire *Temps présent* l'article fort perspicace d'un M. Anglès qui est pour nous un inconnu. Gide lui écrit aussitôt pour l'en louer et lui propose gentiment de lui envoyer mon portrait de Charlie paru dans *Le Figaro*, au cas où il ne l'aurait pas lu. Anglès, qui doit être tout jeune, répond à Gide une lettre éperdue de reconnaissance, et j'en reçois une à mon tour après l'envoi de mon article.» (CAG 7, p. 14). Nous avons plaisir à pouvoir offrir aujourd'hui à nos lecteurs le texte de ces deux lettres² qu'A.A. reçut alors du Vaneau :

André Gide

9 Novembre 45

1 bis rue Vaneau

Paris VII^e

Monsieur

Je lis, dans le dernier N° de Temps Présent un article de vous fort remarquable ; et comme nombre de vos assertions risque de rencontrer une protestation très vive de la part de certains amis de Ch. Du Bos (et vous voyez ceux auxquels je pense), je tiens à vous

1. Il s'agit du volume (Plon, 1945, coll. «Présences») où *Qu'est-ce que la littérature ?* et *Dernier Journal intime* sont suivis d'un *Hommage à Charles Du Bos* réunissant des textes de François Mauriac, Charles Morgan, Gabriel Marcel, Camille Mayran, Jacques Ma-daule, Jean Schlumberger, Albert Béguin, Daniel-Rops, Bernard Groethuysen, etc...

2. Nous devons communication de ces deux lettres, ainsi que de celle d'Albert Camus, à notre ami Pascal Mercier, membre de l'AAAG, ancien étudiant d'A.A. et qui fut pour lui, ces dernières années, l'ami le plus attentionné et le plus affectueusement dévoué. Nous tenons à le remercier ici très chaleureusement.

dire, étant de ceux qui l'ont le mieux connu, que vous êtes entièrement dans le vrai, et même que vous faites preuve, dans cet article, d'une perspicacité singulière. Celui qui me disait un jour : « Que voulez-vous, cher ami, je n'ai jamais joué » (voulant parler des jeux de la première enfance) parfois, en société, riait ; et rien n'était plus révélateur que ce rire « de théâtre », ne montrait mieux à quel point le comique, l'ironie et « tout ce que le mot de critique implique de tranchant, de coupant, de caustique peut-être, en tout cas de "distinctif", restait congénitalement étranger à son esprit » (on ne peut mieux dire que vous ne faites ici), et la fin de votre phrase achève de tracer fort judicieusement : « plus porté à confondre tous les sommets dans le même azur qu'à en définir et à en aiguïser les arêtes ».

Il me semble n'avoir écrit cette lettre que pour le plaisir de vous citer ; et je me retiens de citer plus encore. Connaissez-vous le portrait excellent que fit de Charlie Du Bos celle qui signe Saint-Clair ? (paru dans Le Figaro). J'aurais plaisir, si non, à vous le communiquer. Vous y verriez la confirmation de tout ce que vous dites.

Bien cordialement et attentivement

André Gide.

22 Novembre 45

*M. Van Rysselberghe
1^{bis}, rue Vaneau. VII^e*

C'est moi, Monsieur, « qui signe M. Saint-Clair ». Gide vient de me passer votre lettre pour que j'aie le plaisir de vous envoyer cette « évocation de Charles Du Bos » parue dans Le Figaro en Août 41.-

Vous avez fait preuve d'une grande perspicacité pour deviner si bien le vrai personnage sous tant de portraits sans ombres que nous propose le livre d'hommages à Charles Du Bos. — Il est vrai qu'il y avait aussi sa prose !

ALBERT CAMUS

25 Aout 1958

Cher Angès,

Des voyages, loin de la France, et de mon
écriture, m'ont empêché de vous lire plus tôt.
Le Japon me tente, mais vous en doutez, mais
1) l'aspect public de mon métier me donne des
raisons de plus en plus violentes et je voudrais
travailler, ou réfléchir, plusieurs années, loin
du bruit.

Mes éditeurs japonais m'avaient invité déjà,
il y a quelque temps. J'aurais dû accepter
alors. Maintenant, le voyage contraindrait
le travail que j'ai de faire une certaine retraite.

Je regrette encore plus certainement
cette occasion de vous voir. Mais pourquoi ne
me faites-vous pas signe quand vous passez à
Paris? Un mot chez Gallimard me rejoint toujours.
Vous pourriez aussi m'écrire à me rechanalables. ?
Jamais, vous savez la vraie, comme je le
sens, avec chaleur et amitié.

Albert Camus

Voulez que je ne vous ai même pas remercié de
votre pensée. Pourtant, elle m'a touché, parce
qu'elle venait de vous.

Je voudrais penser que vous aurez quelque satisfaction à lire cette évocation ¹, moi j'en ai éprouvé une grande à lire votre article.

Avec sympathie

M. Saint-Clair

A.A. ne rencontra jamais Gide, ni la Petite Dame. Mais il eut l'occasion, à la Libération et peut-être même avant ², de fréquenter Albert Camus, qui lui témoigna une estime amicale, que laisse sentir la lettre suivante, réponse à une invitation qu'A.A., venant d'arriver au Japon, lui avait faite à venir à Tokyo :

ALBERT CAMUS

25 Août 1958

Cher Anglès,

Des voyages, loin de la France, et de mon courrier, m'ont empêché de vous lire plutôt. Le Japon me tente, vous vous en doutez, mais 1) l'aspect public de mon métier me donne des nausées de plus en plus violentes, 2) je voudrais travailler, ou réfléchir, plusieurs années, loin du bruit.

Mes éditeurs japonais m'avaient invité déjà, il y a quelque temps. J'aurais dû accepter alors. Maintenant, ce voyage contrarie le besoin que j'ai de faire une certaine retraite.

Je regrette encore plus certainement cette occasion de vous voir. Mais pourquoi ne me faites-vous pas signe quand vous passez à Paris ? Un mot chez Gallimard me rejoint toujours. Vous pouvez aussi m'écrire 4 rue de Chanaleilles, 7^e. J'aimerais vous serrer la main, comme je le sens, avec chaleur et amitié.

Albert Camus

Voilà que je ne vous ai même pas remercié de votre pensée. Pourtant, elle m'a touché, parce qu'elle venait de vous.

1. «M. Saint-Clair» a recueilli ce portrait de Du Bos dans sa *Galerie privée* (Paris : Gallimard, 1947, pp. 91-106 ; *Il y a quarante ans...*, Gallimard, 1968, pp. 137-47).

2. C'est dans le même numéro de *Confluences (Problèmes du roman*, sous la direction de Jean Prévost, 1943) que parurent l'important article d'A.A., «Aragon est aussi un romancier», et l'étude de Camus (jamais recueillie, sauf erreur de notre part) sur *La Princesse de Clèves* : «L'Intelligence et l'Echafaud».

dans son prochain numéro
(vol. XII, n° 61, janvier 1984)
le BAAG publiera
le texte de l'article d'Auguste Anglès
«Charles Du Bos
ou l'esthétique d'une belle âme»
paru dans Temps Présent n° 64
(9 novembre 1945, p. 4)
qui fut l'occasion de son échange
de correspondance avec André Gide
et Maria Van Rysselberghe
et
des extraits de l'enregistrement inédit
de la Décade d'août 1973
du Centre Culturel International
de Cerisy-la-Salle,
animée par Auguste Anglès, sur
«André Gide
et le premier groupe de la N.R.F.»
(publication faite avec l'aimable
autorisation du C.C.I. de Cerisy
et grâce à la transcription des entretiens
réalisée par Jean-Pierre Colle)

LE DOSSIER DE PRESSE DU VOYAGE AU CONGO

(suite) ¹

201-XVII-7

ÉTIENNE BURNET

(*Les Cahiers du Sud*, juin 1928, pp. 470-1)

VOYAGE AU CONGO. *LE RETOUR DU TCHAD*, par André Gide (Éd. de la Nouvelle Revue Française), 2 volumes.

Merveilleux pouvoir du Poète ! Un thème qui dormait ; que des articles de journaux, des traités scientifiques, des prédications religieuses ne parvenaient pas à animer pour le grand public, il le réveille ; et au bout de la terrasse où nous sommes en faction pour quelques heures, au-dessus de la mer du temps, le spectre se met à marcher.

Cette fois, c'est un spectre noir... celui que nous avons déjà entrevu il y a vingt ans, lorsque Félicien Challaye publia son beau livre : *Le Congo Français*, après la mission Brazza.

Tel est aujourd'hui le fait Gide : un écrivain glorieux, le guide de plus d'une génération, arrivé au sommet de sa vie et de sa pensée, aspire à une nouvelle *évasion*, cherche et découvre une nouvelle figure de l'homme.

Tel est le jeu du Destin, plus sage que nous : c'est *l'Immoraliste* qui perçoit le signe que nous fait à l'horizon, du côté du Sud, cette antique figure démodée, la Justice.

Ceux (j'en suis) qui prennent au sérieux l'art nègre reconnaîtront le parfum noir : palabres, tam tams, danses, muscles des porteurs, rires des rameurs, puissante humanité enfantine, que nous plaignons et qui nous fait envie. Notes de voyage, mais où le crayon ne bronche jamais ; art caché qui, tout de suite, met toutes choses en place. Comme il exprime la qualité étrange de cette nature énorme, souvent amorphe, souvent magnifique, jamais aimable, avec laquelle l'homme civilisé ne paraît plus être de proportion !

1. Voir les six premiers articles de ce Dossier reproduits dans les *BAAG 58 et 59*.

Afrique accablante, et, sous son soleil équatorial, pleine de ténèbres. Qu'elle est loin, la Grèce classique, et les petites îles de marbre ! Là, justement, est l'accord dissonant qui est à la clef du livre. Au cœur des ténèbres, dans le tipoye ou la baleinière, Gide relit les grands classiques, Corneille, Bossuet, Racine, puis Goethe et le second *Faust*, et l'Afrique entre dans le cercle de la pensée européenne. Un nouvel humanisme est créé, non plus un humanisme d'une race qui méprise les Barbares, mais l'humanisme universel, de tous les hommes, blancs, rouges, jaunes et noirs ; et les plantes et les animaux y sont associés, comme dans l'Arche.

La nature est là ; ce n'est pas toujours la nature lamartinienne, « qui t'invite et qui t'aime »...

« A cause de ces perpétuels incendies, à cause de ces déplacements de races, de villages, à cause du remplacement de la vieille forêt par des végétations plus récentes, l'impression constante d'un pays neuf, *sans passé*, d'immédiate jeunesse, d'inépuisable surgissement, domine encore, pour moi du moins, celle de l'ancestral, du préhistorique, du préhumain, dont parlent de préférence ceux qui voyagent dans ce pays. Les arbres les plus gigantesques de la forêt équatoriale ne paraissent peut-être pas si vieux que certains chênes de France, que certains oliviers d'Italie... »

Gide s'intéresse aux euphorbes candélabres, aux ficus qui étouffent leurs voisins, aux papillons, aux mouches-maçonnnes, aux termites, aux cicindèles. Il pose sur la nature un regard direct, un regard païen. Ce n'est pas pour rien qu'il porte avec lui son Dindiki, le petit animal fidèle, comme son démon familier. Gide considère la nature avec une curiosité impartiale de Démon. Ce démon ne s'intéresse pas seulement aux cicindèles, mais à l'homme. Et voilà le terrible problème colonial qui se pose. Démon ! crient déjà les grandes Compagnies concessionnaires : la S.H.O., la S.F.H.C., la S.F.S.O., tandis que nous nous rappelons l'histoire ou les histoires d'une certaine Société belge et le cri mélancolique de Brazza : « Il ne faut pas que le Congo français devienne une nouvelle Monbala ! »

Ce qui frappe, dans le témoignage de Gide, c'est la modération, même le scrupule, l'esprit critique, la sensibilité et la justesse de la balance. Il n'est point allé pour un réquisitoire, pas même pour une enquête. Ni politicien, ni polémiste. Poète et homme libre : c'est autrement fort.

« On peint le peuple noir comme indolent, paresseux, sans besoins, sans désirs. Mais je crois volontiers que l'état d'asservissement et la profonde misère dans laquelle ces gens restent plongés expliquent trop souvent leur apathie. Et quel désir pourrait avoir quelqu'un qui ne voit jamais rien de désirable ? »

Le portage : « Esclavage *provisoire*, je le veux bien ; mais esclavage tout de même. »

Gide a donné le coup de gong. Nous assisterons à un renouveau de la littérature exotique. Ce ne sera plus du Loti, du Kipling, du Conrad. Peut-être un mélange de Rimbaud et de Swift ; Challaye disait : aussi de Dante.

Mais songions-nous que cent trente-six ans après le décret de l'Assemblée législative, soixante-dix ans après la victoire de Lincoln, l'heure est venue d'une autre *Case de l'oncle Tom* ?

202 - XVII-8

PIERRE MILLE

(L'Œuvre, 3 août 1928)

Romancier pittoresque et coloré, créateur d'un type, Barnavaux, qui porte l'uniforme de l'infanterie coloniale (*Sur la vaste terre*, 1906 ; *Barnavaux et quelques femmes*, 1908...), Pierre Mille (1865-1941) laisse peut-être surtout le souvenir d'un journaliste qui sillonna le monde. Mais, comme l'a justement écrit Henri Clouard, «il faut tenir Pierre Mille, en réalité et en profondeur, pour un moraliste très sûr autant que pour un conteur, les deux à la française. [...] On n'a jamais reconnu à Pierre Mille la place qu'il mérite dans les tout premiers rangs.» (*Histoire de la Littérature française du Symbolisme à nos jours*, t. I, p. 617). Gide et Mille ont correspondu entre 1913 et 1933 (lettres encore inédites).

Points de vue et façons de voir
DE L'HYPOCRISIE COLONIALE

Il y a une hypocrisie coloniale, de même qu'il y a une hypocrisie politique, une hypocrisie religieuse, des hypocrisies sociales et morales. Toutes sont détestables. Dans la plupart des cas, elles ne sont même pas «un hommage rendu par le vice à la vertu», selon le mot trop répété de La Rochefoucauld. Elles ne servent qu'à entretenir ce vice, à empêcher de réparer des erreurs, de remédier à des tares.

Il en a été ainsi pour les deux volumes qu'André Gide a rapportés de son voyage et de son enquête, au Congo et au Tchad. Ou bien la presse coloniale a organisé contre eux la conspiration du silence ; ou bien les écrivains coloniaux qui en ont daigné parler ne l'ont fait que pour les taxer de diffamatoires.

La vérité, c'est qu'André Gide n'a fait que répéter ce qu'avaient dit déjà, à plusieurs reprises, des savants éminents comme le grand botaniste explorateur Auguste Chevalier, un ancien gouverneur générale de l'Afrique Équatoriale qu'on a traité pourtant de «proconsul», et qui ne passe pas pour être particulièrement nourri du lait de l'humaine tendresse, M. Augagneur, plusieurs ministres des colonies et de nombreux fonctionnaires coloniaux. Il la dit seulement avec plus de talent ; et c'est sans doute le retentissement de ce talent qu'on a craint.

Mais quelle est donc cette vérité devant laquelle on s'indigne ? La voici :

Depuis la fin du XIX^e siècle, une partie importante de notre colonie du Congo a été livrée à de grandes compagnies concessionnaires. Sur le territoire de ces sociétés l'indigène est considéré comme n'étant pas propriétaires des produits naturels de la forêt — le caoutchouc en particulier. Il en résulte que, lorsqu'il apporte un kilo de caoutchouc, on ne lui en paie point la valeur, mais seulement celle de son travail : quarante sous ou trois francs. Cette faible somme est encore pratiquement diminuée du fait que le concessionnaire possède aussi, dans bien des régions, le monopole et la vente des objets d'alimentation ou de vêtement dont l'indigène a besoin.

Mais, à côté, il y a des régions où le commerce est libre, et où, par conséquent, la valeur du caoutchouc atteint une douzaine de francs par kilo. L'indigène vivant sur le territoire d'une société concessionnaire constate cette différence. Et alors, bien entendu, il répugne à s'en aller loin de son village, durant des semaines, faire une cueillette qui lui rapportera trois ou quatre fois moins qu'à son voisin.

Là-dessus, le concessionnaire va trouver l'administration et lui demande de forcer le nègre à travailler. Il arrive que cette contrainte s'exerce à coups de fusil. Un fait de ce genre, signalé par André Gide, est tellement certain qu'il a valu à son auteur une condamnation.

Mais à quelles tentations n'est-il pas parfois soumis, cet administrateur ! Il est peu payé, et le gérant de la concession est plus riche que lui. Dans ces conditions, il peut y avoir collusion.

Il manque pourtant quelque chose dans les deux volumes de Gide. Quelque chose qui justifie en apparence ce cri hypocrite des « coloniaux » : « Les colonies sont comme la femme de César : elles ne doivent pas être soupçonnées ». Les Français sont, à l'heure actuelle, encore si mal informés de ce qui se passe dans notre domaine d'outre-mer qu'ils sont portés à s'imaginer que les détestables errements pratiqués dans une partie de notre Congo sont également pratiqués partout ailleurs. Il n'en est pas ainsi : le commerce est libre dans tout le reste de nos colonies. Les indigènes y possèdent la terre, et nos méthodes administratives ont été telles que c'est leur enrichissement même qui leur fait maintenant désirer certaines libertés politiques. C'est ce qui a lieu particulièrement en Cochinchine où il existe 12.000 missionnaires annamites : millionnaires *en piastres*, c'est-à-dire douze ou quatorze fois millionnaires. Et aussi, à un moindre degré, mais de façon bien intéressante encore, au Dahomey, à la Côte d'Ivoire, en Guinée, en Tunisie, au Maroc.

Gide ne l'a pas dit formellement. Mais pourquoi ses critiques ne l'ont-ils pas fait remarquer ?... Ah ! voilà !... C'est que le monopole des sociétés concessionnaires, au Congo, expire en 1931. Elles voudraient bien qu'on le re-

nouvelât, en leur laissant une partie au moins de leurs exorbitants privilèges. Mais c'est ce qu'il ne faut pas, justement. A aucun prix !

LE DOSSIER DE PRESSE DU JOURNAL 1889-1939

(suite)¹

203 - XVIII-3

ANDRÉ ROUSSEAUX

(*Le Figaro*, 9 septembre 1939)

D'André Rousseaux (1896-1973, v. BAAG 21, janvier 1974, pp. 60-1), nous avons déjà reproduit ses articles sur *Geneviève* (n° 37, janvier 1978, pp. 59-64) et sur *Tbésée* (n° 27, pp. 34-8). En septembre 1939, les circonstances lui inspirent une note partielle sur le *Journal*...

LE JOURNAL D'ANDRÉ GIDE EN 1914

Le temps n'est pas au commentaire que nous aurions voulu donner du *Journal* d'André Gide, sans d'ailleurs songer à en épuiser dans un seul article la richesse et la subtilité. Si nous l'avons rouvert, cette semaine, c'est pour nous reporter aux pages notées par Gide pendant la dernière guerre, à l'été et à l'automne de 1914 en particulier. Quand les travaux et les jours sont bouleversés, et que les Français qui ne sont pas appelés à se battre sont tentés de se croire pour un moment dans une vie sans but, on se tourne volontiers vers un écrivain qui a cherché dans les mêmes circonstances à discerner son devoir vrai.

Son devoir ? Le mot peut étonner au sujet d'André Gide. Mais la vérité profonde sur l'auteur de *L'Immoraliste* est qu'il ne cesse pas de moraliser. A rebours parfois, quand cet être tout sensible est sollicité par la nature de suivre sa vérité là où il lui plaît de se rendre. Cependant, tout devoir formel aboli, hors de toute obéissance à un ordre extérieur à sa vie, Gide ne cesse pas d'écouter, à l'intérieur de son être, les exigences d'une conscience inquiète et mobile. Son mot sur lui-même : « Je ne suis qu'un petit garçon qui s'amuse —

1. Voir les deux premiers articles de ce Dossier reproduits dans le BAAG 59.

doublé d'un pasteur protestant qui l'ennuie» n'est qu'à moitié vrai. La conscience religieuse de Gide ne l'ennuie pas tant qu'elle ne l'anime.

Le 2 août 1914, il se jette dans une prière inspirée par un acte d'amour :

Avant de quitter Em., ce matin, je me suis agenouillé près d'elle (ce que je n'avais plus fait depuis...) et lui ai demandé de réciter «Notre Père». J'ai fait cela pour elle, et mon orgueil a cédé sans peine à l'amour ; du reste, tout mon cœur s'associait à sa prière.

Cet élan de sentiment religieux deviendra si puissant deux ans plus tard, qu'il ouvrira, entre 1916 et la fin de la guerre, la crise spirituelle au cours de laquelle Gide a écrit *Numquid et tu...?* C'est le moment de sa vie où André Gide, jusqu'à présent, est sans doute passé le plus près d'une conversion éventuelle.

En 1914, son âme n'est pas encore dévorée par ce feu intérieur. Elle est partagée entre la soumission à l'événement et le désir de ne pas s'abandonner à autre chose que ce qui lui donne sa force naturelle.

Je me reproche toutes les pensées qui ne sont pas en fonction de cette attente angoissée ; mais rien ne m'est moins naturel que tout ce qui dérange l'équilibre de l'esprit. N'était *l'opinion*, je sens que, sous le feu de l'ennemi, encore je jouirais d'une ode d'Horace.

La noblesse d'un tel désir se heurte à la condition du non-combattant dans les guerres de notre siècle. Au même moment, le combattant Thibaudet emportait Thucydide dans son sac : c'était un raffinement de tranquille énergie. La conscience scrupuleuse de Gide sent qu'à l'arrière le même geste aurait couleur d'égoïsme et d'abstention. Dans les guerres totales — et la dernière l'était encore moins que celle-ci — il n'y a personne qui ne se sente mobilisé moralement.

Il faut se laisser convaincre pourtant et admettre que l'utilité n'est pas toute sur la ligne de feu ; l'important, c'est que chacun soit à son poste.

Gide s'efforce donc de servir, soit à Cuverville, soit à Paris, à la Croix-Rouge, puis au Foyer franco-belge dont il s'occupe avec Charles Du Bos. Non que son cœur inquiet se satisfasse facilement d'un devoir facile. Il craint tout ce qui ressemble à une hypocrisie, il déteste le titre ou le brassard qu'on arbo-re pour masquer un dévouement factice. Tel hôpital auquel on s'était consacré paraît-il être sans activité ? On redoute de redevenir inutile :

Ce même événement qui, pour tant d'autres, doit leur révéler leur courage, sera-t-il donc pour nous une école de fainéantise et de veulerie ? Nous voici donc contraints à l'égoïsme. C'est contre quoi nous nous démenons en vain.

Non. Pas en vain. Il n'est pas vain de travailler quand même, chacun à sa place, et de ne pas céder à la ferveur oisive par laquelle Gide se sent guetté quand il note : «Toujours rien. La lutte atroce continue. En ne cessant point d'y penser, on voudrait aider au succès.» Et il est d'un mérite certain, où la lucidité morale n'est pas seule en jeu, de reconnaître que la résistance de

tous est faite de courages de plusieurs sortes : «Courage actif et courage passif. Différents jusqu'à s'opposer.»

204-XVIII-4

DENIS DE ROUGEMONT

(*La Nouvelle Revue Française*, n° 316, 1^{er} janvier 1940, pp. 24-32)

Né en 1906, l'essayiste suisse Denis de Rougemont fut de la première équipe d'*Esprit* et du mouvement personneliste (*Politique de la Personne*, Je sers, 1934 ; *Penser avec les mains*, Albin Michel, 1936...). La grande notoriété lui vint avec *L'Amour et l'Occident* (Plon, 1939), que compléta en 1961 *Les Mythes de l'Amour* (Albin Michel), où on peut lire un chapitre sur «Les deux âmes d'André Gide» (rééd. Gallimard, 1967, coll. «Idées», pp. 177-202). Il collabora régulièrement à *La NRF* de 1931 à 1940, ainsi qu'au numéro d'*Hommage à André Gide* de novembre 1951 («Un complot de protestants», où il raconte sa visite à Gide de juin 1939, où celui-ci lui offrit de le loger dans son studio de la rue Vaneau). L'article reproduit ci-après a été recueilli par Rougemont dans *Les Personnes du Drame* (Gallimard, 1947, pp. 153-66 ; la fin y est sensiblement remaniée et développée). Signalons qu'il préside le Centre Européen de la Culture, qu'il a fondé à Genève en 1948, et dirige depuis 1978 les cahiers trimestriels *Cadmos*.

AU SUJET DU JOURNAL D'ANDRÉ GIDE

Il ne serait guère honnête, et moins encore adroit, de ne point avouer l'incertitude où pareil livre entraîne le jugement. Gide a tant répété : Ne jugez pas ! qu'il a fini par se rendre lui-même littéralement «inestimable». Comment prendrait-on position devant un homme qui récusé sans cesse tout parti pris, et d'abord, quant à soi ? On renonce aisément à le fixer dans l'une ou l'autre des figures qu'il nous révèle au cours de ce *Journal* ; mais le malaise du critique commence au delà de ce premier piège évité. Il naît de la difficulté à découvrir l'intime hiérarchie qui trahirait la vraie personne dans ce complexe individuel. D'autant plus que certains détails, certaines allusions, et beaucoup de silence, font pressentir un drame secret, un nœud vital où peut-être réside la cause des plus étranges contradictions qu'il subit ou qu'il entretient. (Jusqu'à masquer parfois de vraies fenêtres par excessive défiance d'une symétrie où l'on serait tenté de s'arrêter...)

Faute d'un «jugement» que ces treize cents pages s'appliquent à dénoncer d'avance, réduisons-nous à des notes de lecture, à quelques réactions impressionnistes.

*

Ce qui séduit, ce qui fascine dans ce *Journal*, ce n'est rien qui puisse être défini séparément — style, sujets abordés, rythme, idées ou lyrisme —, mais

bien plutôt c'est la complexité secrètement significative de l'ensemble. Pour qualifier cette harmonie involontaire, je ne puis évoquer que l'exemple de Goethe, dont ce n'est pas telle œuvre ou telle action que j'aime, mais bien le paysage vital, avec ses temps voilés et ses soleils, ses parcs, ses friches et ses habitations. Le phénomène-Goethe, dans l'espace et le temps, voilà qui donnerait une idée de l'espèce d'intérêt que l'on prend à lire le *Journal* d'André Gide. Il est probable que, du seul point de vue de l'art, cet intérêt demeure impur : l'indiscrétion moderne va chercher derrière les formes et au-dessous d'elles, dans le tout venant de confidences fragmentaires, une vérité que les œuvres concertées avouaient peut-être beaucoup mieux. Il est probable aussi que le journal est un genre littéraire inférieur, pour cette raison qu'il est toujours trop facilement intéressant. Je ne le conçois, comme œuvre d'art, que limité au récit d'une crise, et soumis par là-même à une sorte d'unité qui fait nécessairement défaut à la chronique intermittente d'une existence. Malgré les pages plus élaborées que Gide a groupées çà et là sous des titres particuliers (*Feuillets*, *Numquid et tu...?*, *La Marche turque*, etc.), malgré la perfection constante de l'écriture, et toutes ces aquarelles et ces tableaux de genre où s'amuse et s'attarde la maîtrise, on peut prévoir que la valeur d'un tel ouvrage restera d'ordre essentiellement biographique.

Mais ici se pose le problème de la vérité du portrait, Gide note lui-même dès 1924 : « Si plus tard on publie mon journal, je crains qu'il ne donne de moi une idée assez fausse. Je ne l'ai point tenu durant les longues périodes d'équilibre, de santé, de bonheur ; mais bien durant ces périodes de dépression où j'avais besoin de lui pour me ressaisir, et où je me montre dolent, geignant, pitoyable. »

« Si plus tard on publie mon journal... » Voilà qu'il y pourvoit lui-même. Et cependant, « donner de soi une idée fausse », c'est bien ce que devait éviter Gide, plus jalousement qu'aucun autre. Est-ce vraiment pour le diminuer qu'il anticipe sur ce risque ? Ou pour déconcerter ses juges, qu'il leur rend par avance toutes ses armes ? Mais ce serait un mauvais calcul. Aux yeux d'un lecteur prévenu, tant de naturel pourrait encore passer pour une pose raffinée. J'imaginerais plutôt que Gide est fasciné par l'obstacle qu'il veut éviter. Son horreur du malentendu l'entraîne à livrer au public treize cents pages d'explications qui menacent d'aggraver l'équivoque. Mais alors, cela devient exemplaire. L'effort gidien pour échapper aux trompeuses stylisations des morales et jugements tout faits n'est plus seulement émouvant : il revêt la valeur d'une expérience cruciale sur les limites de la sincérité en général, et du journal intime en particulier. La passion d'être *complètement* vrai finit par altérer le naturel ; mais par son excès même, elle nous rend attentifs aux défauts réguliers de tout auto-portrait. C'est nous donner le moyen d'y porter

nos retouches.

*

Parfois, le secret d'une vie s'épuise dans l'œuvre ; il ne reste pour le journal que les plus sèches notations (Byron, Stendhal). D'autres fois, l'œuvre et le journal sont simplement des manières différentes de poursuivre une même confiance. On ne sait plus si le journal est en marge de l'œuvre, ou si l'œuvre n'est qu'un moment privilégié de ce journal. Alors le vrai portrait de l'auteur n'est plus dans l'œuvre ni dans le journal, mais dans leur mutuelle réfraction. Et par exemple, les choses tues dans ce recueil — (Gide a marqué qu'une grave lacune mutilé l'image qu'il nous y livre de lui-même)¹ —, il se peut qu'elles soient dites dans *Les Cahiers d'André Walter*, et surtout dans *La Porte étroite*, ce roman janséniste et « cathare »...

*

D'autres causes d'erreur interviennent, faussant les proportions de l'autoportrait, si l'on se borne au seul journal. « Les choses les plus importantes à dire sont celles que souvent je n'ai pas cru devoir dire — parce qu'elles me paraissaient trop évidentes. » Si sincère qu'on se veuille en relatant ses journées, comment ne serait-on pas tenté de dire surtout ce qui a frappé, ce qui est bizarre, ce qui fait exception justement. Et comment ne céderait-on pas à l'invite d'une formule, d'une épigramme sur tel ami dont il semble inutile de répéter chaque fois qu'on l'aime ? Ainsi l'on se peint plus « rosse » que nature. Gide lui-même, à ce jeu, ne s'est pas épargné : « Je ne suis qu'un petit garçon qui s'amuse — doublé d'un pasteur protestant qui l'ennuie. » Type de boutade dont certains, contre lui, ne se priveront pas d'abuser.

Voici qui va fort loin dans la critique du genre : « Je ne pense pas qu'il y ait grand profit à tirer de ces examens de conscience où l'on parvient toujours à découvrir de mesquins ressorts à n'importe quel comportement. On les inventerait même, pour la satisfaction de se paraître à soi-même plus perspicace, et l'on a grande tendance, par contre, à négliger, de peur de se surfaire, tout ce qui peut entrer en jeu de bonté naturelle ou de sociabilité, disons mieux : d'amabilité ; ou mieux encore : du désir de paraître aimable. Mais à trop se regarder, on ne vit plus. Le regard, ici, crée ce qu'il cherche... » Or, en écrivant cela, Gide n'a-t-il point cédé à la tentation qu'il décrit ? Cercle vicieux de la sincérité.

Ou bien l'on est banal — pour rétablir les quotidiennes proportions — ou bien l'on ne consent à noter que l'important, c'est-à-dire ce qui frappe ce jour-là, et l'on se fait trop pittoresque. En somme, le journal exigerait une discipline plus grande encore que celle de l'œuvre : il faudrait s'imposer un

1. Cf. p. 1331, note du 26 janvier 1930.

rythme égal et sans lacunes, une relation automatique et monotone des petits faits, *situant* exactement l'apparition de telle pensée ou de tel acte exceptionnel...

*

Les journaux d'écrivains sont vrais, mais d'une cécité indirecte, et parfois même négative. C'est moins la vie vécue qui s'y traduit, que le désir de compenser ou de parfaire ce qui n'a pas été vécu, ou mal vécu. (« J'avais besoin de lui pour me ressaisir. ») La vie réelle n'y figure souvent qu'à la manière dont elle figure dans les rêves. Compensations, ratures, reprises d'actes manqués... Il s'agirait de savoir si la vraie vie est dans ce qu'on fait, ou dans ce qu'on pense de ses actions. (Voir là-dessus la note dramatique datée du 5 janvier 1902.)

*

Mais voici qu'à mon tour je succombe au désir de marquer les seules différences, oubliant ce qui va de soi : l'auto-portrait de Gide est *aussi* ressemblant. On l'y retrouve *aussi* au naturel, avec toutes ses curiosités, son admirable modestie et ses malices, son sens rythmique de la langue toujours si fermement articulée (habitude des lectures à haute voix), ses sautes d'humeur, et ce besoin de donner raison à l'adversaire...¹ On l'y retrouve naturaliste à la manière gœthéenne, et musicien comme Gœthe encore se voulait peintre (mais Gide est, je crois, plus doué). On l'y découvre enfin, et cela me paraît nouveau, constamment occupé de problèmes religieux. Mais d'une manière qu'il importerait de spécifier.

*

A-t-on remarqué jusqu'à quel point l'« anti-christianisme » de Gide est chrétien dans ses déterminations ? Je crois qu'on s'est trop laissé prendre à sa perpétuelle polémique contre les convertis-convertisseurs. Il faudrait voir que pour lui, le problème proprement religieux s'est posé, et se pose encore, dans des termes qui échappent, presque nécessairement, à la sollicitude des catholiques.

Gide fut élevé dans un milieu où la religion paraissait se réduire à ces deux éléments que Calvin considère comme hérétiques : libre examen et moralisme. Du libre examen, Gide conserve son exigence de vérité et de véracité « advenue que pourra ». Du moralisme, il a gardé sans doute une propension fondamentale à préférer à la lettre du dogme l'esprit qui inspire et qualifie nos actions quotidiennes, fussent-elles non-conformistes. Mais toute morale a bientôt fait de se muer à son tour en dogme, et la morale protestante succom-

1. Besoin si contagieux, lorsqu'on parle avec lui, ou qu'on écrit à son propos, qu'il faut se forcer pour n'abandonner point les positions auxquelles on tient, et qui ne sont pas exactement les siennes...

be à ce danger plus qu'aucune autre dans les périodes de dépression théologique. D'où le ressentiment qu'à son égard conçoivent beaucoup de « protestants de naissance », détachés de la vie de leur église, et subissant seulement la coutume d'un milieu. Tout à fait justifiée en soi, cette réaction gauchit parfois certains jugements de Gide sur la Réforme. (Il la confond souvent, me semble-t-il, avec l'image courante et fautive d'un Calvin inhumain, presque manichéen.) L'évangélisme, hérité malgré tout de cette première éducation chrétienne, l'a mis en garde contre certaines altérations, les plus fréquentes, du christianisme : le mépris de la nature, et d'autre part, le recours à l'orthodoxie comme à une assurance prise sur le Saint-Esprit autant que sur le doute. (Il cite ce mot d'un catholique à un pasteur : « Vous, vous croyez, mais nous savons ! ») Ceci explique que le souci central de Gide ait été de débarrasser son christianisme de toutes les adjonctions « humaines — trop humaines » du moralisme néo-protestant et du dogmatisme romain. D'où son horreur congénitale des tours de passe-passe religieux. En somme, tout son effort consiste à se délivrer de cela même que certains chrétiens désireraient lui « révéler ». Le problème de la conversion devient pour lui le problème négatif du refus de la fausse conversion, ou de la conversion trop « facile ».

« Je ne suis ni protestant ni catholique ; je suis chrétien, tout simplement. » Position caractéristique du protestantisme libéral tel qu'il se développa au siècle dernier.

« Je l'ai souvent dit à Claudel : "Ce qui me retient [d'entrer dans l'église], ce n'est pas la libre-pensée, c'est l'Évangile." » Mais n'y a-t-il pas, à l'origine de ce refus de toute église (tant réformée que catholique), un attachement à sa vérité propre, qui est moins évangélique qu'individualiste, ou même rationaliste ? Certes, je m'en voudrais de critiquer une exigence d'honnêteté qui rappelle si fort Kierkegaard. Gide répugne à paraître plus qu'il n'est, à affirmer plus qu'il ne croit. Il se décrit « forcé de s'asseoir au culte de famille. Sa gêne. *L'horreur du geste qui puisse dépasser son sentiment...* » Kierkegaard, lui aussi, répétait : je ne suis pas chrétien. Mais c'était par désir de sauver une conception pure de la foi, dont il ne s'estimait pas digne, et qu'il *confessait* par là-même. Gide paraît surtout attentif à sa nature complexe et réticente. Or toute nature, irrémédiablement, s'éprouve complexe et réticente. Et l'acte de foi consistera toujours à passer outre au doute naturel, à confesser ce que la chair ni le sang par eux-mêmes ne sauraient confesser. Alors seulement pourrait se poser en termes nets le problème de l'église visible, de l'obéissance à une orthodoxie qui ne prétende pas s'emparer de l'Évangile, mais au contraire s'y ordonner. « Orthodoxie protestante — écrit Gide —, ces mots n'ont pour moi aucun sens. Je ne reconnais point d'autorité ; et si j'en reconnais une, ce serait celle de l'Église » (donc de Rome).

Allons donc ! Pour un protestant, ce dilemme est aussi choquant que le serait pour un Anglais ou un Scandinave le dilemme entre l'anarchie et l'étatisme totalitaire. Assimiler l'autorité au romanisme est d'ailleurs une erreur des plus courantes, en France surtout, et même chez certains protestants. Tout ce que je me sens le droit de dire ici, c'est que la Réforme a rejeté les prétentions du Pape de Rome non par dégoût de l'autorité en soi, mais *au contraire* par grande fidélité à l'autorité de l'Évangile, fondement unique et suffisant de la seule orthodoxie libératrice.

*

Si, malgré son génie du scrupule, Gide s'expose parfois au reproche de prendre position non sans légèreté sur des problèmes infiniment complexes (tel le communisme, naguère), je pense qu'on le peut expliquer par une certaine défiance d'*artiste* à l'égard des « idées » en soi, et de l'information méthodique. C'est par là que je sens le mieux la distance qui sépare de la sienne ma génération littéraire. Notre culture est beaucoup plus philosophique — je simplifie — que littéraire. Non point par préférence, loin de là. Mais les problèmes qui se posent à nous, nous n'avons pas pu les choisir, et encore moins les circonscrire dans un domaine privilégié. Ils nous contraignent parfois davantage qu'ils ne servent nos goûts naturels, d'où le danger de didactisme que nous courons tous plus ou moins. A cet égard, il m'apparaît que la leçon de Gide, pour ceux de mon âge, est moins urgente dans l'ordre de l'éthique, que dans celui de l'esthétique. C'est le maître-artisan de la langue, plus que l'im-moraliste, qui nous importe, et qui nous intéresse au double sens du mot. Conclusion provisoire, paradoxale peut-être, mais somme toute, assez gidiennement encore. Elle n'exclut aucun revirement dans les générations qui nous suivront : je prévois le jour où nos cadets nous opposeront l'exemple du probe adversaire des orthodoxies orgueilleuses, « André Gide à n'en plus finir » !

LES DOSSIERS DE PRESSE DU BAAG

Dans ses « Dossiers de presse des livres d'André Gide », le BAAG a reproduit jusqu'ici, depuis dix ans (depuis son n° 19, de juillet 1973), 204 articles : 19 sur *L'Immoraliste*, 34 sur *Les Faux-Monnayeurs*, 18 sur *Tbésée*, 14 sur *Geneviève*, 21 sur *La Porte étroite*, 9 sur *Isabelle*, 11 sur *Si le grain ne meurt*, 9 sur *Retour de l'URSS*, 4 sur *Les Caves du Vatican*, 5 sur *La Symphonie pastorale*, 6 sur *L'École des Femmes*, 2 sur *Robert*, 7 sur *Œdipe*, 13 sur *Corydon*, 6 sur *Le Prométhée mal enchaîné*, 14 sur *Paludes*, 8 sur *Voyage au Congo*, 4 sur *Journal 1889-1939*. A suivre...

- ◆ JEAN HYTIER : *ANDRÉ GIDE* (Paris : Charlot, 1946, 18,5 x 12 cm, 319 pp.).*

Le rôle du critique est ingrat : chargé d'assurer la célébration des grandes œuvres, il s'expose à devenir ce que Sartre nomme un gardien de cimetière ; soucieux de dépoussiérer ces tombes et d'en réorganiser la visite, il risque alors de n'exprimer qu'un goût passager, vite démodé, et de rejoindre rapidement une fosse commune oubliée des passants. A moins qu'il n'ait eu suffisamment de force et d'honnêteté pour exposer un sentiment personnel, lié à son époque, en l'étayant d'une doctrine de portée générale, fidèle à l'auteur qu'il interprète mais aussi à ses convictions qui le font à son tour créateur.

L'étude de Jean Hytier a quarante-cinq ans ; quand cette série de conférences fut prononcée (à la Faculté des Lettres d'Alger, de février à mai 1938), Gide n'avait pas encore tout dit, et l'on avait bien du mal à considérer en face et sereinement toutes les composantes de sa pensée et de son être. On se passionnait surtout pour la portée morale et sociale de son œuvre, négligeant peut-être l'aspect esthétique dont Gide avait pourtant affirmé la primauté. Il faut donc savoir gré à Jean Hytier de s'être livré à une relecture de cette œuvre, selon des critères qu'on peut juger aujourd'hui vieillis — Valéry enseignait depuis un an la poétique au Collège de France, et l'on ne parlait pas encore de la crise du roman — mais qui composent une doctrine parfaitement rigoureuse et qui, dans leur mouvement de retour au texte, annonçaient déjà la démarche de la critique moderne.

C'est d'emblée, au début de sa première conférence, que Jean Hytier annonce ses principes méthodologiques. Gide a écrit, il le rappelle en exergue de son livre, que «le point de vue esthétique est le seul où il faille se placer pour parler de [son] œuvre sagement». En conséquence, il se sent fondé à «consacrer à l'œuvre d'André Gide une étude d'esthétique appliquée», laissant de côté toutes les données biographiques, chronologiques et sociologiques, écartant également toute tentative de répertorier ce que nous nommons des thèmes et qu'il préfère intituler des prétextes :

* La récente disparition du grand universitaire que fut Jean Hytier a incité Pierre Masson à une relecture de son *André Gide*, dont la première édition parut à Alger, chez le même éditeur, en 1938.

Une classification systématique des prétextes n'offre pas un avantage bien sérieux pour l'analyse esthétique [...]. De grandes catégories comme l'espace, le temps, la changement ou le mouvement nous permettraient d'établir dans cette nature en désordre de belles allées à la française.

On ne peut qu'approuver de refus d'imposer une grille, de normaliser les livres à coup d'inventaires toujours identiques, mais n'est-ce pas aussi un parti-pris de parler à propos de Gide de «nature en désordre» ? N'est-ce pas méconnaître l'organisation qui sous-tend son œuvre et dont l'examen nous livrerait peut-être les orientations secrètes ? Mais justement, la critique de Jean Hytier s'adresse à elle comme au produit intelligible d'une volonté consciente qui se donne pour ce qu'elle est, et il s'efforce alors, au nom de ce respect, de la soumettre à des principes qui risquent d'être tout aussi réducteurs. Tout en étudiant cette œuvre, il va donc s'efforcer d'édifier sa propre doctrine et de la mettre en pratique, Gide lui fournissant aussi bien un texte qu'un prétexte.

C'est à propos de l'œuvre lyrique de Gide que ces principes s'expriment et s'appliquent de la façon la plus satisfaisante ; précisément, ne sont-ils pas le prolongement de ceux que Gide professait à ses débuts, c'est-à-dire dans sa période «lyrique» ? Pour Jean Hytier, «la poésie est une métaphysique du cœur destinée à satisfaire idéalement nos sentiments les plus profonds» ; il n'a ainsi pas de peine à identifier le désir comme principal thème des œuvres gidiennes, désir aux formes multiples, tantôt simple hédonisme par besoin de satisfaction, tantôt héroïsme par exigence de dépassement, tantôt pessimisme sous l'effet d'un désir déçu, tantôt enfin scepticisme en tant que «ferveur retournée», ainsi qu'il apparaît plus loin dans l'étude des œuvres ironiques.

Mais tout thème doit, à ses yeux, s'organiser dans son expression :

La loi de la poétisation est dans la convenance intime des détails aux thèmes, tandis que la loi de la composition esthétique est dans la hiérarchie des éléments.

C'est selon ce principe qu'il juge «faibles» *Les Cahiers d'André Walter* et qu'il critique plus loin le foisonnement des *Faux-Monnayeurs*. Pourtant, cette attitude n'est pas forcément négative dans la mesure où elle lui permet d'être sensible à des qualités de l'œuvre gidienne qu'on ne songe pas assez à souligner, tant elles ont fini par paraître naturelles : la sobriété, par exemple, avec laquelle Gide accompagne ses thèmes («le thème est d'autant plus agissant que plus secret, [...] et qu'il semble s'exhaler sur place comme un parfum diffus»), la retenue aussi dont il fait preuve dans son emploi des procédés symbolistes, son refus d'un anthropomorphisme facile pour décrire la nature, la discrétion de son style en général qui confine au dépouillement, pour aboutir à une «prose nue», pure et dense.

Refusant les catalogues de thèmes, Jean Hytier récuse également les énumérations stylistiques, et pour l'étude de la formulation poétique, il privilégie

la recherche du ton qu'il définit comme «une sélection affective du langage par une attitude de la conscience. [...] Le ton est cette nature intermédiaire qui relie l'inspiration à l'expression, qui va de l'une à l'autre et qui participe des deux». Il y a donc des variations dans un équilibre aussi instable, et chaque passage, chaque fragment de texte mérite une approche renouvelée. Une telle approche permet à Jean Hytier d'isoler et de célébrer les meilleurs passages de *Bethsabé*, de caractériser parfaitement les variations de ton de *Paludes* et de *La Tentative amoureuse* : il s'agit d'une «ironie qui recouvre une poésie sous-jacente, dans la mesure où elle présente la défense et la pudeur d'un sentiment susceptible avec lequel nous sympathisons». Plus loin, il relève les effets de ton sur ton de *La Porte étroite*, lorsqu'à la ferveur d'Alissa répond celle, plus tiède, de Jérôme.

Mais la critique de Jean Hytier ne saurait se borner à cette analyse ; de nature spiritualiste, elle ne peut qu'aboutir à la recherche d'une morale, «car toute satire comporte une morale». On retrouve donc l'éthique que Gide prétendait subordonner à l'esthétique, et avec elle des jugements que nous pourrions parfois juger partiels ; mais cette morale néanmoins n'apparaît jamais ici comme un dogme initial auquel l'œuvre n'a qu'à se soumettre, mais comme le centre vital de celle-ci, vers lequel convergent le plus objectivement possible les chemins de la réflexion esthétique.

Le Prométhée mal enchaîné est de la sorte identifié à une synthèse des *Cahiers d'André Walter* et des *Nourritures terrestres*, de l'ascétisme mystique et de l'abandon à la vie ; apparaît alors une parenté inattendue entre le *Prométhée* et *La Porte étroite*, ces deux œuvres ne peignant «l'inutilité de l'esprit de sacrifice qu'après en avoir montré la beauté pathétique». Mais à partir des *Caves du Vatican*, on sent que le jugement de Jean Hytier se fait plus sévère ; il montre fort bien que, déjà présente dans l'action du Miglionnaire, c'est l'idée de déterminisme, et plus spécialement de l'acte gratuit, qui est au cœur de l'aventure de Lafcadio ; il a raison de souligner l'impossibilité réelle d'un tel acte ; il a encore raison, s'appuyant sur un passage de *L'Affaire Redureau*, de montrer que Gide lui-même n'y croit guère. Mais il s'arrête en si bon chemin, et se sent alors fondé à lui reprocher la faiblesse de sa mise en scène qui ne parvient pas à donner l'illusion esthétique de l'acte gratuit :

Là est la faiblesse des *Caves*. Lafcadio existe ; son crime gratuit nous paraît irréel, et nous n'arrivons surtout pas à croire qu'il l'ait commis. [...] Je crois que Gide eût été amené à se rendre compte de la contradiction où il allait enfermer son héros si, au lieu de partir de la critique d'idées concernant la psychologie et la justice, il était parti de la critique d'une idée logique comme la causalité.

Mais qui lui dit que Gide n'a pas précisément utilisé cette idée, non pour la critiquer, mais pour en montrer ironiquement les effets implacables, même

sur le plus affranchi de ses personnages ? Non seulement il ne croit pas à la gratuité, mais les *Caves* et presque la totalité de ses œuvres s'emploient à tourner en dérision tous ceux qui prétendent, fût-ce un instant, revendiquer cette gratuité pour échapper à eux-mêmes et à leur responsabilité. Du coup tomberait cette accusation, Jean Hytier jugeant que Gide, trop indulgent envers Lafcadio, le laisse complaisamment commettre un meurtre scandaleux, puis un abandon «impie» : reproche-t-on à Prométhée d'avoir tué son aigle, ou à Tityre d'avoir fait pleurer Angèle ?

En revanche, il perçoit parfaitement l'aspect ironique de l'ensemble des «récits» (*L'Immoraliste*, *La Porte étroite*, *Isabelle*, *La Symphonie pastorale*) qu'il définit comme des «satires sérieuses» et dont il montre bien la complémentarité. Ces œuvres, explique-t-il, reposent sur une double méthode : d'un côté, Gide y pousse à bout un des possibles de son moi ; de l'autre, il se laisse envahir par une disposition empruntée au dehors. Il y a ainsi tour à tour, et parfois simultanément, «bourgeoisement et transplantation», exportation et importation de sentiments qui permettent à l'auteur de considérer à distance des personnages qui sont pourtant une partie de lui-même, qui lui donnent aussi le moyen de reconstituer une réalité, une ambiance, sans les copier platement, et surtout qui lui font retrouver le dynamisme de la tragédie, où l'on est invité à sympathiser avec des héros dont on ne voit que trop les erreurs et l'aveuglement. Et Jean Hytier de conclure, à propos de la poésie qui émane de ces destins excessifs :

C'est sur cette poésie reniée mais sentie que l'ironie courageuse prend pied, non sans regrets ni amertume.

A propos du théâtre, il part d'une définition conforme à ses vues antérieures : «Le drame est une métaphysique de la volonté.» Et de reprocher avec raison aux pièces de Gide un certain manque d'énergie et de tension. Mais on retrouve en même temps une critique qui était déjà sensible dans l'examen des *Caves*, et qui se développe surtout dans celui d'*Œdipe* :

C'est une œuvre beaucoup moins intéressante pour la dramaturgie que pour l'étude de l'idéologie gidienne. [...] Les idées, si dangereuses au théâtre, ont envahi les personnages au point de ne faire de ceux-ci que leur porte-parole.

Plus loin, il sera reproché aux *Faux-Monnayeurs* d'être «insidieusement contaminés par une idéologie tendancieuse». Autrement dit, s'il est demandé à l'auteur qu'il possède «une métaphysique intellectuelle très ferme», il semble qu'il doive s'en tenir à des réflexions d'ordre général (le mal, le destin, l'être et le paraître...) et ne pas laisser envahir son œuvre par des considérations plus actuelles. La pensée, mais sans les idées...

Dans ces conditions, on s'explique, même si ce n'est pas la seule raison, que Jean Hytier apprécie peu la structure éclatée des *Faux-Monnayeurs*, structure qui, dans l'évolution historique du roman, répond à un désir de refléter

de plus près le morcellement d'une vie éprouvée comme décousue — on dira plus tard « absurde » — dans laquelle les valeurs traditionnelles jouent de moins en moins le rôle de ciment. Il s'interroge en effet :

On peut se demander si l'entrecroisement d'une dizaine de récits constitue bien un roman.

De même, il regrette que ne soit pas connu le début du roman d'Édouard, de ces *Faux-Monnayeurs bis* dont il écrit à Paris une trentaine de pages :

C'est cela que nous espérons trouver dans le *Journal* d'Édouard, et non pas le récit d'événements auxquels il a pris part et que Gide aurait conté aussi bien que lui.

Mais c'est un peu trop assimiler Édouard à Gide ; c'est surtout ne pas voir que cette lacune fait justement la richesse du livre de Gide, tout comme, dans *Les Mémoires* de Vélasquez, nous voyons bien le peintre et son sujet, mais pas la toile qu'il est en train de peindre et qui nous tourne le dos.

On touche donc là aux limites d'une critique qui, fidèle à des définitions qu'elle voudrait immuables et universelles, a du mal à admettre que les codes et les lectures qui en sont faites puissent évoluer, et que cette évolution même puisse devenir l'objet de la création artistique :

L'intérêt qu'on prend à cette gymnastique mentale [il s'agit des *Faux-Monnayeurs*] détourne sur cette technique de la compréhension un plaisir qui devrait se porter sur le fond de l'œuvre.

Mais on ne saurait faire grief à Jean Hytier de ses principes ; chaque époque a ses armes, et les nôtres seront peut-être plus vite rouillées. L'essentiel est de les manier bien, c'est-à-dire avec la même honnêteté et la même justesse que dans ce livre, dont nous dirons qu'au procès toujours ouvert d'André Gide, il mérite encore d'être cité.

[P. M.]

◆ N. DAVID KEYPOUR : *ANDRÉ GIDE. ÉCRITURE ET RÉVERSIBILITÉ DANS LES FAUX-MONNAYEURS* (Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal, Paris : Didier Érudition, 1980, 21,5 x 14 cm, 261 pp.).

D'une étude aussi technique et méthodique, consacrée au plus technique des livres de Gide, on ne peut donner une vision rapide et personnelle sans l'amoindrir ou la fausser gravement : elle équivaut en effet à un patient château ce cartes dont le mérite et la justesse résident dans chacune de ces cartes ainsi superposées ; n'en considérer que quelques-unes compromettrait l'équilibre de l'ensemble, et vouloir en modifier certaines demanderait qu'on construisît un autre château. Cela pour dire que, modestement, nous allons tenter de donner de ce livre un résumé aussi fidèle et complet que possible, pensant rendre de cette manière le meilleur service au lecteur.

La première partie, justement intitulée *Analyse*, inventorie les procédés de la narration, multiples en raison même de la conception gidienne du roman, qui suppose une diversité de points de vue et une multiplicité de personnages. On retrouve dans *Les Faux-Monnayeurs* des procédés déjà utilisés par Gide, mais ici accumulés, dosés, et surtout orchestrés.

1. *Le monologue et le style indirect libre.* — Gide n'a pas du monologue intérieur la conception révolutionnaire de Dujardin et de Joyce ; la sienne, qui ne s'intéresse pas à la reproduction de la pensée à l'état naissant, s'apparente davantage au monologue du théâtre classique ou du roman flaubertien. Il fonctionne cependant comme un signe diacritique, car il est réservé dans *Les Faux-Monnayeurs* aux esprits encore disponibles, aux jeunes en particulier ; les crustacés enfermés dans leur carapace de préjugés n'ont pas d'intériorité, ils n'ont donc pas droit à ce mode d'expression.

Déterminé psychologiquement, le monologue intérieur l'est moins linguistiquement, et ses frontières avec le style indirect libre et la simple narration sont indécises et souvent se confondent sous la plume de l'auteur. Pour réaliser cette fusion sans aboutir au mélange, traditionnellement prohibé, des points de vue intérieur et extérieur au roman, Gide fait intervenir son narrateur de telle manière qu'il devient à son tour intérieur au roman, «très informé mais pas omniscient». Mais il procède également par extension, en prêtant parfois à Bernard Profitendieu la parole du narrateur et en l'intégrant à ses monologues qui tendent ainsi à ressembler aux monologues dramatiques, où l'on parle autant pour le spectateur que pour soi.

Un tel procédé s'avère, au bout du compte, riche d'une double conséquence : il permet au narrateur, en glissant son propre commentaire dans le monologue d'un personnage, d'établir envers celui-ci une distance ironique ; en sens inverse, il lui donne le moyen de passer inaperçu, en installant un personnage en son nom et place.

2. *La lettre.* — *Les Faux-Monnayeurs* contiennent douze lettres, qui fonctionnent à la fois comme medium de la narration et comme élément de l'intrigue qu'elles contribuent à faire avancer. C'est le cas de la lettre de Bernard à Olivier, qui rapporte le voyage de Laura et d'Édouard en Suisse, et qui provoque le rapprochement d'Olivier et de Passavant. Mais ces lettres jouent encore un rôle d'agent double, car elles nous renseignent autant, par le ton employé, sur l'expéditeur que sur le destinataire. On obtient ainsi, avec les deux lettres centrales de Bernard et d'Olivier, une sorte de roman épistolaire dont la particularité est d'établir «un équilibre entre l'action, la narration, la caractérisation, l'analyse psychologique et la révélation des points de vue».

3. *Le dialogue.* — Ayant depuis toujours recherché l'expression directe de l'état de ses personnages, Gide a été amené à faire jouer aux dialogues un

rôle essentiel dans son œuvre, et nous le voyons, dans *Les Faux-Monnayeurs*, cumuler les fonctions du monologue et de la lettre, non seulement en assurant la narration (La Pérouse dialoguant avec Édouard) et la caractérisation (ce sont par exemple les propos du vieil Azaïs), mais en se faisant également instrument de l'ironie (on voit ainsi Profitendieu et Molinier se trahir en parlant), allant jusqu'à remplacer le récit lorsque Lilian, puis Vincent «se racontent, se définissent et font le point de leur situation», l'une avec l'évocation de son naufrage, l'autre avec sa leçon de zoologie. A ce titre, il conviendrait sans doute d'étudier l'influence des *Affinités électives* sur *Les Faux-Monnayeurs*.

4. *Le journal*. — Déjà utilisé par Gide pour exposer directement l'intériorité d'un personnage, ce procédé trouve ici, avec le journal d'Édouard, un emploi particulièrement complexe, puisqu'il s'apparente au roman tout entier en réunissant toutes les techniques narratives précédemment énumérées : dialogues, lettre (celle de Laura glissée entre ses pages) et monologues. Tout en constituant un tout homogène, ce journal est donc organiquement lié au reste du texte et joue donc lui aussi un double rôle : il est d'abord un regard indiscret qui pénètre dans le cercle des familles, le narrateur se réservant le domaine des adolescents ; il assure surtout une fonction critique, nous faisant participer à la fiction mais aussi la dénonçant en montrant ses rouages ; il est ce miroir disposé obliquement «où se reflètent les personnages qui se trouvent dans le tableau présenté par le narrateur». Mais on ne peut le confondre totalement avec le point de vue du narrateur : il est, par exemple, muet sur un épisode aussi important que le drame de Boris.

5. *Le narrateur*. — On constate, dans les œuvres de Gide antérieures aux *Faux-Monnayeurs*, une réduction progressive de l'interventionnisme ironique qui, apparu dans *La Tentative amoureuse*, et prenant la forme de ce qu'on peut appeler «un narrateur ostensible», a diminué à mesure que ces œuvres gagnaient en consistance. Or, ce procédé réapparaît, plus fort que jamais, dans *Les Faux-Monnayeurs*, roman où le sujet central — la peinture des illusions et des désillusions — suppose une attitude critique de l'auteur à l'égard de ses personnages. Ayant réduit le rôle ironique de Bernard, ex-Lafcadio, Gide a évité qu'Édouard et son journal ne l'accaparent à leur tour, en équilibrant leur présence par celle d'un narrateur ostensible, qui lui permet de plus de ne pas être confondu avec Édouard.

Ce narrateur se manifeste ici à travers des commentaires, souvent persiflages, ou seulement des tournures interrogatives ou exclamatives, prenant ainsi l'attitude d'un reporter qui assisterait en direct aux événements, reporter apparemment objectif puisqu'il affecte d'ignorer, voire de parodier, les convictions psychologiques et morales de l'auteur.

On peut dire en résumé que «l'univers du roman semble être constitué d'un réseau de voix où celle du narrateur a perdu sa domination et a cessé d'être, par conséquent, le trait d'union traditionnel entre le réel et le fictif». Mais la seconde partie, consacrée aux *Ambigüités de la voix narrative*, va nous montrer combien ce point de vue peut être renversé, et quel profit tire l'auteur de cette dualité.

1. *Du narrateur à l'auteur.* — Par tradition, le lecteur reçoit toute histoire comme le récit d'un narrateur, et *Les Faux-Monnayeurs* suivent cette loi, puisqu'on peut assister à une lente appropriation par le narrateur de l'ensemble de l'univers présenté dans le livre : le journal d'Édouard, conçu d'abord comme une réalité indépendante, fait l'objet de nombreuses indiscretions, d'abord de Bernard, puis du narrateur lui-même qui le ramène ainsi dans la sphère de son influence. On obtient finalement un amalgame où tantôt le discours d'Édouard suppose connu celui du narrateur, tantôt l'auteur lui-même fait deviner sa présence par des «traces» laissées dans les différents discours, ruinant ainsi leur vraisemblance et contraignant le lecteur à chercher «autre chose».

2. *La dualité d'Édouard.* — Image à la fois fidèle et critique de Gide, Édouard a deux missions : en tant que participant à l'intrigue, il est chargé, au même titre que les autres personnages, de mettre en évidence par son comportement la thématique morale du livre ; en tant que personnification de l'auteur, il expose discursivement cette thématique ainsi que les principes esthétiques du roman. On relève ainsi de nombreux passages où il sert de porte-parole à Gide, qui pourtant le renie dans la mesure où il lui fait incarner ses propres doutes sur son entreprise romanesque : pendant qu'Édouard s'interroge sur la réalisation de son livre, celui de Gide s'accomplit.

3. *Édouard e(s)t l'auteur.* — Sur le plan thématique, Édouard est donc un personnage double : proche de l'auteur, il est chargé d'exposer lucidement le thème essentiel de l'aveuglement, et de le dénoncer chez son entourage ; personnage à part entière, il s'affirme lui aussi comme aveugle et hypocrite, en particulier envers Boris. Mais, sur le plan esthétique, il est bel et bien un reflet de l'auteur, et la réussite réelle de Gide signifie en écho la réussite théorique d'Édouard : revenu à Paris, il écrit trente pages des *Faux-Monnayeurs*.

4. *Le roman e(s)t son double.* — Mais ce rapport entre le personnage et son auteur peut s'inverser : puisque Gide, s'introduisant dans le récit, se met sur le même plan qu'Édouard, il court le risque d'être supplanté par lui, tout le reste du texte pouvant être alors considéré comme un miroir qu'Édouard disposerait obliquement par rapport à son journal. Un tel procédé, estompant la frontière entre réel et irréel, explique la nécessité pour Gide, ainsi détrôné par sa créature, de revendiquer la possession de son œuvre en écrivant

parallèlement le *Journal des Faux-Monnayeurs*.

5. *Un mode d'être en littérature.* — On sait l'aspect autobiographique des *Faux-Monnayeurs* ; on sait également l'aptitude de Gide à se dépersonnaliser au profit de ses personnages : évoquant des événements qui le touchent de près, il parvient à en parler objectivement en se dévouant avec sa sincérité d'artiste aux silhouettes pourtant contrastées qu'il dépeint. On obtient ainsi, sur le plan moral, un renversement de situation, avec la primauté du discours des personnages sur celui du narrateur ; le récit étant débarrassé de tout jugement, il ne reste comme critère d'appréciation que l'authenticité de chacun. Ainsi, l'impérialisme du narrateur n'était exhibé que pour dissimuler son abdication en coulisses : faisant écrire son roman par un personnage qui n'existe que dans ce même roman, Gide échappe au jugement du lecteur.

C'est ce refus d'être impliqué qui entraîne l'évacuation par Gide des questions historiques, sociales et politiques, de tout ce qui suppose un engagement. Mais il n'empêche que sa contestation des valeurs morales et de l'instrument même qui sert à les contester aboutit finalement à une remise en cause de l'ordre établi, même si par ailleurs la perfection formelle de son œuvre « exalte les canons de l'art bourgeois ».

[P. M.]

◆ JACQUES RIVIÈRE — JEAN SCHLUMBERGER : *CORRESPONDANCE (1909-1925)* (Édition établie, présentée et annotée par Jean-Pierre Cap. Lyon : Centre d'Études Gidiennes, 1980, 20,5 x 14,5 cm, 344 pp.).

Il n'est certes pas nécessaire de souligner auprès des « gidiens » — surtout depuis l'admirable étude d'Auguste Anglès — à quel point l'aventure de *La N.R.F.* fut fondée sur un réseau remarquable d'amitiés, ni combien Jean Schlumberger et Jacques Rivière se sont dévoués à sa cause. Mais en attendant la publication des correspondances Gide-Schlumberger et Gide-Rivière, il est indispensable de se plonger dans celle qu'ont entretenue, de 1909 à 1925, Jacques Rivière et Jean Schlumberger, pour mesurer ce que la revue leur doit, suivre son fonctionnement et son développement, l'élaboration de ses numéros, et les difficultés auxquelles il fallait périodiquement faire face. On sait que Schlumberger a été la cheville ouvrière des premières années de *La N.R.F.*, dont la première adresse fut celle de son domicile de la rue d'Assas, et que dès 1910, Jacques Rivière devint le septième homme de la nouvelle Pléiade, avant de jouer bientôt le rôle d'« homme de barre ». La revue se trouve au cœur de leurs préoccupations, même et surtout lorsqu'elle a cessé de paraître pendant la première guerre mondiale. Prisonnier dans son camp de Königsbrück en Saxe, Jacques Rivière se met dès 1916 à élaborer un nouveau programme, et pendant près de trois ans, il s'efforcera avec Jean Schlumberger —

affecté à un bureau de renseignement — de trouver une formule qui permette de rassembler une équipe transformée par l'épreuve, « depuis Claudel jusqu'à Martin du Gard ou Hamp » (p. 157). Entre Schlumberger qui rêvait d'une revue engagée, œuvrant « pour tout ce qui fait la grandeur de la France », et Rivière qui tenait à lui conserver son caractère fondamentalement « critique », l'accord était loin d'être aisé, et leur profonde affection n'empêchera nullement les affrontements, ni même quelques froissements. Mais c'est alors qu'on peut le mieux prendre la mesure de l'amitié, de la probité, du dévouement et de la fraternité des deux écrivains. A aucun moment on ne peut déceler l'ombre d'un calcul ou d'une manœuvre. Les opinions et les arguments s'échangent avec la plus grande clarté, le plus profond respect, toujours subordonnés au souci suprême de servir.

On reste en effet confondu par leur sens du devoir, par leur obsession d'être utiles. Ce dont souffre le plus Rivière pendant sa captivité de quatre ans, c'est d'être ainsi mis sur la touche et de ne pouvoir exercer ses talents au profit de la communauté. C'est pour aider à la défense de la France qu'il tente de s'évader, et lorsque, pour raisons de santé, il est interné en Suisse, il se met à donner des conférences pour « être le moins inutile possible » (p. 161). De son côté, Schlumberger, qui gémissait parfois avant la guerre sur sa « stérilité », veut absolument mettre à profit l'expérience des hommes et du monde qu'il est en train d'acquiescer pour œuvrer à la « régénération nationale ».

Incontestablement, Rivière manifeste une ouverture d'esprit plus grande que son aîné, et tandis que Schlumberger manifeste des réticences vis-à-vis de Nietzsche (p. 43), de Rouault (p. 64) ou de Saint-John Perse (p. 188), c'est avec son « Introduction à une métaphysique du Rêve » qu'il s'installe dans la revue, tandis que ses *Études* manifestent l'éventail de ses admirations, depuis les peintres (dont Matisse et Rouault) jusqu'aux musiciens (Debussy, Borodine et Moussorgsky entre autres), en passant par ses maîtres en matière de littérature : Baudelaire, Claudel et Gide. Selon Isabelle Rivière, c'est lui qui « batailla terriblement » contre le comité de lecture en faveur de Marcel Proust, qui introduisit à *La N.R.F.* aussi bien Alain-Fournier que Saint-John Perse, Mauriac, Larbaud, Aragon et tant d'autres encore (pp. 234-5). On s'aperçoit aussi, chemin faisant, que Schlumberger avait la dent dure pour certains de ses compagnons : ne déplore-t-il pas par exemple « le lyrisme un peu débile du *Voyage d'Urien* ou de *El Hadj* » (p. 57) aussi bien que « les tares de la volonté » de Marcel Drouin (p. 129) ? Il ira même, en 1919, jusqu'à souhaiter « rayer Drouin [des] tablettes » de la revue (p. 187). Et ne parlons pas du pauvre Jacques-Émile Blanche (« l'affreux Jacques-Émile »), dont il réjouira de l'éviction : « nous lui avons répondu par un coup de pied quelque part » (p. 128) !

Au reste, les deux amis n'hésitent pas à faire prévaloir la sincérité de leur jugement lorsqu'il s'agit de leurs œuvres romanesques. Rivière avait élégamment manifesté quelques réserves sur *L'Inquiète Paternité* dont «la scène n'a pas de recoins où l'on puisse se tenir pour s'abriter» (p. 79), et il sera beaucoup plus sévère sur *Un Homme heureux*. A son tour, Schlumberger n'hésitera pas à critiquer sans grand ménagement *Aimée* : «Ton œuvre est d'une telle sincérité qu'elle échappe à toutes les lois des œuvres d'imagination.» C'est tout au plus un «document» sur «l'impuissance d'aimer» (pp. 205-6).

Au passage, on appréciera l'étonnant autoportrait de Jacques Rivière (pp. 172-4), mais c'est l'ensemble de leurs lettres qui permet le mieux de saisir de l'intérieur les nuances de ces deux personnalités. Et c'est véritablement le mot d'amitié qui domine cette correspondance, ce mot que Schlumberger se plaît à décliner, et qui finit toujours par l'emporter sur toutes les divergences. Quelle belle profession de foi que celle-ci, qui rayonne sur tout le volume :

Cette amitié qui nous groupe, qui fait notre force et notre originalité, elle me tient tant à cœur — tout ce qui la touche me préoccupe. Si jamais elle venait à manquer, il me semble que je perdrais ma raison d'être. J'ai tout joué sur elle. Ce à quoi je puis parvenir tout seul ne m'intéresse pas... (p. 111).

{ALAIN GOULET}

◆ **ANDRÉ GIDE : *LE PÈLERINAGE*** (Préface de Henry de Paysac. [Saint-Pierre-de-Mont, 40000 Mont-de-Marsan :] Les Cahiers des Brisants, 1982, 18 x 12 cm, 25 pp.).

Il faut savoir gré à Henry de Paysac de nous permettre la redécouverte d'un des plus importants poèmes d'André Gide, important non seulement par la longueur (73 vers) et la — relative — réussite formelle, mais surtout par la position qu'il occupe dans l'évolution esthétique et morale de son auteur, sur les pas duquel il nous invite à pèleriner à notre tour.

Écrit probablement en juin 1891, *La Pèlerinage* est annoncé en des termes prometteurs à Paul Valéry : «J'envoie 73 vers à *La Conque* [...]. Je commence à prendre de très nettes idées en matière de versification et tantôt, après que j'aurai enseveli de premiers essais enhardis, en *La Conque*, je crois que j'oserai un bouquin de chansons dans une forme mienne et que je commence à savoir.» (11 juin 1891, *Correspondance Gide-Valéry*, p. 92). On peut aujourd'hui faire la fine bouche devant cette forme dont Gide paraît si fier, et la satisfaction qu'il affiche toujours à l'égard de son œuvre poétique reste un sujet d'étonnement pour ses commentateurs. Cependant, il ne serait pas difficile de montrer qu'entre *Le Pèlerinage* et les ouvrages ultérieurs la parenté est étroite, au niveau de l'expression et de l'organisation du monde extérieur :

Bernard, se glissant dans les rues de Paris à l'aube, ou s'y promenant en compagnie de l'ange, ne découvre pas un univers moins abstrait, moins symboliste que celui où déambulent André et Emmanuèle. La différence — ce qui vient animer ce décor d'abord inconsistant et lui donner sa signification — ne se trouve donc pas dans un renouvellement des images, mais, conformément au principe énoncé dans *Les Nourritures terrestres*, dans la modification du regard qui les observe. Au moment d'écrire son poème, Gide considère encore le monde comme un simple prolongement de son moi, mais il éprouve de plus en plus de difficultés à faire entrer dans le domaine de son rêve la bien réelle Madeleine. Plutôt que de renoncer à ce rêve, il préfère rejeter sur elle la responsabilité de cette incompatibilité, et de l'ironie des *Poésies d'André Walter* à la cruauté de *L'Immoraliste*, il n'y a qu'une question de degré : on voit bien que ce sont Michel, Jérôme et Lafcadio qui vivent dans l'illusion ou le mensonge, mais ce sont Marceline, Alissa et Geneviève qui en font les frais.

Jean Delay, puis Alain Goulet, ont mis en évidence le rapport entre la composition du *Pèlerinage* et la déception causée par l'attitude de Madeleine qui, dans une lettre de la même époque, se compare au Petit Poucet, perdu « dans une grande forêt » avec, pour seule et lointaine lumière, « la foi que nous sommes éloignés mais non séparés » (Madeleine à André Gide, 13 juin 1891, in Schlumberger, *Madeleine et André Gide*, p. 63).

Marquer ses distances à l'égard de Madeleine rebelle au mariage sans renoncer à la conquérir, entreprendre de critiquer ce qu'il y avait de plus sacré, regarder son rêve à distance pour s'étonner surtout que les autres ne le comprennent pas, telle est l'attitude ironique dont Tityre est l'initiateur et Armand, le martyr. Ce pèlerinage est la promenade de deux parallèles dont il n'est même plus sûr qu'elles se rejoignent à l'infini, et comme Luc et Rachel, comme Jérôme et Alissa, les personnages ont beau se donner la main, ils finissent pourtant par se perdre. Et la faute de retomber sur l'héroïne, dont le prétendu mysticisme va servir d'alibi, puis de repoussoir pour glorifier les nourritures terrestres :

Le poète marche vers toutes les promesses de renouveau qu'expriment « l'aurore », ce « ciel rose » et « les fleurs écloses » [...], tandis que l'âme sœur l'entraîne vers l'Eglise qu'ils n'atteindront jamais : la méprise ne peut durer, et c'est le premier constat d'échec [...]. Dans ce poème est donc inscrit déjà tout le malentendu sur lequel André Gide et Madeleine Rondeaux allaient fonder leur vie, par entêtement dans un rêve éclos chez le garçon de quinze ans. (Alain Goulet, « Les premiers vers d'André Gide », *CAG I*, p. 143).

Prolongement des hésitations symbolistes et annonce des certitudes futures, ce poème comporte ainsi deux aspects que nous voulons seulement indiquer ici :

— D'un côté, *Le Pèlerinage* est tout entier une réminiscence baudelairien-

ne, la poursuite de correspondances à travers un monde recomposé par la volonté du poète et offert à ses sens réconciliés : les yeux s'épanouissent comme des fleurs sous l'effet du soleil, les eaux en échange sourient et « les fleurs écloses écoutent ». Procédant par étapes, à travers des alliances d'éléments — lumière et ombre, vie animale et végétale, solide, liquide et gazeux — et selon des métamorphoses successives — les prunelles qui s'ouvrent, les sources qui s'évaporent —, nous parvenons à la strophe principale, celle qui, en fin de poème, pourrait le clore triomphalement, mais qui, placée juste après le milieu, ne fait que révéler ses limites en préludant à un déclin désenchanté : comme dans *Recueillement*, poème cher à André Walter, prend forme un paysage complet, délimité par la plaine et l'azur, de l'une s'élevant des chants, de l'autre descendant de « grands rayons » ; mais, alors que dans le poème de Baudelaire, le paysage trouve à l'orient sa porte de sortie, son ouverture sur une vie mystérieuse, sur cette « douce nuit qui marche », dans celui de Gide, il n'y a d'autre affirmation que la répétition du même sujet, en plus petit, l'abyme n'étant ici qu'un palliatif dérisoire à l'insuffisance d'un monde incapable de fournir « autre chose » ; en arrière-plan, « dans les lointains éblouis » est reproduite en effet la même scène : à la rencontre du Soleil chutant obliquement, « des haleines vespérales et purpurines sont montées ».

Dans ce monde trop bien clos, pourvu d'un faux mystère, il n'y a pas de promenade possible, mais bien un pèlerinage, c'est-à-dire une marche vers un lieu où, de la présence sacrée, il ne reste que le souvenir. André Walter et Emmanuèle se chuchotent en complices le vers de Baudelaire : « Entends la douce nuit qui marche » ; ici, il n'y a plus qu'« elle » qui dise, imposant le silence :

Écoute !

Là-bas, les cloches de l'Église

Qui sonnent !

L'évocation de l'église ponctue l'échec de ce voyage, tout comme celui d'Angèle et de Tityre se clot sur cette remarque : « Il fallait deux jours pour voir la mer, et nous voulions être rentrés dimanche pour le culte. » (*Paludes*, éd. Pléiade, p. 140). Le rapport aux choses est donc faussé, forcément décevant, et Gide n'est pas seulement contraint, à la manière baudelairienne, de les éloigner pour les trouver désirables, cherchant l'obscurité pour souhaiter la lumière, espérant le sommeil qui lui fasse retrouver l'attente du réveil ; dans leur utilisation, il révèle que certaines forces, certains tropismes commandent leur organisation au sein de son imaginaire, l'empêchant de les associer harmonieusement, mais aussi nous permettant de deviner quelle évolution lui permettra d'y parvenir.

— D'un autre côté, en effet, ce pèlerinage est caractérisé par une double évolution temporelle et géographique qui se révélera comme une des constan-

tes de l'œuvre gidien. Faute de pouvoir assigner un but à sa marche, ou plutôt d'oser s'avouer son but véritable, le héros ne peut lui donner une apparence de réalité qu'en faisant défiler des images « pour la galerie », en accumulant des clichés inopérants mais révélateurs : c'est ainsi que nous passons progressivement de l'aube à la nuit et des fleurs à la vase ; au début, le « ciel rose » rime avec les « fleurs écloses » ; ensuite, dans la forêt, des clairières s'ouvrent alors que le soleil apparaît ; puis, comme midi est proche, à l'heure où « les sources s'évaporent », on constate la disparition des « ombrages humides » ; vers le soir, dans la plaine rase s'assoupit le soleil et enfin, tandis que la nuit tombe, le sol à son tour se défait :

*Le sentier qui fuyait s'est caché sous la mousse,
La route s'est enfoncée dans la vase.
Et nous eûmes peur de l'heure passée.*

A l'opposé d'une correspondance, nous trouvons ici une discordance croissante entre le paysage et le poète ; l'aube, traditionnelle promesse de pureté et de joie, cède la place à la nuit, tandis que les fleurs épanouies sont remplacées par la mousse, puis la vase. Bien des voyages décrits par Gide sont frappés par ce dépérissement de la nature : combien de départs glorieux au soleil levant — des deux chevaliers de *La Tentative amoureuse* ou de Bernard des *Faux-Monnayeurs* — qui aboutissent à un piteux échec ! Combien de chemins « bordés d'aristoloches » qui s'emplissent peu à peu de boue ! Vase dans laquelle s'enfonce Tityre, sable humide où trébuché El Hadj, vase encore à La Morinière, où Michel patauge en compagnie de Charles.

Et l'on peut déjà prédire que sera réussi le pèlerinage qui, renonçant à l'exaltation facile du départ matinal, acceptera de cheminer dans l'obscurité pour n'atteindre la lumière qu'au prix d'une conquête, au bout de la route, au bout de la nuit. Car le départ à l'aube porte en lui sa défaite : si l'on attend le ciel pour se guider, on est à sa merci, et vaincu d'avance ; à peine en route, au huitième vers, le pèlerin gidien déclare : « Nous avons marché jusqu'au soir ». Tout est ainsi joué d'avance, l'aube porte en elle le crépuscule ; de même, le voyage vers une contrée de plus en plus sèche et dégagée porte en lui la promesse de la vase, puisque du souvenir et du regret de l'eau l'inconscient du marcheur ne peut se défaire, qui se condamne à la voir resurgir sous ses pieds, clandestine et souillée. Avançant vers le désert, El Hadj chante des pays de plus en plus frais et humides, et sous le soleil de midi le pèlerin regrette

*Les brumes au bord des ruisseaux
Et la paix ombreuse des branches.*

De même que le voyageur matinal n'accomplit qu'un faux départ, de même celui qui croit pouvoir mettre entre parenthèses la sexualité dont l'eau bour-

beuse, la vase écœurante sont, dans l'œuvre de Gide, l'évocation, celui-là marche à reculons, ne cessant de penser à ce qu'il s'ordonne d'oublier ; il tourne en rond, ne trouvant sous ses pas que le sol mouvant de ses obsessions refoulées.

Si ce poème annonce l'œuvre future, c'est surtout parce qu'en lui se manifestent plus clairement — par une plus grande lucidité de l'auteur, ou plutôt par une exaspération croissante de ses problèmes — les thèmes autour desquels elle va se construire, dénonçant de plus en plus systématiquement les faux pèlerins, prophètes ou croisés, qui s'élancent à l'aube en se prenant pour des saints, à la façon de Fleurissoire, et se retrouvent, le soir venu, dans les bras d'une prostituée. Mais cette constance dans la dénonciation ne prouve-t-elle pas aussi que Gide ne parvint jamais complètement à renoncer à l'aurore, dont les dernières lignes de son *Journal* célèbrent encore la beauté ?

[P. M.]

LES CAHIERS ANNUELS DE L'AAAG

1969. **CAHIERS ANDRÉ GIDE 1. *Les Débuts littéraires, d'André Walter à l'Immoraliste.*** Gallimard, 1969, 412 pp. 46 F
1970. **CAHIERS ANDRÉ GIDE 2. *Correspondance André Gide — François Mauriac (1912-1951). Édition établie, présentée et annotée par Jacqueline Morton.*** Gallimard, 1971, 280 pp. Épuisé, en réimpression
Susan M. STOUT, Index de la Correspondance André Gide — Roger Martin du Gard. Avant-propos de Claude Martin, avec deux lettres inédites de Roger Martin du Gard à André Gide. Gallimard, 1971, 64 pp. (Réimpression Centre d'Études Gidiennes, 1979). 21 F
1971. **CAHIERS ANDRÉ GIDE 3. *Le Centenaire. Actes des « Rencontres André Gide » du Collège de France.*** Gallimard, 1972, 364 pp. 43 F
Jacques COTNAM, Essai de Bibliographie chronologique des Écrits d'André Gide. Bulletin du Bibliophile, 1971, 64 pp. Épuisé
1972. **CAHIERS ANDRÉ GIDE 4. *Les Cahiers de la Petite Dame. Édition établie, présentée et annotée par Claude Martin. Préface d'André Malraux. Index général établi par Dale F. G. McIntyre. I (1918-1929).*** Gallimard, 1973, 496 pp. 55 F
1973. **CAHIERS ANDRÉ GIDE 5. *Les Cahiers de la Petite Dame. II (1929-1937).*** Gallimard, 1974, 672 pp. 78 F
1974. **CAHIERS ANDRÉ GIDE 6. *Les Cahiers de la Petite Dame. III (1937-1945).*** Gallimard, 1975, 416 pp. 53 F
1975. **CAHIERS ANDRÉ GIDE 7. *Les Cahiers de la Petite Dame. IV (1945-1951).*** Gallimard, 1977, 328 pp. 47 F
- 1976-77. **Claude MARTIN, *La Maturité d'André Gide : de « Paludes » à « L'Immoraliste » (1895-1902).*** Klincksieck, 1977, 688 pp. 90 F
1978. **CAHIERS ANDRÉ GIDE 8. *Correspondance André Gide — Jacques-Émile Blanche (1892-1939). Édition établie, présentée et annotée par Georges-Paul Collet.*** Gallimard, 1979, 392 pp. 88 F
1979. **CAHIERS ANDRÉ GIDE 9. *Correspondance André Gide — Dorothy Bussy. Édition établie et présentée par Jean Lambert, annotée par Richard Tedeschi. I (1918-1924).*** Gallimard, 1979, 536 pp. 98 F
1980. **CAHIERS ANDRÉ GIDE 10. *Correspondance André Gide — Dorothy Bussy. II (1925-1936).*** Gallimard, 1981, 653 pp. 114 F
1981. **Wanda VULLIEZ, *La Tristesse d'un automne sans été : Correspondance de Gabrielle Vulliez avec André Gide et Paul Claudel (1923-1931).*** Centre d'Études Gidiennes, 1981, 88 pp. 25 F
Robert LEVESQUE, Lettre à Gide & autres écrits. Édition établie, présentée et annotée par Claude Martin. Centre d'Études Gidiennes, 1982, 160 pp. 38 F
1982. **CAHIERS ANDRÉ GIDE 11. *Correspondance André Gide — Dorothy Bussy. III (1936-1951).*** Gallimard, 1982, 684 pp. 135 F
1983. **Ramon FERNANDEZ, *Gide ou le courage de s'engager. Édition augmentée de textes inédits et présentée par Claude Martin.*** Klincksieck. Sous presse
- Les quatre tomes des *Cahiers de la Petite Dame* (CAG 4, 5, 6 et 7). 220 F
- Les trois tomes de la *Correspondance André Gide — Dorothy Bussy* (CAG 9, 10 et 11). 320 F

(Commandes à adresser, accompagnées de leur règlement par chèque à l'ordre de l'AAAG, au Délégué aux publications de l'AAAG,
 3 rue Alexis-Carrel, F 69110 Ste-Foy-lès-Lyon)

GIDE ET LA RECHERCHE UNIVERSITAIRE

La rubrique qui s'ouvre aujourd'hui a pour but, ainsi que l'annonçait le BAAG 58 (p. 282), de favoriser la diffusion et la circulation des idées relatives à la personne et à l'œuvre d'André Gide, et plus spécialement de celles qui se sont exprimées à la faveur de travaux universitaires, surtout de ceux dont la publication prochaine n'est pas envisagée.

Bien évidemment, cette rubrique ne pourra vivre qu'avec la participation active de tous les chercheurs qui voudront bien se faire connaître et surtout rédiger de courts résumés de leurs travaux. Sa périodicité ne pourra être assurée qu'au prix de leur effort. Nous les en remercions d'avance.

PIERRE MASSON.

(Textes et informations seront adressés à Pierre Masson, 92 rue du Grand Douzillé, 49000 Angers.)

- Anna Guerranti, *La Poetica narrativa nella Corrispondenza Gide-Martin du Gard*. Thèse de doctorat soutenue à Florence le 24 avril 1980 (dir. : Prof. Arnaldo Pizzorusso).

En 1980, j'ai soutenu ma thèse pour le doctorat de langues et littératures étrangères intitulée *La Poetica narrativa nella Corrispondenza Gide-Martin du Gard*.¹ J'avais choisi de travailler sur ces deux auteurs et sur cette correspondance en particulier à la suite d'un long cycle de cours que M. Pizzorusso, professeur de Littérature française à l'Université de Florence, avait consacré à André Gide en 1977-78 et auxquels j'avais assisté.

Cet échange épistolaire m'avait frappée et intriguée ; il me semblait tout à fait exceptionnel que ces deux écrivains, si différents dans le physique et dans le caractère, avec une conception de la littérature qui se situait presque à l'opposé l'une de l'autre, aient entretenu une correspondance si riche de sujets et pendant si longtemps.²

1. Cf. BAAG 48, «Varia», p. 603, et BAAG 54, «Varia», p. 315.

2. Et où, malgré tout, ils ont continué à se vouvoyer pendant presque quarante ans.

M. Rieuneau a bien remarqué la différence qui existe entre les autres et très nombreuses correspondances de Gide et celle qu'il a échangée avec RMG :

Gide a eu la chance d'entrer « tout armé » dans l'amitié de Martin du Gard, avec tout son génie, toute sa gloire, toute sa richesse intérieure. A la différence d'un Valéry qui avait vu naître et croître sa jeune vaillance, ou d'un Claudel qui avait espérer le ramener à la vraie route, la sienne, Martin du Gard a connu et accepté un Gide déjà accompli, et l'ai aimé tel qu'il était, pour lui-même et sans autre référence que son génie. De là vient le caractère unique et véritablement exceptionnel de leur relation.¹

Caractère exceptionnel aussi si l'on pense à la personnalité si différente des deux écrivains, ce qui fit observer à RMG lui-même : « notre amitié fera l'étonnement des générations futures et, même aujourd'hui, doit surprendre plus d'un ». ²

D'un côté le « raciné », de l'autre le « vagabond » ; en effet, « si l'auteur des *Nourritures* s'était voué à l'errance, lui [RMG] se voulait bâtisseur ». ³ C'est encore RMG qui admettait : « Nous n'étions presque jamais d'accord » ⁴ ; mais il écrivait à Gide : « je crois que nous pouvons, en nous opposant, nous rendre mutuellement service » (3 oct. 1928, *Corr.*, I, 359) et « Pour chacun de nous deux notre amitié ne serait pas de grand profit, si nous abondions dans le même sens » (10 juil. 1934, *ibid.*, 626).

RMG a été, pendant tout cet échange, le conseiller fidèle de Gide, le « papier tournesol », le confident patient, équilibré et, surtout, discret. Gide, qui éprouvait toujours le besoin de « partager », de « se confesser », avait trouvé dans l'auteur des *Thibault* un ami avec lequel il pouvait finalement se laisser aller.

Le dialogue entre les deux écrivains comprend donc plusieurs thèmes ; en effet, il n'y avait pas un sujet qui échappât à la plume de l'un ou de l'autre ; mais le « grand » dialogue traite très souvent de la production littéraire de Gide ou de RMG : ce sont surtout *Les Thibault* et *Les Faux-Monnayeurs* (dédiés par Gide à RMG « en témoignage d'amitié profonde ») qui font l'objet de tant de lettres et de discussions.

Mais il ne faut pas passer sous silence les lettres échangées à propos de la publication de *Si le grain ne meurt* et du problème de la sincérité, de la discrétion ; celles qui traitent de l'engagement politique de Gide dans les années 30 ; les lettres échangées à propos de Tolstoï et de Dostoïevski et de la « que-

1. Maurice Rieuneau, « La Correspondance d'André Gide et de Roger Martin du Gard, roman d'une amitié », *CAG 1*, pp. 375-6.

2. *Les Cahiers de la Petite Dame*, II (*CAG 5*), août 1929, p. 38.

3. Robert Roza, *Roger Martin du Gard et la banalité retrouvée*, Paris : Didier, 1970, p. 176.

4. Jean Delay, introd. à la *Corr.*, I, p. 114.

relle du Veau à cinq pattes»...

On arrive donc tout naturellement à se demander, après avoir terminé la lecture passionnante de la Correspondance, si on peut parler d'une «influence» réciproque des deux auteurs, et quel a été le rôle que chacun d'entre eux a joué pendant si longtemps. L'un des éléments qu'on peut remarquer, par exemple, est «le parti pris de sévérité chez RMG [et] l'infatigable acceptation des critiques chez André Gide» (M. Rieuneau, art. cité, p. 373). Si l'attitude du premier peut correspondre à sa nature et au désir qu'il avait de faire obtenir à Gide le maximum de ses œuvres, que signifiait le comportement de l'auteur des *Faux-Monnayeurs* ? S'agissait-il d'une «complaisance pour ses contradicteurs»¹ ou d'un «besoin suraigu de sympathie»² ?

Quant à l'«influence» réciproque de Gide et de RMG³, on peut affirmer qu'elle est très limitée, voire inexistante du point de vue littéraire ; elle a été toutefois remarquable sur le plan des rapports humains :

De toute évidence, mon étroite intimité avec Gide, avec sa personne, sa vie, son entourage, a eu pour ma formation intérieure une importance considérable, dont je n'ai jamais cessé, dont je ne cesse pas, de récolter les bienfaits. Toutefois ces avantages sont d'un ordre général,

a écrit RMG dans ses *Notes sur André Gide*.⁴

... ils étaient vivants, ils s'estimaient, ils se plaisaient, ils aimaient travailler ensemble, chacun joyeux du bon ouvrage de l'autre, sans envie aucune, sans vanité, chacun participant aux difficultés de l'ami, cherchant à l'aider de toutes les ressources de son jugement, de sa clairvoyance, de son expérience.⁵

Quelles ont donc été la nature et la signification de ce rapport réciproque, si l'on exclut la soumission et l'antagonisme de l'un vis-à-vis de l'autre ? Jean Delay parle d'empathie⁶, mot qui définit très bien ce rapport singulier. On sait que Gide préférerait et aimait ceux qui différaient de lui plutôt que ceux qui lui ressemblaient.

1. José Cabanis, «Une collaboration littéraire : André Gide — Roger Martin du Gard», *Revue de Paris*, 1968, n° 6-7, p. 108.

2. *Les Cahiers de la Petite Dame*, I, p. 31.

3. Michel Raimond, *La Crise du Roman...*, Paris : José Corti, 1966, pp. 369-70, parle d'un «gidisme latent» dans l'œuvre de RMG. Roger Ikor, «Humanité des *Thibault*», *Europe*, 1946, n° 6, pp. 28-47, attribue au contraire à RMG une attitude d'«antigidisme» (que RMG lui-même a refusée). Ramon Fernandez, cité par RMG dans ses *Notes sur André Gide (Œuvres complètes, Pléiade, t. II, p. 1417)*, parle d'un «courant gidien» dans l'œuvre de l'écrivain ; RMG a répondu en jugeant cette idée tout à fait arbitraire.

4. *Notes sur André Gide*, éd. citée, p. 1417.

5. Jean Pénard, «Aspects d'une amitié : Roger Martin du Gard et André Gide», *Revue des Sciences Humaines*, 1959, n° 93, p. 83.

6. Mot de Jean Delay cité par M. Rieuneau, art. cité, p. 377.

Et c'est probablement dans ce côté de leur caractère que réside le secret de cette entente extraordinaire.*

- Josette Borrás Dunand, *El Tiempo en André Gide*. Thèse de doctorat soutenue le 4 décembre 1981 à la Faculté de Philologie de l'Université de Salamanque (dir. : Prof. Dr. D. Luis Cortés Vázquez).

Lors d'un premier travail, *Autour de l'«Œdipe» de Gide*, nous avons observé une lacune dans les études gidiennes : celle qui concernait la conception du temps. Notre thème retenu, *Le Temps chez André Gide*, il nous fallait procéder au choix des œuvres sur lesquelles nous allions travailler. Nous donnons les motifs de ce choix en même temps que les éléments de notre étude.

Les Nourritures terrestres, 1897. Nous les avons étudiées en tant qu'origine de la seule étiquette temporelle attachée à Gide : *l'Instant*. M. Georges Poulet¹ et ses disciples² ont enfermé Gide dans l'instant et l'ont condamné ainsi à l'échec temporel, à ne vivre que de miettes du temps, dans une sorte de ferveur égoïste. Il est vrai qu'ils sont arrivés à cette conclusion après la seule étude des *Nourritures*. En ce qui nous concerne, nous n'avons pas voulu en rester à cette œuvre, connaissant la préface que Gide en avait donnée en 1927 : «Ce manuel d'évasion, de délivrance, il est d'usage qu'on m'y enferme.» (éd. Pléiade, 249-50).

Mais une analyse sommaire nous montrait déjà l'ouverture de Gide vers d'autres temporalités, telles que le présent, symbolisé par la pluie, qui envahit la fin de l'œuvre ; et le futur par lequel il s'adresse aux générations qui le suivront. L'instant, par contre, nous a semblé représenter, plutôt qu'une jouissance intense du moment, le *désir* de cette jouissance ; plus que le chant de l'instant, Gide semble y donner le chant du *désir de l'instant*. Et du moment qu'on ne peut poursuivre que ce que l'on ne possède pas, *Les Nourritures terrestres* symbolisent pour nous la temporalité gidienne précisément opposée à l'instant, c'est-à-dire l'anti-instant.

Que Gide souhaite se construire une temporalité est déjà manifesté dans l'image où il oppose la vague, symbole d'instant en tant qu'errance, au port,

* Anna Guerranti est actuellement professeur de Français au Liceo linguistico G. Toriolo, Radicondoli (Siena).

1. «L'instant et le lieu chez André Gide», *AG 3* (1972), pp. 57-66.

2. Max Lindegger, *L'Hésitation chez André Gide* (Zurich : Juris Druck Verlag, 1972) ; Lilian Maeder, *Les premières apparitions du thème de la Libération dans l'œuvre d'André Gide* (Zurich : Juris Druck Verlag, 1972). Thèses présentées à la Faculté des Lettres de l'Université de Zurich pour l'obtention du grade de docteur, «acceptées par la Faculté sur la proposition de M. le Prof. Georges Poulet».

symbole de durée, de stabilité, auquel il ajoute le qualificatif de «doux».¹ Lorsque Gide écrit à Francis Jammes, le 2 août 1896 : «J'écris un conte où il n'est question de rien que du désert. Tu juges si ce sera embêtant à lire. Eh bien ! c'est encore plus embêtant à écrire» (*Corr.*, -80), cela ne veut-il pas laisser supposer qu'il souhaite quitter ces nourritures terrestres nord-africaines trop reliées à l'instant ? Trop minces et «désertiques» ?

Des *Nourritures terrestres*, nous sommes passé aux œuvres du Gide quinquagénaire, du Gide de la deuxième maturité, celle où nous pensons que l'homme acquiert d'une façon plus définitive son identité.

Si le grain ne meurt, 1925. Ces mémoires représentent dans notre thèse le temps passé. Gide y revient pour l'annuler, afin d'obtenir un présent éclatant comme celui qu'il est en train de vivre auprès de Marc Allégret lorsqu'il commence à rédiger ce livre. Il veut tuer le grain — le passé — afin que naisse et se développe une nouvelle plante — le présent.

Le *Journal* (que nous avons suivi parallèlement aux œuvres choisies, sauf pour l'étape des *Nourritures*) nous indique en effet que, pour lui, le passé est «fané», «sec», à tel point que le fait d'y revenir le rend morose, apathique, malade même. Pourtant, le fait d'y revenir lorsqu'il n'en veut pas, n'est-ce pas le signe de l'impossibilité de l'annuler ? *Si le grain ne meurt* ne signifie pas un exorcisme du passé, mais surtout un *désir* d'annulation du passé.

Les Faux-Monnayeurs, 1926. Le seul roman de Gide apparaît comme un triomphe du présent. C'est-à-dire comme le résultat, à première vue, de l'exorcisme du passé que *Si le grain ne meurt* a voulu obtenir. Dans le *Journal* de cette époque, nous pouvons lire : «il ne me plaît point d'être esclave ; esclave de mon passé, esclave de mes projets d'avenir» (*Journal 1889-1939*, p. 670) ; affirmation d'un Gide qui croit avoir mûri suffisamment pour pouvoir se sentir libéré. Comme s'il suffisait de crier très fort ce que l'on désire pour l'obtenir ! L'analyse des *Faux-Monnayeurs* fait apparaître que Gide, de nouveau, ne fait que manifester un *désir*. Cette fois, *désir du présent*. Cependant que les différentes couches chronologiques des personnages de son roman permettent de conclure qu'ils symbolisent les différentes temporalités en lutte les unes contre les autres.

Le *Journal* nous a montré jusqu'à quel point la joie du présent est peu durable. A peine semble-t-il acquis qu'il amène chez Gide la détresse.

Le *Journal des Faux-Monnayeurs* nous a indiqué que Gide a besoin de quelque chose de plus profond que d'obtenir le présent et d'en jouir.

Thésée, 1944. *Les Nourritures terrestres* étaient écrites comme les balbu-

1. «Le doux port viendra-t-il, après ces décourageantes dérives, ces errements de-ci, de-là ? où mon âme enfin reposée, sur une solide jetée près du phare tournant, regardera la mer.» (*Les Nourritures terrestres*, Pléiade, p. 182).

tiements d'un nouveau-né, qui veut vivre, mais ne sait pas encore comment ; et l'instant ne fut qu'un des chemins qui s'ouvraient à lui. Nous avons voulu leur rattacher l'œuvre de la vieillesse, pour clore le cycle vital gidien : *Thésée* qu'il a envisagé comme un «testament». Cette œuvre représente dans notre thèse la quatrième dimension temporelle : le futur. Si l'avenir peut sembler en contradiction avec l'âge de la vieillesse qui doit peu attendre de lui, il ne l'est pas avec l'insistance du «passer outre» de *Thésée*.

Mais, encore une fois, notre analyse nous a mené à la conclusion que Gide cherche, plus que le futur, le *désir* du futur.

Conclusion. Nous aurions pu donner à notre thèse le titre de «Gide, homme du désir». En effet, sa temporalité a moins d'importance en elle-même qu'en tant que désir qui facilite l'obtention d'une tension. C'est de cette tension que jaillit la force créatrice.

Temporalité et œuvre sont chez Gide inséparables. Ou, ce qui est la même chose, c'est à la temporalité que Gide doit son œuvre.*

- Pierre Lachasse, *La Mythologie dans l'œuvre d'André Gide*. Thèse pour le doctorat du Troisième Cycle soutenue en Sorbonne le 4 mars 1983 (dir. : Prof. Robert Mauzi).

Ce n'est pas là une étude de plus sur le mythe littéraire, venant après toutes celles qui ont déjà été menées à bien. Ce travail voit plus loin et s'insère dans un contexte beaucoup plus large : il est un premier volet d'une enquête qui cherche à établir ce que l'on pourrait appeler le cheminement d'André Gide, sa maturation, autrement son itinéraire intellectuel, spirituel, philosophique, psychologique et affectif, tel qu'il prend peu à peu forme au travers de sa démarche esthétique, de son œuvre en train de se construire. L'accent est donc mis sur la valeur expérimentale d'une création littéraire dont la fonction heuristique n'a peut-être pas été suffisamment soulignée jusqu'alors, sur l'élaboration d'une problématique nouvelle, à laquelle l'œuvre, et l'œuvre seule, est appelée à répondre...

La création mythologique est une expérience personnelle, qui manifeste la rencontre de l'écrivain et d'une culture. Nos prédécesseurs, Helen Watson-Williams et Patrick Pollard, s'étaient attachés exclusivement à l'étude de l'Antiquité gréco-latine. Nous avons voulu tenir compte de l'immense et diverse culture de Gide et de son interaction, le syncrétisme des mythes caractérisant la création gidienne ; aussi donnons-nous une large place à la Bible et à la constellation d'écrivains modernes qui accompagnent sa vie intellectuelle, en

- Texte communiqué après revision par M. Alain Goulet.

particulier Gœthe et Nietzsche. Cette expérience personnelle, de Narcisse à Thésée, offre une belle continuité et se présente d'abord comme une expérience intellectuelle, comme un laboratoire où se confrontent élans et réticences de l'esprit et, derrière lui, de la psyché de Gide. Du vieil homme à l'homme nouveau, c'est toujours la même démarche, la même recherche : comment devenir..., comment être..., qu'y a-t-il au bout de soi, un fois fixés ou déplacés les déterminismes issus de l'enfance et de l'éducation, une fois que le monde déserté des dieux connus a livré à l'espérance de la conquête son immensité soudain troublante ?

C'est un lieu commun que d'écrire que l'œuvre de Gide est une expérimentation, un essai, au sens où Montaigne entendait ce mot. Ceci est encore plus vrai des œuvres où Gide a recours à un mythe et qui sont, toutes, à des degrés divers, des traités : essais ironiques de postures en contraste ou en mouvement, élaborations tantôt sereines, tantôt tendues, d'une catharsis par l'écriture, mises en abyme de l'œuvre par elle-même, de l'expérience par elle-même, quêtes multipliées dont le but est toujours le même : la maîtrise de la création littéraire et, par là, la maîtrise du moi dont, seule, la création garantit la continuité. Cette expérience, toujours recommencée, est celle de l'écriture, celle de l'écrivain moderne, dont Prométhée est le prototype. A la double question — comment devenir...? comment être...? — tentent de répondre allégoriquement les œuvres mythologiques de Gide qui, de Narcisse à Thésée, se justifient et se fondent entre l'exigence de l'œuvre à accomplir (moyen d'échapper à la mort) et l'équilibre de l'œuvre accomplie (mais, et là s'ouvre un nouveau débat, faut-il voir dans *Thésée* le testament d'André Gide ?). L'étude du mythe gidien ne doit donc pas être dissociée de celle de l'œuvre tout entière ; c'est une des raisons pour lesquelles on ne trouvera pas dans ce travail d'analyse de l'Hellénisme.

Le titre de la thèse peut d'ailleurs induire en erreur. Il serait peut-être préférable de lui substituer celui-ci : «Formes et significations du mythe antique dans l'œuvre de Gide». En effet, si le mythe, chez Gide comme chez les autres écrivains modernes qui y ont eu recours, est désacralisé, il est réinvesti de nouvelles significations : il est à réinterpréter et, en ce sens, il pose au critique et à l'historien de nouvelles questions. Pourquoi l'homme a-t-il encore recours à la parole mythique, celle-ci renouvelée, à une époque d'extrême rationalité ? N'éprouve-t-il pas le besoin d'un langage nouveau et réinventé, apte à poser correctement les problèmes du moi profond mal intégré dans un monde qui en nie la légitimité à la fois spirituelle et charnelle ? Et ce langage nouveau, peut-il se codifier hors des sources de la civilisation ? Le recours au mythe est, c'est certain, désacralisation, en ce sens que plus personne n'y accorde foi, mais, comme le montre un livre récent de Paul Veyne, les anciens

Grecs eux-mêmes croyaient-ils à leurs dieux ? Il est surtout, pour l'écrivain moderne, l'occasion de réfléchir allégoriquement, en termes qu'il a lui-même posés, sur son propre chemin, sur son propre destin. C'est pourquoi l'ironie des œuvres « grecques » de Gide porte moins sur les figures mythiques qui, tel Prométhée, se démonétisent au contact d'un monde banalisé, que sur Gide lui-même : elle manifeste la nécessité pour la conscience de l'écart critique.

Cette fonction de distanciation que joue la littérature pour celui qui écrit est exposée dès *Le Traité du Narcisse* qui, loin d'être le simple manifeste symboliste et solipsiste qu'il paraît être, enseigne au contraire à Gide comment sortir du symbolisme et du solipsisme, ce qui avait fini par signifier la même chose. Cette démarche, à l'origine de toute l'œuvre de Gide, se perpétue sous d'autres formes en se subtilisant : mouvement dialectique et ironique, au sens socratique du terme, qui se renouvelle d'un mythe à l'autre, loi fondamentale de la création littéraire gidienne.

Cette étude du mythe gidien se veut donc contribution à une réflexion plus vaste : sur le cheminement intérieur de Gide, tel que le manifeste son œuvre tout entière, mais aussi sur les questions que pose tout écrivain moderne conscient et auxquelles leur œuvre ne donne qu'une imparfaite réponse...*

* V. BAAG 59, p. 449, «Thèses, mémoires et travaux».

CHRONIQUE BIBLIOGRAPHIQUE

la collection Sickles M^{es} Laurin, Guilloux, Buffetaud et Tailleur ont dispersé à Paris, au Nouveau Drouot les 13, 14 et 15 juin derniers, les 563 numéros (avec quelques *bis*) de la splendide *Collection d'un amateur* [il s'agit du célèbre collectionneur, le Colonel Daniel Sickles] (*Littérature du XX^e siècle : Livres & Manuscrits, Dessins & Illustrations, Reliures, Documents variés*), qui a fait l'objet d'un catalogue, richement illustré en noir et en couleur, rédigé par MM. Thierry Bodin (pour les manuscrits) et Christian Galantaris (pour les livres), experts. Gide y a la part du lion, avec 40 items, soit plus de douze pages du catalogue, que nous ne pouvons évidemment pas reproduire intégralement. Les plus rares originales y figurent, avec des envois autographes et sous de magnifiques reliures : un des 20 *Cahiers d'André Walter* sur Chine, un *Philoctète* (1899) et un *Saül* (1904), dédiacés à Henri de Régnier ; ex. d'épreuves de *Du Narcisse*, dédiacées à Valéry ; *Les Poésies d'André Walter*, dédiacées à Marc de La Nux ; de *Paludes*, un des 6 sur Chine, dédiacé à Mme Robert de Bonnières, et un Hollande dédiacé « à ma chère tante Claire, son petit neveu très dévoué » ; *Les Nourritures terrestres* et *L'Immoraliste*, dédiacés à Jules Renard (qui a porté sur le second ouvrage, « au crayon bleu, quelques marques de lecture devant les solécismes ou les passages obscurs ») ; deux des 30 *Roi Candaule* sur Chine, dédiacés, l'un à Verhaeren, l'autre « à Madame Henriette Roggers, en reconnaissant hommage et en souvenir de Nyssia » ; un *Saül* (1903), dédiacé « à mon vieux H. Van de Putte, en amical souvenir » ; un *Philoctète* (1899) et une *Porte étroite* (1/300 sur Arches), dédiacés à Charles-Louis Philippe ; un des 12 C.R.D.N. de 1911 ; un *Si le grain ne meurt* en 2 vol. de 1920-21 (tirés à 12 ex. pour le t. I, 13 ex. pour le t. II) ; etc...

Détaillons les six *manuscrits autographes* vendus :

— Ms. aut. d'un article sur les *Histoires souveraines* de Villiers de L'Isle-Adam, 9 pp. in-4. [Art. paru dans *La Revue blanche* du 1^{er} février 1900].

— Ms. en partie aut. de sa traduction de *Typhon* de Joseph Conrad, 2 cahiers petit in-4 de 118 feuillets chacun, chemise demi-maroquin bleu, étui (P.L. Martin). « Dans son travail, Gide fut aidé par M^{lle} Marie-Thérèse Muller.

La page de droite des cahiers présente la traduction de M^{lle} Muller, parfois abondamment corrigée et remaniée de la main de Gide, qui a également ré-écrit sur la page de gauche de nombreux passages autographes, souvent fort importants (environ 170 pages plus ou moins remplies, allant de quelques lignes à la page entière).»

— Ms. aut. d'un projet de préface pour *Les Liaisons dangereuses* (avec divers documents joints), env. 45 pp. de formats divers, montées ou remmargées en un vol. in-fol., dos et petits coins de veau ardoise, étui (P.-L. Martin). «Manuscrit de cette préface inédite, avec les brouillons et les notes préparatoires, accompagné de deux lettres d'André Maurois et de la minute autographe de la réponse de Gide (et d'une lettre d'Y. Davet, secrétaire de Gide). C'est André Maurois, en 1939, qui a demandé à Gide d'écrire cette préface pour une édition américaine des *Liaisons dangereuses*.»

— Ms. aut., *Dieu, «Fils de l'Homme»*, 7 pp. in-4. «Manuscrit avec ratures, corrections et passages supprimés de ce texte paru dans les *Interviews imaginaires* (Lausanne, Éd. du Haut-Pays, 1943) et repris dans les *Pages de Journal 1939-1942* (New York, J. Schiffrin, 1944).»

— Ms. aut. d'un projet de film d'après *Isabelle*, 95 pp. in-4 et 25 pp. in-8, en feuilles. «Le scénario fut commencé à la fin de 1946 à Genève, et continué pendant l'été de 1948 en Italie. Intéressant manuscrit de travail, avec de nombreuses ratures et corrections, et d'importants ajouts (dialogues développés, répliques intercalées, etc.). Gide travaille scène par scène, les reprenant ensuite pour les amplifier. Quelques pages sont annotées par Pierre Herbart. Cet important manuscrit, inédit, témoigne de l'énorme travail de Gide pour adapter son roman, tout psychologique, aux exigences de l'écriture cinématographique.»

— Ms. aut. sur «*les pieds de nez de la gloire*», 15 pp. in-8 montées sur onglets sur feuilles de pap. vergé, reliure soie moirée grise avec pièce de titre sur le premier plat. «Manuscrit, avec ratures et corrections, d'une amusante chronique ou causerie sur les fluctuations de la gloire... "J'aime assez, je l'avoue, tout ce qui vient rappeler au grand homme que sa grandeur ne le met pas à l'abri de ce que j'appellerai les pieds de nez de la gloire". [...]»

Huit lettres autographes de Gide :

207. Deux l.a.s., 1891 et 1895, à Édouard Dujardin, 3 1/2 pp. in-8 et 3 1/2 pp. in-12 (deuil). — Paris, 1^{er} juillet 1891. Gide était allé frapper en vain à la porte de Dujardin après la représentation d'*Antonia* : «*je voulais vous dire tout le bien que je pensais de votre pièce et connaître celui pour qui je me sentais déjà une si vive sympathie*». Il voulait également lui parler de ses «*projets de nouveau théâtre* [...]. *Votre tentative m'intéresse extrêmement et j'eusse été très heureux de m'associer à vous en une minime partie à*

titre d'actionnaire, ou autre — malheureusement les deux éditions successives de mon livre [Les Cahiers d'André Walter], dont j'ai dû faire tous les frais, tous les exorbitants frais, ont considérablement débilité ma bourse»... Gide ne sait plus s'il a envoyé à Dujardin *Les Cahiers d'André Walter* : «Comme la petite édition de ce livre est tirée à très petit nombre d'exemplaires, je regretterais qu'on fit double emploi»... — La Roque-Baignard, 23 juin 1895. Il le remercie de son mot aimable sur *Paludes*... «vous avez appris la triste raison du grand retard de ma réponse» (Gide avait perdu sa mère le 31 mai). Il n'a plus aucun exemplaire du *Traité du Narcisse*. «Je n'ai pas pu, étant absent, m'occuper du service de ma Tentative amoureuse. Mauclair qui se chargeait des envois vous l'a-t-il adressée ? [...] Personne ne l'a lue et c'est pourtant ce que j'ai écrit de meilleur»... [La lettre du 1^{er} juillet 1891 a été citée par Éd. Dujardin lui-même, dans son article «Un scandale littéraire» des *Cahiers idéalistes* n^o 7, février 1923, p. 14 ; celle du 23 juin 1895 est inédite.]

215. Ex. des *Nourritures terrestres*, dans une reliure maroquin tête de nègre de Marius Michel, contenant une l.a. de jeunesse s. de Gide à Alfred Vallette, semble-t-il, le directeur du *Mercure de France* (Rome, 19 janv. 1898, 3 pp. in-8). Envisageant de séjourner deux ou trois mois dans la Ville éternelle, il demande qu'on lui adresse le numéro de janvier du *Mercure*, *Les Nourritures terrestres*. [Lettre inédite.]

226. Ex. sur Arches de *La Porte étroite*, rel. maroquin turquoise mosaïqué de Gruel (reprod. couleur dans le catalogue), avec envoi autographe à Charles-Louis Philippe ; joint une l.a.s. de Gide à Henri Van de Putte au sujet de Ch.-L. Philippe et de Maria sa «petite connaissance» (s.d., 2 pp. in-8). [Lettre inédite.]

227. Ex. sur Arches de *La Porte étroite*, rel. demi-marquain bleu à coins de H. Alix, avec envoi autographe «à Pierre de Lanux, ce petit livre dont il a vu pousser les feuilles — affectueusement». Relié en tête une longue et belle l.a.s. d'André Gide à Eugène Rouart (Alger, 13 nov. 1900, 4 pp. in-4). Il raconte en détail une mésaventure arrivée pendant son séjour à l'hôtel de Noailles à Marseille avec Madeleine, sa femme, peu avant leur embarquement pour l'Afrique. Il y est aussi question d'argent. [Lettre inédite.]

228. Ex. de Pierre de Lanux d'Oscar Wilde, cart. bradel de l'époque. Insérée dans le vol., carte postale autographe de Gide à Pierre de Lanux envoyée d'Espagne en 1910 : «Je serai de retour dans 3 ou 4 ou 5 jours. Vous recevrez un paquet de 20 ex. de l'Os. W. que vous garderez jusqu'au revoir...» [Lettre inédite, datant de fin mars ou plutôt début avril 1910.]

231. Ex. d'*Isabelle* (1911), un des 20 gr. in-8 sur Arches impr. pour «Les XX», avec signature autogr. de Gide. Fixée en tête, une l.a.s. de Gide au bibliophile Pierre Dauze, fondateur en 1897 de la Société «Les XX» : «... c'est

une réussite merveilleuse, cette Isabelle inattendue [...]. C'est dans votre belle édition que je me relirai, si j'atteins à un âge où je prenne plaisir à me relire...». Enveloppe conservée. [Lettre inédite, sans doute de l'été 1911.]

240. Jointe au ms. aut. du projet de préface pour *Les Liaisons dangereuses*, minute aut. de la réponse de Gide à André Maurois. Le 26 juillet 1939, Gide écrit une longue lettre à Maurois pour tenter de se dégager d'une vague promesse : «*Je traîne depuis des mois à ras du sol, sans vertu, sans joie, sans génie, le cerveau gourde*» ; il souhaite voir Maurois à la décade de Pontigny. [Ce brouillon a été publié par Jan Van Haelen, «*Une lettre d'André Gide*», dans *Le Livre et l'Estampe* (Bruxelles), n° 1, 1^{er} décembre 1954, pp. 13-7.]

autres autographes Au catalogue de la vente aux enchères publiques de *Lettres autographes, Manuscrits et Documents*, qui a eu lieu au Nouveau Drouot le 27 juin dernier, à 14 h (M^e Dominique Vincent, Commissaire-Priseur, M. Thierry Bodin, Expert) :

116. Gide, L.a.s., 10 mai 1937, à son ami Auguste Bréal ; 2 pp. in-8. «*Naturellement, à la N.R.F., on m'affirme (Mlle Gras, à la "fabrication") que c'est toi qui fais attendre les épreuves ! Et l'Index plus particulièrement... Enfin j'ai pressé du mieux que j'ai pu.*» Il parle du tirage sur grand papier... [Il s'agit du livre d'Auguste Bréal sur *Philippe Berthelot* qui parut cette année-là chez Gallimard, dans la collection «*Les Contemporains vus de près*».]

Grâce à l'obligeante complaisance du D^r Jean Heitz, de Nice, membre de l'AAAG, que nous remercions vivement, notre ami Jean Claude est en mesure de nous fournir un abondant ensemble de descriptions de lettres autographes, relevées dans d'anciens catalogues de marchands spécialisés ou de ventes publiques et que n'avait pas encore signalées le BAAG. En voici une première suite :

— Carte postale a.s., à Jean Cocteau, 22 sept. 1925, timbre du Congo. Vue de la rivière Lopori avec adresse et texte au verso. «*Sur le fleuve Zaïre, dit Congo... on ne peut rien vous dire de ce pays étonnant, sinon que les crocodiles et les papillons rares ne nous empêchent pas de penser souvent à vous. Nous imaginons souvent votre rire et vos gestes lorsque nous rencontrons des animaux cocasses ou des fruits écœurants et biscornus...*» (Vente Hôtel Drouot, 16 févr. 1979).

— L.a.s., à Jean Cocteau, avril 1925, 2 pp., reliée dans un ex. de l'éd. orig. d'*Oedipe*. Concerne le récent ouvrage de Cocteau, *Le Mystère de l'Oiseleur*. «*Je contemple ces dessins longuement, amoureux, douloureusement. Alors c'est cela qui sort de vous, quand vous dites que vous ne faites rien ! Rien de tout ce que vous nous avez donné jusqu'aujourd'hui ne me permet d'entrer plus indiscrètement dans votre cœur. Ce sont des larmes cristallisées.*»

J'aime en vous l'oiseleur, mais je préfère l'oiseau... Pauvre ami douloureux, vous n'appartenez pas rien qu'aux morts...» (Vente Hôtel Drouot, 16 nov. 1954).

— L.a.s., à Jean Cocteau, reliée dans un ex. de l'éd. orig. de *La Porte étroite*. Il accuse réception d'un exemplaire de *La Danse de Sophocle* et fait allusion à une controverse entre les deux écrivains au sujet de ce que Gide appelle «*l'erreur de Nijinsky*». (Vente Hôtel Drouot, 16 nov. 1954). [Cette lettre est vraisemblablement celle dont un fragment est reproduit par Jean-Jacques Kihm d'après un catalogue de la Librairie Marc Loliée (Cocteau, *Lettres à André Gide...*, Paris : La Table Ronde, 1970, p. 29). Elle serait donc du 6 août 1912.]

— L.a.s., à Marcel Achard, 1931, reliée dans un ex. de l'éd. orig. d'*Amyntas*. Éloge du film *Jean de la Lune*, que Gide préfère encore à la pièce : «*Le cinéma vous permet des silences plus éloquents que les déclarations les plus pathétiques... Voici le premier film qui vous donne une satisfaction artistique et littéraire complète...*». (Vente Hôtel Drouot, 25 oct. 1979, Bibl. Marcel Achard). [A comparer avec ce qu'écrivit Gide à Martin du Gard le 15 avril 1931, *Correspondance*, t. II, p. 474. V. aussi *Les Cahiers de la Petite Dame*, t. II, p. 146 et note 91.]

— L.a.s., à Marcel Achard, Nice, 6 mars 1940, 2 pp. in-12, enveloppe. «*Est-ce vous qui avez rédigé la requête au sujet de H. Jeanson...? Elle est parfaite et je ne puis que l'approuver entièrement. Les signatures déjà recueillies doivent suffire. Je préfère ne pas y ajouter la mienne ; non plus que je n'avais fait pour une requête semblable au sujet de Giono... Vous pensez bien que ce n'est pas par indifférence mais par... économie...*». Il rappelle ensuite une remarque de R. Martin du Gard à qui il montrait les épreuves de son *Journal* : «*En août 1930, vous notez, sans aucun commentaire, une rencontre avec Marcel Achard à un buffet de gare. Qui voulez-vous que cela intéresse ? Vous devriez supprimer cela.*» «*Je n'ai pu m'y résoudre. Il me plaisait que ce Journal pût du moins garder témoignage du plaisir que j'avais eu de vous rencontrer... tout en regrettant de n'en avoir pas dit davantage...*» (Vente Hôtel Drouot, 25 oct. 1979, Bibl. Marcel Achard). [*V. Journal 1889-1939*, p. 1008 à la date du 18 août 1930.]

— 2 l.a.s., à Mme André Beaunier, reliées dans un ex. sur Japon des *Cahiers d'André Walter* (première éd. de L'Art Indépendant, 1891). A propos de l'éd. des *Cahiers d'André Walter* à L'Art Indépendant.

— L.a.s., à André Beaunier, 1 p. 1/2 in-12. Le remercie de son article sur Verhaeren paru dans *Le Figaro*. (Vente Hôtel Drouot, 7 mars 1979, Succession de Mme Van Parys).

— L.a.s., à André Beaunier, 1910, 1 p. in-8. Lui exprime son courroux

«... pour un passe-droit qui me cause un certain préjudice...». (Catalogue Morssen, automne 1970).

— L.a.s., à André Beaunier, 4 pp. in-8, reliée dans un ex. de l'éd. orig. du *Roi Candaule*. Les répétitions du *Roi Candaule* ne l'ont pas empêché de lire le livre de Beaunier, *Notes sur la Russie*, qu'il loue vivement. Après avoir parlé de la «grande et noble figure de Tolstoï», il ajoute : «... Vos pages sur la peinture russe sont des plus neuves pour nous ; je les ai fait lire à quelques peintres et suis heureux de ne les avoir pas vu hausser trop haut les épaules.» Il déplore de ne pas avoir vu plus souvent son ami : «Les choses qui nous occupent ne sont pas si différentes... vous m'avez témoigné naguère, et d'une manière qui ne s'oublie pas aisément, une sympathie assez vive pour que je puisse espérer vous voir assister sans ennui à la première de mon *Roi Candaule*...». Il termine en lui demandant «d'exciter quelque curiosité» pour sa pièce autour de lui et dit vivre dans un «milieu de gorkistes enragés». (Vente Hôtel Drouot, 15 oct. 1975). [*Le Roi Candaule* ayant été représenté le 9 mai 1901, cette lettre a été écrite fin avril, début mai 1901.]

— L.a.s., à Jean Royère, (Paris,) 13 janvier 1910, 1 p. in-4. Remercie Royère pour sa lettre et les deux copies de celles de Philippe. «... Pour la première, si intéressante pour marquer le point de départ de son évolution, j'attends d'avoir pris connaissance de votre article pour savoir si nous les publierons aussi.» Puis il écrit : «Non, non, ne faites rien pour Jammes... Son attitude m'a profondément peiné, car malgré tout je l'affectionne. Mais l'explication que vous donnez de cette attitude n'est hélas ! que trop juste. Mais, je vous en prie, ne lui écrivez pas à ce sujet : il ne mettrait pas en doute que cela ne vienne de moi... J'ai du reste gardé copie de la lettre de Philippe, de son texte à lui, Jammes, également, par curiosité ! Mais je ne veux ni ne puis m'en servir...». (Catalogue Libr. Les Argonautes, avril 1975).

— L.a.s., à Jean Royère, Chablis, 21 août 1926, 1 p. in-8. Relative à la vente de ses manuscrits. «Ci-joint le manuscrit promis. Vous seriez aimable de m'envoyer donc à l'Abbaye de Pontigny, Yonne, les 1000 f que vous m'annoncez... Les autres manuscrits ? Celui du *Roi Candaule*, je pense en pouvoir demander 24 000 francs. Nous reparlerons des autres lorsqu'à Paris j'aurai pu les revoir.» Il a été très sensible «à tout ce que vous me dites des Nourritures...». (Catalogue Libr. Les Argonautes, avril 1975).

— L.a.s., à Henri Bachelin, 2 pp. in-8. Il mentionne le livre de Ramuz *Jean-Luc persécuté*, et le remercie de le lui avoir fait connaître. (Bulletin Marc Loliée, XLII, 1963). [Le roman de Ramuz a été publié en 1909.]

— L.a.s., à Henri Bachelin, 8 mars 1910, 3 pp. 1/2 in-8. Il a lu son livre *Pas-comme-les-autres*, et déjà *La N.R.F.* aurait fait paraître ces pages s'ils n'étaient pas aussi encombrés. Elles pourraient passer en mai. Il est désireux

de connaître son roman. « *Ce que vous me dites sur son histoire ne m'étonne pas : les meilleures pages des inconnus, des nouveaux venus, qui reviennent à nous sont les laissés pour compte, les non lus de la revue dont vous parlez et dont le directeur me disait... comme je lui reprochais de ne plus publier de littérature : "Mais où est-elle, la littérature ? Montrez-la moi. Il n'y en a plus."* Nous lui montrerons qu'il y en a encore et je vous remercie de nous y aider... ». (Bulletin Marc Loliéc, XLII, 1963). [*Pas-comme-les-autres* est effectivement publié dans *La N.R.F.* de mai 1910. L'autre œuvre à laquelle Gide fait allusion est sans doute *La Bancalé* : v. A. Anglès, *André Gide et le premier groupe de la NRF*, p. 275.]

— L.a.s., à Henri Bachelin, avril ou mai 1911, 2 pp. in-4. Il lui recommande de garder son calme dans les stupides potins de *La Mère et l'Enfant*, et surtout de ne pas échauffer la querelle que lui-même apaise de son mieux. En rentrant à Paris, il ira aussitôt voir Marguerite Audoux, Jourdain et Gignoux. Il ne fera pas mettre en page avant de les voir. Il a encore trouvé 8 fautes dans les épreuves. Il cite ensuite plusieurs passages du livre de Philippe sur lesquels il a des doutes. (Bulletin Marc Loliéc, XXXV, 1961, et L, 1966). [Lettre écrite vraisemblablement de Bruges où Gide corrige « les épreuves de *L'Otago*, de *La Mère et l'Enfant*, d'*Isabelle*, de *Corydon* et du numéro de juin de la revue » (*Journal 1889-1939*, p. 334). Elle peut être datée de mai 1911 (Gide écrit de Bruges à Ghéon le 17, à Régis Gignoux et à Copeau le 20, à Larbaud et à Rilke le 22). Les « stupides potins » autour de la publication de *La Mère et l'Enfant* font allusion à la controverse entre les amis de Philippe autour de la version du livre à adopter, ou la version publiée en 1900, ou une version plus complète, accompagnée de notes explicatives de Gide.]

— L.a.s., à Henri Bachelin, 3 pp. in-8, 18 novembre 1912. Il travaille, il lutte contre de grosses difficultés pour s'être distrait quelque temps de son livre, il rencontre à présent une telle résistance de la matière qu'il n'ose plus lever le nez d'ici quelques jours. (Bulletin Marc Loliéc, XLIII, 1963). [Gide travaille alors aux *Caves du Vatican*.]

— 6 l.a.s., à Francis de Miomandre, 9 pp. in-8 ou in-4, 2 enveloppes. / 1931. Pour s'excuser de ne pas avoir envoyé *Dindiki* qui se présente « assez bien » ni les *Lettres*, « si absurdement présenté que j'en suis honteux ». [Cette lettre serait plutôt de 1930. Publiés à Liège (A la Lampe d'Aladdin), *Dindiki* (dédié à Miomandre) a été ach. d'impr. en février 1927 et les *Lettres* en mai 1930 ; *Dindiki* avait d'abord paru dans *Commerce*, n° IX, automne 1926.] / 1938. Il admire beaucoup le livre de Miomandre : « ... me sera-t-il donné un jour de me promener avec vous dans la campagne ? ou simplement au Jardin des Plantes ? Vous avez, en plus du don de l'expression, ce que j'estime le premier et le plus beau don du poète : celui de l'émerveillement. » Il a beau-

coup apprécié aussi la façon dont Miomandre a parlé de Valéry, de Simon Bussy et d'A. Gide lui-même. Suit un passage sur les curieuses mœurs des caméléons étudiées par Jean Paulhan. / 1946. Il compte aller le voir, «*passé les répétitions de Kafka (vous savez peut-être que j'ai mis, avec Barrault, en pièce Le Procès)...*». [Les répétitions de l'adaptation du *Procès*, prévues d'abord en novembre 1946, n'ont véritablement commencé qu'en février 1947.] (Vente Hôtel Drouot, 27 oct. 1969).

— L.a.s., à Louis Fabulet, Cuverville, 27 avril 18, 1 p. in-4. Fabulet lui demandait conseil pour une traduction de Whitman : «*Maintenez amant, maintenez. Love = amant et bien aimé = Well beloved. Il n'y a pas à démarrer de là. Et tant pis pour qui ça gêne...*». (Catalogue Libr. Les Argonautes, oct. 1974).

— Carte postale illustrée (*La Lionne blessée*, British Museum) a.s., à Louis Fabulet, entièrement écrite au verso. Après la parution de *Corydon* : «*Merci pour votre bonne lettre. Très sensible à tout ce que vous me dites et heureux que Corydon vous ait plu...*». (Catalogue Libr. Les Argonautes, oct. 1982).

— L.a.s., à Eugène Montfort, 1902, reliée dans un ex. de l'éd. orig. de *L'Immoraliste* dédié à Montfort. «*Quand prétendis-je faire un "bien-portant" ? On ne fait pas de bon civet sans lièvre — et du moment que je ne voulais pas de drame extérieur, accidentel par conséquent, force me fut de transporter le trebuchoir dans l'âme même de mon héros — qu'il vous serve donc d'îlote ivre, et cela ne me déplaît pas...*». (Catalogue Libr. Gallimard, n° 30, mai 1959).

— L.a.s., à Eugène Montfort, Biskra, 12 décembre 1903, 4 pp. in-4. Un passage concerne Paul Bourget dont Gide prend la défense en relevant une critique vive d'un article des *Marges* : «*Un romantique que nous pouvons aimer : Gérard de Nerval*». «*Mais, ce que je ne vous pardonne pas (ici quelques mots raturés), c'est, au cours aimable de cet article, d'écrire : s'il avait possédé plus de hauteur dans l'esprit et un style moins plat...*». Gide donne des louanges à l'étude sur Nerval, «*délicate, et d'une écriture charmante*». Envers Hugo, il partage la sévérité de Montfort et différencie Hugo et Nerval : «*Il est en effet spécialement intéressant de constater que Nerval, le seul des romantiques (que je sache) qui... fit mieux que semblant de connaître une littérature étrangère, qui possédait, en plus de la sienne, une sérieuse culture allemande, fut précisément le mieux armé pour réagir contre la moins française des influences — celle du romantisme de Hugo — ou tout au moins de ne pas se laisser entamer par elle.*» Gide ajoute : «*Il me semble que, à cause de Barrès, je vous eusse pardonné de théoriser un peu là-dessus.*» Il remercie de l'éloge donné à son livre [*Prétextes*]. Ceci à propos de Wilde : «*Je suis heureux que vous ayez senti dans mon article sur Oscar Wilde les larmes que j'y ai ver-*

sées.» Un passage met le critique en garde contre tel risque à parler de Saül «bientôt vieux de 6 ans». Quant à lui, il regarde Saül «avec un œil hostile» ; c'est en lisant *Candaule* que peut, selon lui, se mesurer le chemin parcouru. Gide devient un abonné des *Marges* et leur adresse des vœux chaleureux : «*Puissent-elles durer plus longtemps que ne surent faire les précieuses Taches d'encre à quoi seules en effet elles se laissent comparer.*» (Vente Hôtel Drouot, 15 avril 1937, Bibl. Eugène Montfort). [L'article sur Nerval parut dans le n° 1 des *Marges*, en novembre 1903, la «gazette littéraire» que Montfort était seul à rédiger, comme Barrès avait été le seul rédacteur de ses *Taches d'encre*, mensuel qui parut de novembre 1884 à février 1885.]

traductions ALLEMAGNE (R.D.A.). — André Gide, *Stirb und Werde*. Übersetzung von Ferdinand Hardekopf. Nachwort von Brigitte Sändig. Leipzig : Verlag Philipp Reclam jun., 1983, «Universal Bibliothek» n° 973, 2,50 M. Un vol. br., 17,5 x 10,5 cm, 320 pp.. Édition en collection de poche de la traduction allemande classique de *Si le grain ne meurt*.

BRESIL. — André Gide, *O Imoralista*. Tradução de Theodomiro Tostes. Rio de Janeiro : Editora Nova Fronteira, 1983. Un vol. br., couv. ill. (par Victor Burton), 21 x 14 cm, 158 pp.. Deuxième édition de cette traduction portugaise de *L'Immoraliste*, ach. d'impr. en mars 1983.

à travers les livres Professeur à l'Université de Cambridge (Newnham College) et auteur d'une étude critique sur *Les Romans de Paul Adam : du Symbolisme littéraire au symbolisme cabalistique* (Berne : Lang, 1977, «Publications universitaires européennes»), J. Ann Duncan a publié, sous le titre : *L'Époque symboliste et le monde proustien à travers la Correspondance de Paul Adam (1884-1920)* (Paris : Nizet, 1982, vol. br., 23,5 x 15 cm, 140 pp., 68 F, ach. d'impr. 5 mars 1982), un choix de 207 lettres écrites ou reçues par le romancier du *Mystère des Foules*, presque toutes inédites jusqu'ici. Mrs. Duncan n'a sans doute retrouvé aucune lettre de Gide, mais on lit ici le texte de cinq lettres de Paul Adam à Gide, dont les autographes sont conservés à la Bibliothèque Doucet : lettres d'avril 1891 sur *Les Cahiers d'André Walter* (XXXVIII), d'août 1893 sur *Le Voyage d'Urien* (XLIV), de 1895 sur *Paludes* (LV), de janvier 1900 sur Maurice Léon, l'auteur du *Livre du Petit Gendelette* (LXXXIV) et d'août 1902 sur *L'Immoraliste* (CXI).

Dans *Les Carnets de la drôle de guerre (novembre 1939 - mars 1940)* de Sartre que vient de publier Arlette Elkaïm-Sartre (Paris : Gallimard, 1983, 20,5 x 14 cm, 437 pp., 90 F, ach. d'impr. 17 mars 1983), on trouve une dizaine de passages concernant Gide (v. notamment pp. 89-92, 114-21, 177-8,

180-3, 270, 343, 391-2, 423, 430...). Lecture du *Journal* :

Frappé hier, en feuilletant à nouveau le *Journal* de Gide, de son aspect *religieux*. [...] l'armature reste religieuse. De là l'austérité de ce journal et par instants son caractère *sacré*. En même temps c'est le journal d'un *classique*. C'est-à-dire qu'il tient un livre de *relectures* et de méditations à propos de ces relectures. A cela d'ailleurs aussi il faut attribuer l'aspect *sévère* de bien des notes. Il n'est pas question que le carnet soit le reflet d'une vie. C'est une sorte d'offertoire religieux et classique, un livre de comptes moraux, avec une page pour le crédit, une page pour le débit. (pp. 89-90).

Le *Journal* de Gide : les 4/5 en ont été écrits (tel qu'il est publié ici du moins) de 40 à 67 ans. C'est un journal de maturité. Il me rappelle ce cahier à la couverture ornée de fleurs et que mon grand-père me montra un jour. Mon arrière-grand-père y inscrivait : les événements principaux de sa famille (naissances, morts, mariages, etc.) — des maximes morales et pieuses — des exhortations qu'il s'adressait à lui-même. [...] Et on sentait un rôle magique de l'écriture : fixer, graver les formules et les dates, les protéger contre l'oubli, leur donner une sorte de pompe. [...] Je trouve ce sentiment dans le *Journal* de Gide, atténué, civilisé mais réel. Et, pour moi, ce sentiment magique et religieux est à l'origine du classicisme : le classique grave une maxime sur le mur, il l'enfonce dans la matière et puis il se plante devant et médite. Le classicisme c'est l'art des méditations dirigées. En même temps — et ceci va en sens inverse, mais la contradiction est chez Gide lui-même — le journal est chez lui un exercice d'écriture spontanée. Apprendre à écrire d'un seul jet. Cette curiosité de lui-même, ce désir de se voir *dé-composé* le conduira plus tard à ses « Dictées ». [...] Mais il faudrait se perdre et Gide ne se perd jamais. Il ne fait qu'indiquer. Il veut fixer la pensée à l'extrême limite où elle se compose, mais non pas au-delà. C'est contre les mots qu'il en a — non — contre la pensée. [...] A vrai dire ce journal est l'image de l'indécision gidienne entre deux aspects de sa vie personnelle : la tension et la détente. L'acte gratuit, la sensualité gidienne, sa célèbre curiosité qui eut tant d'influence sur notre littérature, son désir enfin de se perdre pour mieux se retrouver, sont des aspects de la *détente*. C'est le monde qui lui apprendra ce qu'il est. Pareillement, c'est la phrase qu'il a écrite à la hâte, *dans l'instant*, qui lui apprendra ce qu'il pensait. [...] Cette image inattendue et révélée, c'est aussi la fameuse *part du diable*. Au fond Gide cherche à se surprendre dans les moments où il ne sait pas qu'il s'observe. [...] En somme, oscillation chez Gide entre deux conceptions du vrai : le vrai c'est ce que je suis (ce qu'Alain appelle lâche penser des psychologues) — le vrai c'est ce que je veux être. [...] J'explique ainsi la déception de ceux (dont je fus d'abord) qui, influencés par la lecture des journaux de Stendhal, de Renard, de Goncourt, etc., ouvrirent celui de Gide avec l'espoir d'y trouver des détails sur sa vie, sur son caractère ou sur son milieu. Ma déception date de Berlin, quand je lisais les fragments du journal dans les *Œuvres complètes*. J'avais alors jugé l'ouvrage fort ennuyeux. Mais je me trompais : tout y est. Seulement tout est enveloppé. Le souci de Gide n'y est point de connaître mais de réformer. [...] Il faut lire d'un œil sec, en restant en dehors, en mettant en question les principes mêmes de la réforme. [...] [Gide] n'est jamais psychologue, son but n'est jamais de constater purement et simplement. Le souci originel est moral. Il ne faut jamais lire les phrases du journal de Gide comme si c'étaient de simples constatations, fussent-elles à l'indicatif : ce sont des vœux, des prières, des commandements, des hymnes, des regrets, des blâmes. [...] Il s'agit essentiellement dans ce journal de rapports avec soi ; il est un domaine que Gide n'aborde jamais : celui des rapports *construits* avec autrui. Sans aucun doute il en aurait eu l'occasion s'il avait parlé d'Emmanuèle. Mais précisément il n'en parle pas. Ses nuits d'amour lui inspirent quelques cris de joie mais il les cache —

encore qu'il ait aimé, semble-t-il, à les raconter. [...] Il s'agit donc d'un journal très surveillé et sans laisser-aller. S'il s'est abandonné à la démesure, il déchire. [...] «Les pages que j'ai déchirées, on eût dit les pages d'un fou.» Mais précisément c'est ce Gide fou que nous aurions curiosité de voir. Seulement, même dans le précis, même dans l'abandon ému, il est classique encore : quand il ne compose pas, il choisit. (pp. 114-20).

Quinze jours plus tard. En lisant *Barnabooth* :

Barnabooth vend tous ses biens, «châteaux, yacht, automobiles, immenses propriétés...» et il appelle ça «dématérialiser sa fortune». Le geste est inspiré par celui de Ménalque, celui de Michel dans *L'Immoraliste*. Gidien. Ce mot de «dématérialiser» m'a fait rêver. [...] Troquer la possession réelle contre la possession symbolique, troquer la fortune - biens immeubles contre la fortune - signe. Ce n'est pas par hasard que Gide prêche la disponibilité. Au fond le disponible gidien c'est l'homme qui a la disponibilité de ses capitaux. Et ce que je voyais clairement, c'est que la morale de Gide est un des mythes qui marquent le passage de la grande propriété bourgeoise — possession concrète de la maison, des champs, de la terre, luxe intime — à la propriété abstraite du capitalisme. L'enfant prodigue, c'est le fils du riche commerçant en grains qui devient banquier. Son père avait des sacs de grains, lui il a des paquets d'actions. Possession de *rien*, mais ce rien est une hypothèque sur tout. (pp. 177-8).

Dans les *Cahiers François Mauriac* n° 10, parus chez Grasset en mai dernier (20 x 13 cm, 224 pp., 62 F), Jean Touzot présente quelques *Écrits de jeunesse* de Mauriac, parmi lesquels des fragments inédits du roman abandonné *Les Beaux-esprits de ce temps* (dont une note de deux pages «Sur André Gide», pp. 39-40 :

Par-delà le bien et le mal, il établit sa tente. Une sincérité terrible l'oblige de composer une œuvre aussi diverse que son âme même. [...] Lacordaire disait d'une seule âme qu'elle est un immense auditoire. Plus qu'aucune autre, l'âme de Gide constitue un immense auditoire. [...] *Ses héros ne sont que lui-même à ses diverses phases*. J'ignore si quelques-uns de ses amis ont jamais songé à sa conversion. Mais il est remarquable qu'un homme de sa sorte peut se convertir chaque jour à une vérité différente. Il dut être catholique le soir où il lut les *Odes* de Paul Claudel.¹ [...] Il croit aux décors bizarres, aux maisons biscornues et aux déguisements. Ah ! qu'il y a du mystifié chez ce délicieux, cet agaçant mystificateur ! Qu'il a perdu de temps à avoir peur du ridicule ! [...] Il faut voir ici la plainte d'un jeune homme qui ne peut se défendre de l'aimer.)

et des extraits de quatre carnets du *Journal 1904-1910* (on y voit, p. 25, le jeune Mauriac de vingt-trois ans confondre l'auteur de *L'Immoraliste* avec son oncle : «... ce héros de Charles Gide qui s'amusait à prendre ses propres lapins et à aider les jeunes braconniers qui le volaient»). Signalons également une brève étude de Colin B. Thornton Smith : «*La Porte étroite*, modèle possible de *La Robe prétexte* ?» (pp. 110-7), peu convaincante, et un article de Jean Malavié : «François Mauriac et Roger Martin du Gard, adversaires fraternels» (pp. 199-219). Un intéressant «François Mauriac vu par ses correspon-

1. Écrit en 1914-18... Cf. le *Journal* de Gide, 17 mai 1905, p. 156...

dants» (pp. 46-55), suite de neuf lettres de R. Vallery-Radot, Barrès, Anna de Noailles, Claudel, Jammes et Cocteau adressées à Mauriac.

Nous avons annoncé dans le dernier *BAAG* (p. 454), sur la foi de la publicité de l'éditeur, un livre qui n'était pas encore en vente : *La Brûlure*, de Jean Davray (Paris : Luneau-Ascot, 1983, 23,5 x 15,5 cm, 223 pp., 62 F), en le présentant comme «un ouvrage sur les Juifs et l'antisémitisme». Il s'agit bien en effet d'un livre centré sur cette pénible réalité, mais cette œuvre violente et tendre, émouvante, passionnante, est tout autre chose qu'un «ouvrage sur» : formé de deux moitiés écrites à quarante ans d'intervalle («Pour une ballade du temps passé», 1941, et «A fleur de peau», 1981), dont la seconde reprend la matière de la première mais sous un autre éclairage, c'est le récit des années de jeunesse de l'auteur, de ses rencontres ou relations avec Mauriac (François et Claude), Gide, Schlumberger, Martin du Gard, Cocteau, Jouhandeau, Bergson... Et de son témoignage sur l'antisémitisme de certains. On y lira de longues et très importantes pages sur Gide (notamment pp. 65-8, 88-102, 165-89, avec des extraits d'une «fort belle lettre» de Gide, pp. 170-1), qui pourraient choquer ou attrister si l'on n'y sentait la brûlante exigence de leur auteur et, malgré tout, une grande tendresse jamais éteinte... Les prochaines «Lectures gidiennes» reviendront de façon plus détaillée sur *La Brûlure*.

revues et journaux Dans le n° 1 de la revue *Texte* (Toronto) dont nous avons annoncé la création (*BAAG* 57, p. 104) : «La construction du moi par l'autobiographie : *Si le grain ne meurt* d'André Gide», par Alain Goulet (pp. 51-69).

Compte rendu du *Giovanni Papini juge d'André Gide* d'Alain Goulet, par Émile Foëx, dans *La Promotion violette*, n° 81, 2^e trimestre 1983, p. 27.

Comptes rendus de la *Correspondance Gide-Alibert* éditée par Claude Martin : par Emanuele Kanceff, dans *Studi Francesi*, n° 79, janvier-avril 1983, p. 180 ; par Charles Le Quintrec, dans *Ouest-France*, rubrique «Les Livres», du 26 mai 1983.

Dans la même livraison des *Studi Francesi*, même page, une analyse des nos 53, 54 et 55 du *BAAG*.

Dans *Le Monde des livres* du 22 juillet 1983, p. 10, une note d'Hubert Juin : «Un poème méconnu d'André Gide», à propos de l'édition du *Pèlerinage* procurée par Henry de Paysac.

Sous le titre «Les "carnets" du "petit Levesque"», une note de *La Quinzaine littéraire* (n° 398, 16/31 juillet 1983, p. 4) signale la publication commencée dans notre dernier numéro d'extraits du *Journal* de Robert Levesque — extraits que le rédacteur de *La Quinzaine* juge (comme nous l'ont écrit de nombreux lecteurs) «passionnants».

Culture et Patrimoine, la revue bimestrielle du Comité de Liaison National des Associations Culturelles (COLINAC), a reproduit dans son n° 2 de 1983, pp. 18-21 (mais en omettant de mentionner la source...), sous le titre : «Une maison d'autrefois : les Gide à Cuverville», les souvenirs de Marie-Hélène Dasté qu'avait publiés le *BAAG 50*, d'avril 1981 (pp. 222-7).

**DOUZIÈME
ASSEMBLÉE
GÉNÉRALE
DE L'AAAG**

(Paris, 11 juin 1983)

L'Association des Amis d'André Gide a réuni sa douzième Assemblée générale ordinaire le samedi 11 juin 1983, de 15 h à 17 h 30, dans l'«Amphithéâtre» de la Faculté de Théologie protestante de Paris (83, boulevard Arago, Paris XIV^e), sous la présidence de Daniel Moutote.

Étaient présents :

Mmes et MM. Robert ALLAIN, Irène de BONSTETTEN, Georges BORIAS, Robert BOUISOU, Robert CATHERINE, Jean CLAUDE, Anne-Marie DROUIN, Daniel DUCROSAY, André GONDOUIN, Alain GOULET, Roger GUIRAUDON, Henri HEINEMANN, Catherine LEFÈVRE, Michel LEVESQUE, Jean-Claude MANDELIER, Claude MARTIN, Pierre MASSON, Pascal MERCIER, Bernard METAYER, Daniel MOUTOTE, Claude MOUZET, Robert PONSOT, Walter PUTNAM, Hélène RUFENACHT, Marie-Madeleine SUTTER-LEVESQUE, Édouard TRÉMAUD et Julie-Laurence TRIVIER.

Étaient représentés :

Mmes et MM. Jacques ABÉLARD, Claude ABELÈS, Pierre ADRIEN, Madeleine AMIOT-PÉAN, Jacques ANDRÉ, Christian ANGELET, Christophe ANGLARD, Charles BACHAT, Sylvia BALL, Pierre BASSIGNY, Pierre BEAUSIRE, Marc BEIGBEDER, Charles BERLIOZ, Marie-Louise BERREWAERTS, Marie-Thérèse BLACHON, Édouard-A. BLANC, Danielle BONNARD, René BONNET, Gilbert BOUTET, Patrice BRASSIER, Germaine BRÉE, Jacques H. BRINON, Jean BRUNEAU, Jean-Pierre CAP, Louis CARDEILHAC, Alain CARRE, André CHEVALLIER, Henri CLARAC, Nicole CLERC, Jean CLOUET, Julien COLLIGNON, Raymond COLMANT, Marie-Hélène DASTÉ, Jean-Yves DEBREUILLE, Paul DECLERCQ, Maurice DELARUE, Jean DEMANGE, Madeleine DENEGRI, Jean-René DERRÉ, Fabienne DESDOITILS, Philippe DIRIWAECHTER, Henri DOCQUIERT, Georges DONCKIER de DONCEEL, Jacques DROUIN, Michel DROUIN, Nicolas DROUIN, Georges DROUOT-BAILLE, Francis DUBOIS, Bernard DUCHATELET, Guy DUGAS, Maurice DUGELET, Michel DUMONT, Anafloa DURAND, Jean EECKHOUT, Harald EMEIS, Charles d'ESTIENNE du BOURGUET, René ÉTIEMBLE, Peter R. FAWCETT, Anne FELTHAM, Antoine FONGARO, Claude FOUART, Jacques FREYMOND, Yves GABI, Laurent GAGNEBIN, Maria Luisa GARCIA MONTON, Serge GAUBERT, Jean GAULMIER, Pierre de GAULMYN, Robert GAURIAUD, Joseph GAUTHIER, Charles GAUTIER, Raymond GAY-CROSIER, Walter GEERTS,

Bernard GENTIAL, Robert GEROFI, André-Charles GERVAIS, Marie-Noëlle GOLDSBOROUGH, Anne GRUNER-SCHLUMBERGER, Gérard GUALANDI, Anna GUERANTI, Hugues HAEMMERLÉ, Robert HÉRAL, Lucie HEYMANN, Jean HUBERSON, Pierre HUBERT, Lucien JAUME, Roger JUMAUCOURT, Emanuele KANCEFF, Basil D. KINGSTONE, Jean LAMBERT, Jean LANSARD, Louis LE MOAN, Michel LEMOINE, Guy LEO, Pierre LÉPINE, André LEROY, Claude LEVESQUE, Henri LEVESQUE, Fred LEYBOLD, Michel LIOURE, Luc MAILLOUX, Antoine MARCHAND, Lionel MARMIN, Jean MARQUET, Jean M. MARQUIS, Irène MARTIN DU GARD, Bernard MARTINEAU, Victor MARTIN-SCHMETS, Claude MAURIAC, Marianne MERCIER-CAMPICHE, Jacques MOGNETTI, Jacques NADEAU, R.-G. NOBÉCOURT, Jean-Luc NOGET, André-Louis PASQUET, Anastasia PASQUINELLI, Paul S. PICARD, Edgard PICH, Pierre PLATEL, Claire du PLESSYS, Andrée POTHERAT, Anne POÿLO, Jean QUEVAL, François RAGAZZONI, Maurice RIEUNEAU, Lise Jules ROMAINS, Claude ROSA, Leon S. ROUDIEZ, Henri ROUMIEU, Madeleine ROUSSILLAT, Christian RUMILLET, Maria Angels SANTA d'USALL, Roland SAUCIER, Lucien SCHELER, Marie-José SCHNEIDER, Mitchell SHACKLETON, Simone SOHIER-BRUNARD, Germaine SOL, François SULLEROT, Paul THARRAULT-SUTEAU, Raimund THEIS, Liliane THORN-PETIT, Jean-Paul TRYSTRAM, Simone TUCOO-CHALA, René VAILLOT, Jan VAN HAELEN, Marie-Françoise VAUQUELIN-KLINCKSIECK, Henri VAUTROT, Odette VETTARD, Ginette VIDAL, Pierre VILLEDIEU, Werner VORDTRIEDE, Christian VUICHOUD, Wanda VULLIEZ, Christiane WIDMER, Bernard YON, BIBLIOTHÈQUE MUNICIPALE D'ÉPINAL, BIBLIOTHÈQUE DE L'UNIVERSITÉ D'ANVERS, BIBLIOTHÈQUE DE «LA REVUE CÉLINIENNE» ; et trois «pouvoirs» dont les signatures n'ont pu être déchiffrées (établis à Marseille, Neuilly-sur-Seine et Pau).

Cent quatre-vingt-huit sociétaires ont donc participé aux délibérations et aux votes de cette assemblée ; feuille d'émargement et délégations de pouvoirs ont été versées aux archives de l'Association. Bien que le BAAG convoquant l'assemblée ait été cette année expédié particulièrement tôt (dix semaines avant la date de la réunion), ce qui a d'ailleurs permis au bureau de recevoir des «pouvoirs» et des messages lointains (du Japon, de Californie...), on ne peut pas ne pas remarquer (et regretter) que le nombre des membres de l'AAAG présents ou représentés est inférieur au quart des effectifs réels, et a tendance à diminuer : 188 cette année, contre 185 en 1982, 189 en 1981, 251 en 1980, 165 en 1978, 193 en 1977, 179 en 1976, 184 en 1975, 161 en 1974, 134 en 1972, 118 en 1971 et 129 en 1970... Sans doute conviendra-t-il d'essayer de rendre plus attractive cette réunion annuelle et, plus largement, d'inciter tous nos sociétaires à une participation plus active à la gestion et à l'animation de l'AAAG.

Le Secrétaire général tient d'abord à remercier la Faculté de Théologie protestante, et en particulier le pasteur Gagnebin qui y est professeur, d'avoir obligeamment facilité la réunion de cette douzième assemblée ordinaire. Il s'excuse d'autre part pour son absence à l'assemblée du 15 mai 1982 — sa première défection depuis quinze ans... — et ajoute que c'est d'ailleurs aujourd'hui la dernière fois qu'il a l'honneur de rendre compte des activités de l'As-

sociation en qualité de Secrétaire général : souhaitant depuis plusieurs années déjà, pour des raisons personnelles mais aussi et surtout dans l'intérêt de l'AAAG, quitter ces fonctions qu'il assume depuis la création de l'association, il a le plaisir d'annoncer que notre amie Marie-Françoise Vauquelin-Klincksieck, membre du Conseil d'administration depuis 1980 (et de l'AAAG depuis 1974), a accepté d'être notre nouvelle Secrétaire générale. Avec elle, c'est bien évidemment la continuité de l'AAAG qui sera assurée, mais aussi son ouverture, son renouvellement, un nouveau style grâce aux qualités propres d'une personnalité nouvelle ; bref, ce qu'il faut souhaiter à une société qui a maintenant quinze ans d'âge...

L'Assemblée générale aura d'ailleurs à renouveler le mandat, venu au terme statutaire des trois ans, de cinq membres de son Conseil : Auguste Anglès, Dominique Fernandez, Alain Goulet, Claude Martin et Marie-Françoise Vauquelin-Klincksieck (aucune candidature nouvelle n'ayant été enregistrée). Le vote a lieu aussitôt et est acquis à l'unanimité moins seize voix.

Étiemble et Daniel Moutote restant respectivement président et vice-président du Conseil d'administration, Marie-Françoise Vauquelin-Klincksieck étant Secrétaire générale, il est indiqué que Claude Martin et Pierre Masson, Secrétaire général et Secrétaire général adjoint sortants, sont désormais «délégués aux publications» de l'AAAG.

Sans vouloir faire de «bilan», Claude Martin souligne que l'Association continue à voir s'accroître régulièrement son audience et ses effectifs : elle vient d'enregistrer sa 1136^e adhésion (dont 140 bibliothèques) — mais elle a eu aussi, au cours de l'année écoulée, à déplorer le décès de sept de ses membres, dont le Secrétaire général salue la mémoire : Anne-Marie Moulènes, Hervé Anglard, Jacques Levesque, Florence Gould, Jean Hytier, Simone Tucoo-Chala et Geneviève de Gandillac.

Les effectifs réels (cf. BAAG 58, pp. 278-9) des cinq dernières années s'établissent à ce jour à 705 pour 1979, 721 pour 1980, 727 pour 1981, 682 pour 1982 et 333 pour 1983 — les quatre derniers chiffres n'étant naturellement pas définitifs, compte tenu des cotisations en retard restant à rentrer. L'AAAG est donc en bonne santé — mais ses difficultés financières continuent, avec la hausse constante des coûts (ceux des PTT au 1^{er} juin encore...) et la stagnation du niveau des subventions. Le budget prévisionnel 1983 (BAAG 57, p. 113) est certes équilibré... mais ne sera très probablement pas réalisé tel quel, bien que le déficit théorique au 31 décembre prochain doive être très sensiblement inférieur à celui du 31 décembre 1982. Claude Martin indique qu'il a fait l'inventaire des publications en stock (CAG, BAAG, publications diverses) : calculée sur la base des prix de vente, la valeur de ce stock est d'environ 140 000 F.

La situation paraît pourtant telle au Conseil d'administration qu'il propose à l'Assemblée générale de maintenir à leur taux actuel les cotisations pour 1984 (200 F pour les Membres fondateurs, 150 F pour les Membres titulaires et 100 F pour les Membres étudiants), et de n'augmenter que le prix de l'abonnement au BAAG (qui passerait de 80 à 100 F). L'Assemblée approuve aussitôt cette proposition à l'unanimité moins une voix.

Claude Martin indique à l'Assemblée que la gestion de l'association sera bientôt facilitée grâce à son informatisation, un de ses collègues de l'Université Lyon II (et membre de l'AAAG : il s'agit de M. Maurice Bernadet) ayant obligeamment réalisé un logiciel approprié ; il l'en remercie très vivement au nom de tous. Cela facilitera notamment (à partir de l'hiver prochain) la tenue à jour des comptes cotisations ainsi que les expéditions postales. L'ordinateur utilisé sera celui des Presses Universitaires de Lyon, et le Secrétaire général tient à en remercier également leur Directeur, son collègue M. Joël Saugnieux.

Après avoir rappelé la balade organisée (par Mme de Bonstetten) en pays d'Auge le 16 mai 1982 à l'occasion de la pose sur l'ancienne mairie de La Roque-Baignard d'une plaque commémorant les fonctions municipales qu'y exerça Gide, la participation de l'AAAG (grâce à Marie-Françoise Vauquelin-Klincksieck) au Salon du Livre de 1983, et la préparation (dont est chargé Alain Goulet) du colloque international consacré à Gide qui aura lieu à Paris en janvier 1984, le Secrétaire général évoque l'évolution du BAAG en 1982-83 : un numéro spécial sur *Paludes*, des articles de plus en plus diversifiés, la publication des tables et index pour 1981-82 établis par Pierre Masson, et l'ouverture de nouvelles rubriques : «Entre nous...» (confiée à Alain Goulet), «Lectures gidiennes» (Pierre Masson) et «Gide et la recherche universitaire» (Pierre Masson, à partir du numéro d'octobre prochain). Claude Martin fait ensuite connaître les grandes lignes du prochain numéro (juillet) et souligne l'importance de la publication, qui y débitera, du *Journal de Robert Levesque* ; il se félicite de constater que notre revue est de plus en plus lue, citée et utilisée.

Notre «cahier 1983» sera, comme il a déjà été annoncé, un volume publié aux Éditions Klincksieck : réédition de l'*André Gide* de Ramon Fernandez (texte du livre de 1931, augmenté de plusieurs articles, d'une préface et d'une notice bio-bibliographique). Après avoir publié en octobre 1982 le *Giovanni Papini juge d'André Gide* d'Alain Goulet, et en avril 1983 la réédition des tables et index de *La NRF 1919-1925*, le Centre d'Études Gidiennes se propose de faire paraître, au fur et à mesure qu'il en aura les moyens financiers : la réédition des tables et index de *La NRF 1940-1943* (le premier tirage de 1975 étant épuisé), les tables et index de *La NRF 1908-1914*, la *Correspondance Gide-Kessler* (éditée par Claude Foucart), les *Index de «La Jeunesse d'André*

Gide» de Jean Delay (établis par Pierre Masson), la *Correspondance Gide-Giono* (éditée par Jacques Cotnam et Roland Bourneuf)...

Aux Presses Universitaires de Lyon, après la *Correspondance Gide-Alibert* (avril 1982) et *En Italie avec André Gide* d'Alibert (février 1983), paraîtra en octobre l'important ouvrage de Pierre Masson, *André Gide : Voyage et Écriture*, puis, sans doute à la fin de 1984, l'édition en deux volumes de la *Correspondance Gide-Ruyters* (éditée par Claude Martin et Victor Martin-Schmets). Quand sortiront, chez Gallimard, la *Correspondance d'André Gide avec sa mère*, et, chez Minard, l'*André Gide 7*, dont les manuscrits ont été remis depuis si longtemps, puis la thèse d'Alain Goulet (*Fiction gidiennne et réalité sociale*) ? Dieu seul le sait...

Sans vouloir entrer dans le détail des nombreux articles qui ont paru depuis douze ou quinze mois et que le BAAG s'est efforcé de signaler dans sa «chronique bibliographique», le Secrétaire général rappelle l'édition des *Nouvelles Lettres à André Gide* de J.-Ém. Blanche, due à notre ami Georges-Paul Collet, celle de la *Correspondance Gide-Klaus Mann* parue dans la *Revue d'Allemagne*, l'édition anglaise de la *Correspondance Gide-Dorothy Bussy*, les traductions, entre autres, de *La Symphonie pastorale* et de *La Porte étroite* en hébreu (dues à notre ami Zvi Lévy) et d'un choix du *Journal* en slovène...

Au titre de l'actualité parisienne immédiate, Claude Martin signale aux membres présents l'intérêt de la vente de l'importante *Collection d'un Amateur* (le colonel Sickles), qui doit avoir lieu trois jours plus tard à l'hôtel Drouot et où figurent quarante belles pièces gidiennes, — ainsi que l'exposition «1913» qui est alors ouverte à la Bibliothèque Nationale.

Le Secrétaire général termine son rapport en donnant de brèves nouvelles du travail de l'Équipe de recherche sur la Correspondance générale de Gide, remercie en son nom la trentaine de membres de l'AAAG qui ont déjà répondu à son appel et exprime l'espoir que beaucoup d'autres voudront apporter leur collaboration à cette passionnante entreprise.

Avant de se séparer, l'Assemblée générale délibère sur quelques questions abordées par le Secrétaire général (plusieurs membres donnent à Alain Goulet d'utiles indications pratiques pour l'organisation du colloque), puis approuve à l'unanimité le rapport moral présenté par Claude Martin et le rapport financier présenté par Henri Heinemann. La séance est levée vers 17 h 30.

ENTRE NOUS ...

le mystère Cordan

Notre ami C. J. GRESHOFF, professeur à l'Université du Cap, vient d'achever l'édition de la *Correspondance d'André Gide avec Jef Last (1934-1950)* (que nous publierons, dans un cadre qui est encore à déterminer). Il s'est heurté à un mystère, qu'il n'a pu éclaircir et qui est bien irritant...

Le 24 décembre 1938, Last écrit à Gide : «En 1937, se présentait chez moi un jeune Allemand, Monsieur Wolfgang Cordan. Il s'introduisait avec un livre, *L'Allemagne sans masque*, avec préface d'André Gide. Je le soupçonnais d'être un espion nazi, et il entamait toute une action de calomnie contre moi. [...] Tu te souviendras que déjà antérieurement je t'ai demandé si tu avais écrit cette préface à son livre. [En marge : M. Cordan s'appelle aussi Heinz Horn.] Tu m'as contesté négativement [sic]. Je te prie bien de m'affirmer par écrit, en double, et le plus tôt possible, que cette préface est un faux et que tu ne connais pas Monsieur Cordan.» La lettre que Gide écrit à Last

le 28 décembre est malheureusement incomplète, et l'on ignore donc s'il a répondu, et ce qu'il a répondu au sujet de M. Cordan...

Wolfgang Cordan, pseudonyme de Heinrich Wolfgang Horn, né en 1909, était en effet un écrivain allemand émigré, qui publia en 1933, aux Éditions Racine à Paris, un livre intitulé *L'Allemagne sans masque* et préfacé par Gide ; il donna ensuite, en néerlandais, un roman et divers essais, dont un sur le surréalisme. Il ne semble d'ailleurs pas que les soupçons de Last à son sujet aient été justifiés.

Mais... ce livre, *L'Allemagne sans masque*, avec sa préface jusqu'ici ignorée des bibliographes de Gide, ne se trouve pas à la Bibliothèque Nationale, non plus qu'au British Museum ni à la Library of Congress... Suivons C. J. Greshoff dans sa quête : «*Castrum Peregrini*, organisation qui s'occupe de la littérature allemande de l'émigration, m'assure que ce livre est effectivement préfacé par Gide, mais qu'il ne se trouve pas dans ses archives. La sœur de M. Cordan, à qui j'ai

écrit, ne possède pas l'ouvrage. Je donnerais beaucoup pour mettre la main dessus, mais en vérité ne sais où je pourrais le trouver...»

Un de nos lecteurs posséderait-il ce livre apparemment rarissime, ou

pourrait-il aider notre ami C. J. Greshoff à le trouver ? Et par là même à ressusciter ce texte fantôme de Gide, ou à le faire rentrer dans son inexistence... [CL. M.]

le mystère Bibiana Amon

Un professeur autrichien (dont nous ignorons le nom) a posé à Mme Jutta Perisson-Waldmüller, de l'Institut Autrichien de Paris, le problème qu'elle nous communique dans les termes suivants :

«Une jeune autrichienne, Bibiana Amon, après avoir occupé une certaine place dans les milieux littéraires viennois et berlinois, arrive à Paris dans les années 20. Elle épouse un jeune homme qui appartient à un cercle d'amis d'André Gide. Plus tard, elle publie un livre de souvenirs pour lequel André Gide écrit soit la préface, soit la postface.

«Malheureusement, je ne connais

ni le titre du livre, ni son éventuel nom de plume : je suppose qu'elle n'a pas publié son livre sous son nom de jeune fille, car mes recherches à la Bibliothèque Nationale concernant ce nom ont été vaines...»

Tout aussi incapable de répondre à ces questions, nous faisons appel à nos lecteurs : s'en trouvera-t-il un pour savoir qui a épousé Frl. Bibiana Amon, quel est le titre de son livre, et s'il a effectivement été préfacé ou postfacé par Gide (auquel cas ce serait un nouveau texte de Gide qui ressusciterait, jusqu'ici apparemment ignoré de ses bibliographes) ?

[CL. M.]

V A R I A

GASTON-DENYS PÉRIER ET LE VOYAGE AU CONGO *** Nous avons tort de montrer trop peu de honte à ignorer qui était G.-D. Périer, dont nous reproduisons un article de *L'Indépendance belge* dans le « Dossier de presse du *Voyage au Congo* » de notre dernier numéro (p. 425)... Notre ami Victor Martin-Schmets, érudit connaisseur des lettres de son pays (entre autres), nous apprend que Gaston-Denys Périer, né à Saint-Gilles (Bruxelles) en 1879, fut secrétaire du cabinet du Ministre des Colonies, puis sous-directeur au même ministère ; il est connu — relativement — comme conteur (*Proses à Gilles Luyck*, 1907 ; *Promenades*, 1918...) et comme écrivain colonial avec, notamment, *Curiosités congolaises* (1922), *La Colonisation pittoresque, Nègreries* (1930), *Panorama littéraire de la Colonisation belge* (1930)... Il fut aussi le traducteur de Stevenson et de Conrad. G.-D. Périer cherchait à créer une mentalité coloniale qui pourrait se développer, plutôt qu'au moyen d'ouvrages économiques et techniques, grâce à des romans étudiant les mœurs, la psychologie, les coutumes, les productions artistiques des noirs. Ainsi avait-il

plus d'un titre à s'intéresser au *Voyage au Congo* d'André Gide...

UNE THÈSE SUR ANDRÉ RUYTERS *** Notre amie Adriana Gentils, de Turin, a soutenu le 4 juin dernier à l'Université Lyon II, devant un jury composé de MM. Victor Martin-Schmets (président), Claude Martin (rapporteur), Serge Gaubert et Pierre Masson (tous membres de l'AAAG), une thèse pour le doctorat d'Université sur *L'Œuvre d'André Ruyters (1876-1952)* (301 pp., ex. dactyl.). Première thèse consacrée à l'auteur des *Jardins d'Armide* et du *Tentateur*, qui analyse son œuvre entière et, en l'éclairant par sa correspondance encore inédite avec Gide, tente d'en dessiner l'évolution, a reçu la mention «Honorable». Adriana Gentils donnera l'an prochain au BAAG une étude sur Ruyters.

BIBLIOPHILIE *** Remarquées dans le dernier Bulletin (n° 65) de la Librairie Coulet & Faure : l'originale de *La Tentative amoureuse* (L'Art Indépendant, 1893, 1/150 vélin teinté), 1 150 F ; l'originale de *Paludes* (même éd., 1895, 1/388 Hollande, relié demi-marquin bleu-nuit à coins, en-

voit autogr. «à Jean de Tinan, bien cordialement. André Gide. Sic Tityrus Orpheus. Virgile (Eglog. VIII, 53)», signature autogr. de Tinan), 4 000 F.

KEVIN O'NEILL (1934-1983)

*** Kevin O'Neill est mort en juin dernier, à quarante-neuf ans. Mort de misère et de désespoir, dans une pauvre chambre d'hôtel, à Paris où il était revenu depuis quelques mois, après un long séjour à Athènes où il avait en vain cherché une situation stable. Ceux qui l'ont connu (c'est-à-dire tous ceux dont les travaux concernaient Gide, la NRF, Jacques Rivière...) gardent le souvenir d'un homme élégant et fin, d'une immense érudition, d'une obligeance chaleureuse ; c'est seulement au cours de ces deux dernières années que, malade, en partie détruit psychiquement, cherchant désespérément des consolations mystiques, il avait souffert dans ses relations avec ses amis. En tant que chercheur, sa poursuite obstinée de la vérité et du document était déroutante ; son principal défaut fut un «perfectionnisme» qui le poussait à vouloir *tout* connaître d'un sujet avant de prendre la plume et d'en écrire, et ce souci, peu à peu, le paralysa ; aussi ne laisse-t-il qu'un petit livre, excellent, sur *André Gide and the «Roman d'aventure», the history of a literary idea in France* (Sydney University Press, 1969), publié au temps où il enseignait à l'Université de Melbourne, et quelques ar-

ticles. Depuis plus de dix ans, il accumulait une documentation considérable en vue de l'édition de la volumineuse *Correspondance d'André Gide avec Jacques Rivière*, et il faut faire les vœux les plus instants pour que le fruit de cet énorme travail puisse être rapidement mis en forme et publié, tant pour le grand intérêt que présentera cette édition que pour rendre un juste hommage à la mémoire d'un grand chercheur ; notre ami Alain Rivière s'y emploie, en accord avec la famille du disparu. Kevin O'Neill était un membre fidèle de l'AAAG depuis 1969.

RETOUR DE L'URSS *** *Retour de l'URSS*, et non pas *Retour d'URSS*, comme on écrit si souvent, même dans les ouvrages les plus sérieux... Notre ami l'Inspecteur Général Marcel Girard saisit l'occasion de l'article de Robert Triomphe (qui lui succéda en 1963 comme Conseiller culturel de France à Moscou) qu'il a lu avec beaucoup d'intérêt dans le dernier *BAAG*, pour nous adresser cet intéressant commentaire du titre de Gide : «L'expression ne signifie pas seulement que Gide a écrit cet ouvrage en revenant d'URSS (comme hélas ! toutes les traductions le laissent à penser : cf. la page du titre en polonais que vous reproduisez : *Powrót z Z.S.R.R.*, qui ne veut dire rien d'autre). Ni même que Gide "en est revenu", comme on dit familièrement, interprétation qui n'est certainement pas à exclure. Mais le sens le

plus riche, et à mes yeux évident, c'est que l'URSS elle-même est retournée aux conceptions anciennes de la société et de la morale (génitif subjectif). Cette idée est tout à fait dans la ligne de Panaït Istrati et de Victor Serge, qui, à la même époque, dénonçaient également la trahison de Staline et du parti communiste soviétique.» Et, ajoute avec raison notre sociétaire, «je tiens beaucoup à ce que l'idée maîtresse de Gide soit bien perçue jusque dans le titre qu'il a donné, à son œuvre».

1913 *** *L'Année 1913 (les formes esthétiques de l'œuvre d'art à la veille de la première guerre mondiale)* avait déjà fait l'objet, sous la direction de Liliane Brion-Guerry, d'une très importante recherche collective, publiée en trois précieux volumes *in octavo* de près de deux mille pages (Klincksieck, 1971-73, «Collection d'Esthétique») et qui montrait bien «dans leurs conséquences les phénomènes de rupture esthétique qui marquèrent la fin du XIX^e siècle, la persistance malgré cette rupture de formes antérieures qui survivront même à la guerre de 1914, et, concurrentement, la naissance de formes neuves qui seront celles de notre temps (la deuxième après-guerre)». 1913 vient d'être le thème d'une intéressante exposition organisée par la Bibliothèque Nationale à l'occasion du 70^e anniversaire de la fondation de la Société des Amis de la B.N. (avec un catalogue de 131 pages heureusement il-

lustrées). On a pu y voir cinq documents gidiens : le manuscrit des *Caves du Vatican*, celui du *Journal* de 1913, la minute autographe de la *Lettre à Jacques Copeau* du 29 août 1913 («épître dédicatoire des *Caves*»), une photographie d'*André Gide en Turquie* (mai 1914) et le fameux *Télégramme à Gaston Gallimard* du 2 juillet 1913 conseillant la publication «sans hésiter» de *Jean Barois* — documents présentés et commentés dans le catalogue par notre amie Florence Callu.

GEORGES AURIC (1899-1983)

*** Après la disparition de Georges Auric, mort le 23 juillet dernier, seuls survivent du fameux «Groupe des Six» Louis Durey et Germaine Tailleferre, qui semblent n'avoir eu, de même que Francis Poulenc, aucun rapport avec Gide, alors que, après avoir assisté à plusieurs concerts du groupe vers 1919, il a inspiré des partitions à Milhaud, à Honegger — et à Georges Auric. On sait qu'il fit la connaissance du compositeur des *Fâcheux* grâce à Cocteau ; des projets de collaboration restèrent sans suite, mais Auric devait composer la musique du film que Jean Delannoy tira de *La Symphonie pastorale* en 1946.

«CLAIR DE PLUME» *** Une nouvelle librairie s'est ouverte le printemps dernier, dont nous souhaitons la fréquentation à nos lecteurs parisiens : *Clair de plume*, 78 bis, rue Joseph de Maistre, 75018 Paris (tél.

263.20.03). Vous y serez aimablement accueillis par Gilles Thomas, membre de l'AAAG, et Christian Gury. Une vraie librairie : fonds anciens et nouveautés, textes classiques, bandes dessinés, livres d'enfants et ouvrages d'art, etc... Et dont l'originalité réside aussi dans l'accent mis sur une spécialité : l'écriture et la calligraphie, les outils de l'écrivain... — *Clair de plume* envisage même l'édition d'un bulletin sur le sujet...

EN LISANT LA CORRESPONDANCE GIDE-ALIBERT... *** Notre ami Antoine Fongaro, qui lit tout et avec une attention critique exemplaire, a sursauté plusieurs fois en lisant la *Correspondance Gide-Alibert* et a bien voulu nous adresser quelques observations, dont nous tenons à faire profiter nos lecteurs. // P. 3, note 3 : la «Rigole de Riquet» n'est pas le Canal du Midi, mais un petit canal (non navigable, évidemment) qui collecte, en les coupant perpendiculairement à leur cours, l'eau de plusieurs ruisseaux permanents, aux environs de 600 m, sur le flanc humide (très humide) de la Montagne Noire à son extrémité ouest (à l'est, elle est terriblement sèche, au contraire, à cause du déboisement — pour les carrières de Versailles !) ; le bassin de retenue de Saint-Ferréol, à 300 m d'altitude, complète le système d'alimentation du Canal du Midi tel que l'a conçu et réalisé Riquet. // P. 29, note 6 : *La Fontaine aux lianes* ne désigne aucun poème d'Alibert, c'est

le (très célèbre) poème de Leconte de Lisle (*Poèmes barbares*) inspiré par Sténio de la *Lélia* de George Sand, et inspirateur au moins pour deux « motifs » de... Rimbaud. Le «grand» Leconte a traité avant le «petit» Alibert (qui est une «queue» du Parnasse, comme la Montagne Noire des Cévennes) le thème de la «fontaine mortelle», du jeune homme noyé dans le beau décor naturel «et le frais cresson bleu»... // P. 396, lettre 381 : sauf erreur de lecture de l'autographe, Gide n'a écrit «Marseille» que par *lapsus* : il ne peut s'agir ici de la ville de Marseille, située à plus de 300 km à l'est de Carcassonne, alors que Saint-Pons n'est qu'à 60 ou 70 km de cette dernière ville. Le texte dit d'ailleurs clairement que la localité dite «Marseille» est située après Trèbes sur le chemin qui va de Carcassonne à Saint-Pons. Après Trèbes, village situé à 7 km à l'est de Carcassonne, c'est à *Marseillette* qu'il est allé, village situé à son tour à 9 km à l'est de Trèbes, et toujours sur la route qui va de Carcassonne à Saint-Pons. — Tout penaud de ces bévues, l'éditeur de la *Correspondance* n'en adresse pas moins ses vifs et amicaux remerciements à son savant collègue — qui a sur lui l'avantage de résider à Homps, situé à 25 km à l'est de Marseillette, précisément sur cette route de Carcassonne à Saint-Pons que Gide emprunta en juin 1934...

GENEVIÈVE DE GANDILLAC

*** Nous avons appris avec grande

tristesse le décès, survenu le 28 mai dernier dans sa soixante-quatrième année, de Geneviève de Gandillac. Elle était membre de l'AAAG depuis 1970. Nombre d'entre nous n'oublieront pas la gentillesse et l'efficace obligeance avec laquelle elle accueillait les hôtes des décades de Cerisy-la-Salle, dont elle était depuis de nombreuses années la cheville ouvrière, ni son activité au sein de l'Association des Amis de Marie Noël. L'AAAG présente au Professeur Maurice de Gandillac et à sa famille l'expression de sa sympathie la plus émue.

UN COLLOQUE ORIGINAL ***

Le Comité de Liaison National des Associations Culturelles (COLINAC, dont l'AAAG est membre) a organisé le 15 avril dernier, à l'Hôtel de Massa, siège de la Société des Gens de Lettres, le *Premier Colloque sur l'Édition associative*, grâce aux soins de son président, M. Jean de Chalon, et de nos amis Alain Rivière et Jean-Georges Morgenthaler. S'y sont retrouvés 50 délégués d'associations et de fédérations d'associations culturelles représentant ensemble plus de 500 groupements responsables de publications, avec des représentants du Haut Comité de la Langue Française, de la Direction des Bibliothèques, de la Direction du Livre, du Centre National des Lettres, de la Société des Gens de Lettres et du Syndicat National de l'Édition. — On peut estimer aujourd'hui que près de 400 000 associations éditent en France quel-

que 500 000 «titres», près de cent fois plus que l'édition «commerciale». Les associations sont conscientes de l'effort de rationalisation et de normalisation qu'elles ont à réaliser en contrepartie de la reconnaissance d'un «statut» qui les mettraient à niveau avec l'édition commerciale. Elles n'entendent d'ailleurs pas refuser de se soumettre aux dispositions générales qui régissent la presse, mais demandent simplement à ce que leur action ne soit pas entravée par des handicaps, à commencer par celui qui résulte du Code Général des Impôts, lequel dispose expressément dans son art. 72, ann. III, que sont exclues du bénéfice des avantages fiscaux «les publications qui constituent des organes de documentation ou de propagande pour des associations, groupements ou sociétés». En fait, les publications associatives correspondent à deux types d'information : — l'information scientifique dont la portée est générale et qui tend à faire progresser la connaissance, et cette information est le produit d'une recherche et constitue son aboutissement ; — l'information événementielle dont la portée est seulement particulière à l'association, qui se rapporte à ses activités et dont elle constitue le point de départ. Si statut il y avait, ce statut devrait couvrir (a estimé le Colloque) l'ensemble de l'édition associative, mais seulement au delà d'un certain seuil qualitatif. Resterait à savoir qui se ferait juge de ce seuil. Une instance paritaire com-

prenant des membres de l'Administration et des représentants d'associations devrait-elle créée ? Les associations n'écartent pas l'idée d'une telle structure, qu'elles préféreraient à tous égards à une instance purement administrative. Le Colloque a mis en évidence les blocages, les freins à l'expansion des publications associatives, d'ordres à la fois technique et juridique. Sur ce dernier point, il a constaté que le statut fiscal des associations est inadapté à leur activité éditoriale qu'il pénalise, et que les tarifs postaux sont dissuasifs. Dans le rapport que nous résumons ici, un point important, sur lequel l'AAAG entend d'ailleurs, pour sa part, faire d'expresses réserves : «Les associations d'amis d'auteurs souhaitent obtenir le droit d'ester en justice (par référence aux droits déjà accordés aux associations de sauvegarde du patrimoine architectural) pour pouvoir défendre utilement l'œuvre des écrivains ou artistes. Elles reconnaissent que le droit à l'interprétation est parfaitement légitime lorsqu'il aboutit à une nouvelle création et que les références avec l'œuvre d'origine sont clairement affirmées, mais elles refusent le plagiat [...]. Elles refusent également d'accepter toute interprétation qui tendrait à déformer l'œuvre d'origine et à induire en erreur sur la nature ou le contenu de cette œuvre. Elles entendent donc obtenir un droit à agir leur permettant d'intervenir efficacement pour faire cesser les abus les plus flagrants.» (Tel

qu'il est rédigé, ce point du programme nous paraît devoir être fortement nuancé, et faire l'objet d'une réflexion approfondie pour éviter le risque d'ouvrir la voie à d'intempérantes censures...) Le Colloque a enfin souhaité une révision générale des modalités de l'aide publique à l'édition de manière à ce que l'ensemble de l'édition associative d'intérêt général puisse bénéficier d'une politique de soutien efficace et claire. En conclusion, il a été demandé que, dans les meilleurs délais, des négociations soient engagées avec les Pouvoirs Publics, portant sur a) le statut fiscal de la presse associative (en particulier révision de l'art. 72, ann. III, du Code Général des Impôts, bénéfice des dispositions des art. 298 *septies* et suiv. du même Code concernant la TVA), b) le statut postal (en particulier l'accès au tarif presse-avion pour les envois à l'étranger), c) les aides publiques. A été demandée d'autre part l'ouverture de négociations avec les organisations professionnelles représentatives de l'édition et de la librairie en vue de la conclusion d'accords de référence portant sur l'identification, la diffusion et la distribution des publications associatives par les libraires, selon les usages.

SOUVENIR DE ROGER SECRÉ-TAIN *** Il est injuste et regrettable que l'avant-dernier BAAG ait omis de signaler le décès et de rendre hommage à la mémoire de Roger

Secrétain (25 août 1902 – 30 décembre 1982), homme politique (il fut maire d'Orléans de 1959 à 1971, et député du Loiret depuis 1951), journaliste (il dirigeait *La République du Centre*), et surtout, de vocation, écrivain : on lui doit une dizaine d'ouvrages, parmi lesquels nous citerons son *Péguy* (Perrin, 1972) et deux recueils d'essais, *Destins du poète* (Rieder, 1937) et *Quand montait l'orage* (Sagittaire, 1946), ainsi que son édition des *Romans* de Montherlant dans la «Bibliothèque de la Pléiade» (1959). Il avait été en relations avec Gide, qu'il admirait et auquel il avait même pensé consacrer un livre ; à défaut de cet ouvrage, on lira sa «Découverte de Gide» dans *Quand montait l'orage* (pp. 129-36). Notre ami Lionel Marmin, qui fut Secrétaire général de la Ville d'Orléans sous l'autorité de Roger Secrétain, a évoqué «l'homme politique» dans le dernier numéro de *L'Amitié Charles Péguy*, tandis que Jean Bastaire et Jacques Boudet y rendaient hommage au «Péguyste» et à «l'écrivain» (n° 22, avril-juin 1983, pp. 109-22). Grâce à l'obligeance de son fils, M. Michel Secrétain, le BAAG espère pouvoir publier très prochainement les quelques lettres que Gide avait adressées à Roger Secrétain.

1983, XVI-384 pp., \$ 29.95, ISBN 0-19-503246-2). Ce nouveau livre de l'auteur d'*André Gide and Romain Rolland : Two Men Divided* (Rutgers University Press, 1973) étudie comment des écrivains français et allemands comme Sartre, Malraux, Saint-Exupéry, E.R. Remarque, Günter Grass, Céline et Heinrich Böll ont perçu et représenté les horreurs et les bouleversements de la seconde guerre mondiale. Plusieurs mentions de Gide. ● Jean Lescure, *Un Été avec Bachelard* (Paris : Luneau-Ascot, 1983) a valu à son auteur une mésaventure judiciaire : ce livre d'entretiens avec le philosophe, mêlés de notes, souvenirs, réflexions et poèmes de celui qui fut son disciple et son ami, a été saisi sur plainte de l'héritière de Bachelard... Amputé, pourra-t-on bientôt le lire ?... ● A paraître en septembre, aux Presses Universitaires de Nancy (25, rue Baron-Louis, 54000 Nancy) : *La Mort en toutes lettres*, vingt-sept articles allant du XVI^e au XX^e siècle, depuis Philippe de Vigneulles jusqu'à Ionesco et Bataille en passant par Diderot, une analyse pluridisciplinaire du sentiment de la mort ; on y lira, de Jean Claude : «La mort au théâtre : l'exemple du *Roi se meurt* de Ionesco». (148 F + port 13 F).

NOS AMIS PUBLIENT... ***

Frederick J. Harris, *Encounters with Darkness : French and German Writers on World War II* (New York - Oxford : Oxford University Press,

RECHERCHES SUR LA CORRESPONDANCE GÉNÉRALE D'ANDRÉ GIDE *** L'Équipe chargée d'inventorier la Correspondance générale d'André Gide et d'en rassem-

bler les pièces poursuit son travail : au 10 août 1983, 15 640 lettres sont inventoriées dans le fichier de base (lettres échangées par Gide avec 1520 correspondants), et 686 lettres (dont la plupart sont inédites) sont entrées en photocopie dans les «fiches-dossiers». L'Équipe remercie très vivement les personnes qui ont déjà répondu à son appel : aux listes des cinq derniers *BAAG* s'ajoutent les noms de Mmes Madeleine Denegri (Split), Jean-Claude Laurens (Paris), Louise Mallerin (Lançon-de-Provence) et Jacqueline Plantié (Aix-en-Provence), et de MM. Pascal Mercier (Neuilly-sur-Seine) et Roland Saucier

(Colombes). *Une nouvelle fois, nous répétons notre appel, convaincus que de nombreux membres de l'AAAG peuvent encore aider l'Équipe à rassembler le texte de nombreuses lettres, écrites ou reçues par Gide, inédites ou non.* Nous rappelons le principe de notre entreprise (v. *BAAG* 54, avril 1982, pp. 307-9), qui consiste à rassembler les lettres, sans perspective de publication, et avec garantie donnée aux détenteurs des autographes que nous nous interdisons, sauf autorisation expresse et ponctuelle, leur communication ou leur utilisation.

LIBRAIRIE

Le Centre d'Études Gidiennes éditera prochainement un nouveau *catalogue* de nos publications, mise à jour de celui qui fut publié en février 1982, et dont un exemplaire a été joint aux *BAAG* d'avril 1982 et de janvier 1983. Nos lecteurs le trouveront inséré dans notre numéro de janvier 1984.

En attendant, nous les prions de bien vouloir se reporter, pour leurs commandes (en leur rappelant qu'acheter des livres à l'AAAG est une heureuse façon de lui apporter leur soutien), à la page «Librairie» du dernier *BAAG* (n° 59, p. 458).

Nous signalons toutefois qu'il ne nous reste plus que quelques exemplaires de la *collection complète du BAAG* en onze volumes (notamment du t. II, 1973-74 ; et il nous est impossible d'en envisager la réimpression dont le coût, compte tenu du tirage qui devrait être nécessairement restreint, mettrait ce volume de 464 pp. à un prix prohibitif).

Compte tenu, d'autre part, de la lourdeur encore récemment accrue des frais de port, nous devons dès maintenant relever légèrement le prix (*franco de port et d'emballage*) de ces volumes du *Bulletin des Amis d'André Gide* :

Vol. I	n ^{os} 1 – 17	Années 1968-72	360 pp.	53 F
Vol. II	n ^{os} 18 – 24	Années 1973-74	464 pp.	53 F
Vol. III	n ^{os} 25 – 28	Année 1975	290 pp.	38 F
Vol. IV	n ^{os} 29 – 32	Année 1976	338 pp.	38 F
Vol. V	n ^{os} 33 – 36	Année 1977	400 pp.	43 F
Vol. VI	n ^{os} 37 – 40	Année 1978	474 pp.	48 F
Vol. VII	n ^{os} 41 – 44	Année 1979	504 pp.	55 F
Vol. VIII	n ^{os} 45 – 48	Année 1980	616 pp.	65 F
Vol. IX	n ^{os} 49 – 52	Année 1981	560 pp.	65 F
Vol. X	n ^{os} 53 – 56	Année 1982	572 pp.	65 F
Vol. XI	n ^{os} 57 – 60	Année 1983	596 pp.	65 F
Vol. XII	n ^{os} 61 – 64	Année 1984		En préparation
Collection complète des 11 premiers volumes (5 174 pp.).				520 F

(Nous rappelons que les *Tables et index du BAAG* ont paru, pour les vol. I à VIII, dans le n° 48 (et n° 50 pour les «Varia»), et, pour les vol. IX et X, dans le n° 56. Les tables et index des vol. XI et XII paraîtront dans le n° 64.)

**NOUVEAUX MEMBRES
DE L'ASSOCIATION**

*Liste des nouveaux Membres de l'AAAG, dont l'adhésion a été enregistrée par
le Secrétariat entre le 27 mai et le 31 août 1983*

- 1136 M. Michael NEAL, dishwasher, 91940 Les Ulis (Titulaire).
- 1137 M. Jean-Jacques MILHAU, étudiant en psychiatrie, 13770 Venelles-le-Haut (Étudiant).
- 1138 Mme Louise MALLERIN, professeur retraité, 13680 Saint-Symphorien (Titulaire).
- 1139 Librairie CLAIR DE PLUME, 75018 Paris (Titulaire).
- 1140 BIBLIOTHÈQUE de l'UNIVERSITÉ de MESSINE, 98100 Messina, Italie (Abonné BAAG).
- 1141 M. Albert LANDRY, professeur, Outremont, P.Q., Canada (Titulaire).

ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
COTISATIONS ET ABONNEMENTS

Cotisation de Membre fondateur	200 F
Cotisation de Membre titulaire	150 F
Cotisation de Membre étudiant	100 F
Abonnement au <i>Bulletin des Amis d'André Gide</i>	100 F
BAAG : prix du numéro courant	26 F

Les cotisations donnent droit au service de toutes les publications, *Bulletin* trimestriel et *Cahier* annuel en exemplaire numéroté (exemplaire de tête, nominatif, pour les Membres fondateurs).

Pour recevoir le BAAG outre-mer *par avion*, ajouter 20 F à la somme indiquée ci-dessus dans la catégorie choisie.

Règlements

- par virement ou versement au CCP PARIS 25.172.76 A de l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE
- par chèque bancaire libellé à l'ordre de l'ASSOCIATION DES AMIS D'ANDRÉ GIDE et envoyé à l'adresse (ci-dessous) du Trésorier
- exceptionnellement, par mandat envoyé aux nom et adresse (ci-dessous) du Trésorier

Tous paiements exclusivement en FRANCS FRANÇAIS et SANS FRAIS

MARIE-FRANÇOISE VAUQUELIN-KLINCKSIECK
Secrétaire générale
15, rue d'Armenonville
92200 NEUILLY SUR SEINE
Tél. (1) 624 29 98

HENRI HEINEMANN
Trésorier
59, avenue Carnot
80410 CAYEUX SUR MER
Tél. (22) 27 66 58

CLAUDE MARTIN
3, rue Alexis-Carrel
69110 STE FOY LÈS LYON
Tél. (7) 859 16 05

Délégués aux publications

PIERRE MASSON
92, rue du Grand Douzillé
49000 ANGERS
Tél. (41) 66 72 51

IRÈNE DE BONSTETTEN
Antenne (renseignements)
14, rue de la Cure
75016 PARIS
Tél. (1) 527 33 79

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
UER Lettres classiques & modernes
Université Lyon II
Campus de Bron-Parilly
69500 BRON

Imprimerie de l'Université Lyon II — 14, rue Chevreul, 69007 Lyon
Rédaction, composition et mise en page : Claude Martin

Publication trimestrielle Directeur responsable : Claude MARTIN
Commission paritaire : N° 52103 ISSN : 0044-8133 Dépôt légal : novembre 1983

ISSN 0044-8133
Comm. parit. 52103

CENTRE D'ÉTUDES GIDIENNES
UER LETTRES CLASSIQUES & MODERNES
UNIVERSITÉ LYON II
Campus de Bron-Parilly
F 69500 BRON

PRIX DU NUMÉRO : 21 F